VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

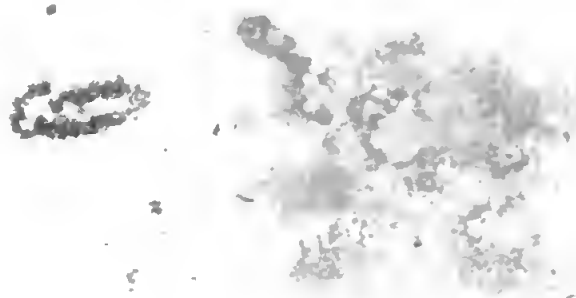
Num.° d' ordine 46

2-B-24

NAZIONALE
B. Prov.
I
417
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

B. P
I
417

ENTRETIENS
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE.



606573

ENTRETIENS

D'UN PÈRE

AVEC SES ENFANS,

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE,

ORNÉS DE QUATRE CENTS FIGURES,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

Publié et mis en ordre

PAR J.-F. DUBROCA,

Ancien Professeur.

TOME III.

A PARIS,

Chez DES ESSARTS, Libraire, rue et place du Théâtre Français.

DELANCE, IMP., RUE DE LA HARPE, n°. 133.

An 6. (1797).

RÈGNE ANIMAL.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Des Animaux Vivipares.

Le père. L'homme, dont je vous ai tracé l'histoire dans les entretiens précédens, tient, mes enfans, le premier rang dans la classe des animaux vivipares. Si nous en avons fait une description particulière, nous le devions autant au sentiment de sa supériorité sur tous les êtres organisés de l'univers, qu'à la singularité de son espèce, et aux facultés dont elle est douée.

Il n'en sera pas de même des animaux vivipares, dont nous allons parler; tous, relativement à l'homme, marchent à peu près sur la même ligne, et s'il y a des distinctions à faire parmi eux, ce n'est que par rapport à quelques conformations exté-

rieures et diverses, et pour admettre sur tout une méthode qui simplifie et régularise leur description.

C'est d'après ce principe que nous allons procéder à l'examen des animaux vivipares. Nous rassemblerons tous ceux qui ont des rapports ensemble, soit par la grosseur, soit par la figure, soit par la manière de vivre, pour en faire des tableaux distincts, qui seront chacun l'objet d'un entretien.

Sous ce rapport nous diviserons tous les animaux vivipares, ainsi qu'il suit.

1°. Les singes ou quadrumanes.

2°. Les animaux solipèdes, ou qui ont le sabot entier, comme le cheval, l'âne, le zèbre, etc.

3°. Les animaux qui ont le sabot fendu, autrement dits bisulques ou pieds fourchus, comme les bœufs, les brebis, les chameaux, etc.

4°. Les animaux de forme monstrueuse qui ont la peau dégarnie de poils, comme l'éléphant, le tapir, le cheval du Nil, etc.

5°. Les animaux qui, au lieu de poils,

ont le corps couvert de piquans, ou d'écailles, ou de cuirasses.

6°. Les animaux féroces, voraces, ou carnassiers, comme les ours, les tigres, etc.

7°. Les animaux rongeurs, comme les rats, les écureuils, les lièvres, etc.

8°. Les animaux qui volent, comme la chauve-souris.

9°. Les animaux qui ont les pieds palmés, ou en pattes d'oie, comme les loutres, les castors, etc.

10°. Les animaux cétacées.

11°. Enfin ceux qu'on nomme les paresseux, comme les tamanoirs, etc.

Ière. *Classe des Vivipares.*

Cette classe comprend les singes, les babouins, les sagouins, les makis, qui tous ont des espèces de mains à doigts, et dont les uns ont beaucoup de ressemblance avec la figure humaine, les autres peu, les autres point : tous ces animaux se trouvent dans les pays chauds.

On donne communément le nom générique de singe à tous les animaux de cette classe ; mais il s'en faut bien qu'ils en

soient tous : il y a une très-grande différence entre un singe et un babouin, et une bien plus grande encore entre celui-ci et le sagouin ; car non-seulement ils n'ont pas la même patrie, mais ils n'ont même presque rien de commun dans leur conformation. Les singes, les babouins, les makis, sont des animaux de l'ancien monde, qui ne se retrouvent point dans le nouveau, et pour les sagouins, c'est tout l'opposé ; on n'en trouve nulle part qu'en Amérique. Tous ont, il est vrai, des mains et des doigts ; mais la tête, la face, la forme du corps, différent dans tous. Les singes proprement dits sont les seuls qui aient des traits approchans de ceux de l'homme ; les singes à queue en ont moins, les babouins encore moins, et les sagouins, aussi bien que les makis, en sont totalement privés.

Les Singes.

Il y a donc deux espèces de singes, à queue et sans queue. L'orang-outang, le longimane et le singe commun, sont de la seconde espèce ; mais le macaco ou le

singe barbu, a une queue. Il y a de même entre les singes, des différences de grosseur et de conformation : les uns ne sont que de la grosseur du renard, les autres de celle d'un homme ; et tel est l'orang-outang.

On ne trouve des singes que dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie ; ils ont le museau si aplati et si dépourvu de poils, qu'ils paroissent avoir la figure humaine ; leurs mains, leurs doigts, leurs ongles, ressemblent presque aux nôtres : ils ont le poil gris-brun, de grosses callosités sans poil au derrière, du moins une partie, et des poches aux joues. Les singes mangent du ris, du millet, des citrons, des oranges, des noix, et en général toutes sortes de grains, de fruits et de légumes ; ils boivent de l'eau, du lait, et même de la bière ou du vin quand ils peuvent en avoir, aussi bien que de l'eau-de-vie, de façon qu'ils s'enivrent, et c'est une des ruses dont on se sert pour les prendre. Ils vivent vingt, trente et quarante ans, et les femelles mettent bas un petit tous les ans.

Les singes forment entre eux des espè-

ces de peuplades ou de colonies composées de plusieurs milliers, ou du moins ils se tiennent dans les bois, divisés en grandes troupes, et chaque singe reconnoît sa bande, de laquelle il ne se sépare point. Ils y observent une subordination fort exacte; ils établissent des chefs auxquels ils obéissent; ils tiennent des assemblées et des délibérations, et font, en cas d'attaque, défense commune. Ils s'entr'aident mutuellement, font des magasins communs, posent des sentinelles et les relèvent, punissent les négligens, se querellent entre eux, et imitent beaucoup les usages de nos sociétés.

Les femelles portent leurs petits sur le dos, comme font les négresses, et comme l'on voit quelquefois faire à des femmes de mendians. Le petit embrasse le cou de la mère, et se tient ferme sur son dos avec ses pattes de derrière; puis quand elles veulent leur donner à têter, elles les prennent sur leurs bras ou pattes de devant, et leur présentent la mamelle à peu près comme les femmes avec leurs enfans.

Communément on donne le nom de guenon à toutes les femelles de singes; cepen-

dant ce mot est proprement le nom d'une espèce particulière de singes, dont la femelle s'appelle guenuche.

Le singe est en général voleur et malin ; il mange, boit ou emporte tout ce qu'il peut trouver, et gâte toujours beaucoup plus qu'il ne mange ou n'emporte. Car s'il entre, par exemple, dans un champ de riz ou de millet, il ne commence point par examiner les épis qui sont mûrs, mais par les arracher, et quand il ne les trouve pas de son goût, il les jette, de façon que pour peu qu'il y ait une bande de ces maraudeurs, ils ont bientôt gâté une récolte considérable.

Du reste, ils font leur maraude avec beaucoup de précaution ; ils ont grand soin de placer des sentinelles, et ont toujours l'œil et l'oreille au guet. Quand ce sont des épis qu'ils maraudent, chacun en prend deux ou trois tiges à la gueule, autant sous le bras, autant dans la main ; puis ils décampent avec leur butin en sautant sur leurs pattes de derrière, grimpent sur le premier arbre, et y mangent leurs épis. Mais si on les poursuit, ils laissent tomber ce qu'ils ont sous les bras et dans les mains

pour n'être pas embarrassés dans leur fuite, et se sauvent lestement avec ce qu'ils ont à la gueule.

S'il s'agit de dépouiller un arbre, ils commencent par envoyer un espion à la découverte, qui monte sur un arbre, et parcourt des yeux toute la contrée pour s'assurer qu'il n'y a point de danger. S'il n'apperçoit rien de suspect, il donne un signal, et à sa voix tous les autres accourent, mais tous ne montent pas sur l'arbre; il n'y en a que deux ou trois, quelquefois cinq ou six, qui sont chargés de le dépouiller, et qui, à mesure qu'ils cueillent les fruits, les jettent à ceux qui sont restés en bas. Ceux-ci ne sont pas rassemblés en un monceau au pied de l'arbre, mais disposés sur une ligne à quelques pas les uns des autres, et le premier jette à mesure les fruits à son voisin, qui les fait passer à un autre, et ainsi de main en main jusqu'au dernier, qui les entasse. Enfin, quand l'arbre est tout à fait dépouillé, la ligne avance plus loin, et ils continuent ce manége jusqu'à ce que toute la provision des fruits, comme cocos, citrons, oranges, figues, soit emmagasinée.

Pendant cette opération, ils font bonne garde, et il y a des sentinelles en faction de tous côtés ; si cependant il arrive qu'un chasseur les surprenne sans que la sentinelle ait averti, ils poussent un cri de mort, et tout en prenant la fuite, ils querellent vivement le factionnaire négligent, ou même quelquefois le mettent en pièces.

Au reste, l'intelligence et l'adresse imitatrice de ces animaux les rendent susceptibles d'une éducation très-variée. Vous savez combien on leur apprend de tours, combien leurs singeries sont amusantes. Ils apprennent très-bien à voltiger sur la corde, à battre la caisse, à faire le maniement des armes et à tirer, à mener la brouette, à porter du bois, à danser, à aller à cheval, à tourner la broche, et à recevoir pendant ce temps-là le jus du rôti sur un morceau de pain qu'ils avalent ensuite. On trouve même le moyen d'employer leur habileté à dépouiller les arbres fruitiers; car on les dresse à jeter les fruits à un homme qui reste au pied de l'arbre, ou bien l'on commence par en cueillir quelques-uns que l'on arrange au pied de l'arbre, puis on se retire, et le singe ne

manque pas de venir en faire autant des autres fruits jusqu'au dernier; après quoi on les emporte.

Il y a des singes qni aiment beaucoup à manger des huîtres, des moules, ou autres coquillages, et la façon dont ils s'y prennent, pour en venir à bout, est fort plaisante. Quand un singe a trouvé une huître, il attend le moment où elle ouvre sa coquille, et tient une petite pierre toute prête pour la mettre dans la fente, afin de la tenir ouverte et d'en tirer l'huître à son aise. Mais s'il arrive que la pierre soit trop petite, ou qu'elle glisse et s'échappe pendant que le singe a la patte dedans, alors les deux coquilles se referment, et le pauvre malheureux se trouve si bien pris qu'il est obligé de rester sur la place et d'y périr misérablement, ou bien d'emporter l'huître avec sa patte, qui quelquefois en est coupée, après l'avoir fait cruellement souffrir. (Quelquefois ils ont la précaution de casser la coquille avec une pierre).

Il est assez difficile de prendre des singes vivans, soit à cause de leur ruse et de leur agilité surprenante à grimper sur les arbres et même à sauter de l'un à l'autre,

soit parce qu'ils sont toujours rassemblés en grand nombre, et qu'ils se défendent vaillamment. Si on les attaque à terre, ils chargent vigoureusement l'ennemi en faisant d'horribles grincemens de dents, les yeux en feu, et avec mille contorsions des lèvres et de la figure, et se défendent à coups de pierres, en mordant, frappant, égratignant de leur mieux. Si lors de l'attaque ils se trouvent grimpés sur un arbre, ils font pleuvoir les fruits, les branches cassées, et même leurs ordures sur la tête de l'ennemi. S'ils ont une rivière à traverser dans leur fuite, le plus fort s'y jette le premier, un second s'attache à sa queue ou à son derrière, un troisième au second, un autre à celui-ci, et ainsi de suite, de façon que le premier tire toute la chaîne après lui; et quand ils sont à terre, ils reprennent leur course en bon ordre.

LE CADET. Mais, mon papa, si les singes ont tant d'esprit, est-ce qu'ils n'auroient pas plutôt fait de nager chacun de son côté?

LE PÈRE. Aussi y a-t-il des naturalistes qui racontent la chose d'une autre manière. Or, devinez comme ils s'y prennent.

L'AINÉ. Ils font peut-être comme j'ai fait une fois; je montai sur un grand saule qui étoit penché au bord de l'eau et je sautai de l'autre côté.

LE PÈRE. Non, leur adresse est plus singulière encore. Lorsque les singes ont un ruisseau à traverser, ou même lorsqu'ils veulent passer d'un arbre à un autre qui n'est pas assez voisin pour le faire d'un saut, l'un d'eux se place sur la branche la plus élevée du côté de l'eau, puis, s'accrochant à la queue les uns des autres, ils forment une longue chaîne qu'ils balancent, jusqu'à ce que celui qui est au bout puisse accrocher une branche de l'arbre qui est à l'autre bord du ruisseau, ou de celui sur lequel ils veulent passer; alors le premier auquel ils étoient tous suspendus lâche prise, et ils se trouvent suspendus à rebours, de façon qu'ils suivent celui de l'autre bout de la chaîne.

LE CADET. Mais est-ce que l'on ne leur tend pas aussi des piéges?

LE PÈRE. Il est même plus aisé de les tromper que d'autres animaux moins adroits. On se sert pour cela de plusieurs artifices, qui tous réussissent très-bien: par exemple,

exemple, on prend un pot d'eau et un pot de glu, et l'on s'en va auprès d'un arbre où l'on voit des singes, de façon à en être remarqué. Alors on se lave devant eux le visage à plusieurs reprises avec l'eau, et quand on est sûr qu'ils l'ont observé, on laisse le pot de glu à terre et l'on emporte le pot d'eau, pour s'aller cacher à quelque distance. On n'est pas plutôt éloigné que le singe descend avec empressement, vient pour se laver aussi le visage, et s'englue si bien les yeux qu'il est pris dans l'instant même.

Ou bien l'on porte avec soi, tantôt de petites bottes, tantôt des souliers, tantôt des culottes, que l'on a soin d'enduire par dedans avec de la glu ou de la poix; alors on s'en va près de leur arbre, on ôte et remet plusieurs fois ou ses bottes, ou ses souliers, ou sa culotte, et l'on s'en va en laissant la chaussure qui est poissée. Le singe, qui ne peut rien voir sans le contrefaire, vient sur le champ en faire autant, et se chausse de manière à ne pouvoir courir, de façon qu'il est aisé de le prendre.

D'autres fois on laisse aux endroits qu'ils fréquentent, des vases pleins d'eau-de-vie

ou autre liqueur enivrante, après avoir fait semblant d'en boire devant eux ; les friands accourent dès qu'ils ne voient plus personne, et boivent si bien qu'ils s'enivrent et s'endorment.

Quand on ne veut que manger la chair des singes, on les tue à coups de fusil tout uniment comme des lièvres. Les tigres et les léopards l'aiment beaucoup ; mais le singe est trop alerte, et ils ne peuvent le suivre sur les arbres. Les serpens sont pour lui des ennemis plus redoutables, parce qu'ils le surprennent endormi, l'étranglent et le dévorent.

Le singe n'est jamais en repos, et ne cesse pas un instant d'observer, dans tous les coins d'une maison, lorsqu'on le laisse en liberté, ce qui s'y passe, et sur tout s'il n'y a rien à gagner pour lui. Lors même qu'il n'a plus faim, il ne laisse pas de prendre toujours, et de remplir au moins ses salles ou poches aux joues, assez copieusement pour la provision de plusieurs repas, qu'il va cacher dans sa niche, ou dans quelque coin à l'écart. Il est fort adroit à déboucher les bouteilles, fort empressé de découvrir les pots, et

fort avide à se gorger de vin, de bière, de lait, s'il en trouve; mais s'il ne peut venir à bout d'ôter le bouchon, il va frapper avec la bouteille quelque corps dur, et lui fait sauter le cou, ou la brise en entier. Du reste il se fâche aisément, et quand il est en colère, il montre les dents et secoue ses lèvres et ses joues pendantes.

L'orang-outang est la plus grosse espèce de singes : on l'appelle encore mongo, pongos, ioco, homme sauvage, homme des bois, ou enfin, barris. Sa taille est de quatre à six pieds, et sa grosseur celle d'un homme; sa tête est grosse et velue, ses oreilles n'ont point de poils, ses paupières ont des cils, son museau sans poil ressemble à une figure humaine flétrie par la vieillesse; son nez est court et aplati, sa bouche large, ses pieds sans talon; ses mains, son ventre, sa poitrine, presque semblables à ces mêmes parties dans le corps humain; il a sur les deux tempes et sur le chignon des poils ou cheveux longs et pendans, mais peu de poils sur le reste du corps; il n'a point de poches aux joues ou salles, comme les autres singes,

ni de callosités au derrière, ni de queue; il marche presque toujours droit comme nous, et sa stature paroît annoncer que c'est son allure naturelle. On trouve l'orang-outang dans les forêts les plus épaisses de l'Afrique et de l'Inde; il mange toutes sortes de plantes et de fruits, de même que des huîtres et des coquillages.

Ces animaux ne souffrent dans les cantons qu'ils habitent aucun quadrupède; ils les expulsent tous, jusqu'à l'éléphant lui-même, qu'ils tuent quelquefois à coups de pierres et de bâtons. S'ils apperçoivent du feu en quelque endroit sans qu'il y ait des nègres autour, ils s'en approchent avec joie et s'y placent eux-mêmes; mais comme ils n'ont pas l'esprit d'y mettre du bois pour l'entretenir, leur joie n'est pas de longue durée, et ils le voient bientôt éteindre. Du reste, ils ne font aucun mal aux nègres, si ce n'est qu'ils se jettent quelquefois sur eux pour les pouiller, et qu'ils emportent aussi par fois leurs petits enfans, qui de leur côté ont à peine été quelques semaines avec eux, qu'ils ont tout l'air de petits singes; de façon que leurs parens ont

beaucoup de peine à les reconnoître, et encore plus à les reprendre aux singes, ce qu'ils ne peuvent même faire sans danger.

Mais il faut vous dire l'opinion que les nègres se sont faite de ces singes. Ils croient que c'est un peuple étranger qui est venu s'établir dans leur pays; et quand on leur demande pourquoi ce peuple ne parle pas, ils répondent que c'est surement dans la crainte que, s'il parloit, il ne fût aussi réduit à la nécessité de travailler.

Suivant quelques voyageurs, l'orang-outang porte de l'eau et du bois à la cuisine, tourne la broche, pile au mortier, rince les verres, lave la vaisselle, verse à boire, sert les plats sur la table, range les siéges autour, vient quand on l'appelle et apporte son assiette pour recevoir sa portion. Quelquefois même on le fait mettre à table, où il se sert lui-même, mange proprement en se servant de cuiller, de fourchette et de couteau, il sait aussi faire son lit, se coucher dedans tout de son long, se couvrir avec la couverture, se lever la nuit pour uriner dans un vase, quoiqu'il lui arrive aussi de salir

son lit quand il n'est pas d'humeur de prendre cette peine; et quand on veut le châtier de cette négligence, il crie presque comme un enfant.

LE CADET. Oh, que je serois curieux de voir un orang-outang!

LE PÈRE. On en voit bien rarement en Europe, parce qu'ils ne sauroient supporter le moindre froid, et meurent bientôt quand on les tire du climat où ils sont nés, quelque soin que l'on puisse prendre d'eux.

Le *singe à longs bras*, nommé *guibbon* ou *golok*, est presque aussi gros que l'orang-outang: il ressemble beaucoup à l'homme, même par le visage, et plus que l'orang-outang; mais il a des salles aux joues et des callosités aux fesses; et ce qui le distingue encore des autres singes, c'est la longueur monstrueuse de ses bras qui touchent à terre même quand il est droit, de façon que pour marcher à quatre pattes il n'a presque pas besoin de se courber. Il a la tête ronde, le visage plat, sans poil et d'un brun foncé, mais bordé d'un cercle de cheveux ou poils d'un gris blanc. Le milieu de son corps est sensiblement

moins épais que la partie supérieure, et couvert de poils noirs ; et il a au. derrière des callosités fort dures. Ce singe est sans queue. Il est fort tranquille et doux, affectueux même, mais d'un tempérament délicat ; le moindre froid, la moindre humidité, le fait bientôt mourir, et c'est la raison qui nous prive du plaisir d'en voir en Europe, où l'on ne manqueroit pas d'en apporter si l'on pouvoit y réussir.

Le *singe commun* n'est pas si délicat ; c'est même celui de tous qui supporte le mieux les intempéries de nos climats. Vous avez pu remarquer qu'il a la tête alongée avec un museau presque semblable à celui du chien, d'où lui vient le nom de cynocéphale, ou plus régulièrement kynoképhale ; son visage est plat et son poil gris-blanc. Il est fort plaisant et fort docile ; on l'apprivoise aisément, et l'on s'en amuse comme l'on veut ; par exemple, on lui fait porter des petits habits, on le fait sauter, danser. Les riches prennent plaisir à les vêtir comme des laquais, et il en résulte quelquefois des méprises plaisantes, telles que celle-ci.

Un paysan portoit un jour par ordre

de son maître, un panier de poires à une personne de distinction. En entrant dans l'hôtel, il rencontra deux singes de taille en habits bleus galonnés en argent, et l'épée au côté, qui ne manquèrent pas de sauter après le panier et d'attraper quelques poires. Le paysan, qui de sa vie n'avoit vu de singe, crut que c'étoient les enfans de la maison, et ôtant respectueusement son chapeau, laissa faire ces messieurs à leur discrétion; puis quand ils furent contens, il entra chez le maître et lui présenta le reste du panier. Mais celui-ci le voyant à moitié vide, ne put s'empêcher de demander pourquoi il n'étoit pas tel que le maître du paysan (comme il n'en doutoit pas) l'avoit envoyé. Eh, mon bon monsieur! répondit le paysan; le panier étoit tout à fait plein, mais messieurs vos enfans, que j'ai rencontrés là, m'en ont pris plus de la moitié.

Le *macaco*, ou *macaque*, se trouve en Afrique; il a le poil brun, la queue assez longue; on l'apprivoise et il est fort agréable, fort doux, si ce n'est à l'égard des chiens, qu'il ne peut pas souffrir.

Les Indiens, sans apprivoiser les singes,

savent en tirer une espèce de service, qui est celui de leur cueillir les noix de cocos. Car, comme on ne monte pas aisément sur les cocotiers, ils s'en épargnent la peine en poursuivant les singes pour les y faire grimper, et quand ils sont dessus, ils continuent à leur jeter des pierres : alors les singes, pour se défendre, cueillent des noix de cocos et les leur jettent à la tête, de façon que les Indiens n'ont qu'à éviter les coups et à ramasser les noix.

Les Babouins.

Nous avons déjà dit que ces animaux sont particuliers à l'ancien monde; on n'en trouve en effet que dans les plus chaudes contrées de l'Afrique et de l'Asie. Ils ont tous des queues, la tête ronde, un peu alongée, ou ovale.

Le *choras*, ou *mormon*, se trouve dans l'Inde, et sur tout dans l'île de Bornéo. Il est presque de la grosseur d'un dogue; il a la tête alongée comme le chien, avec un bouquet de poils au sommet, le cou long, les oreilles nues, le visage uni, le nez d'un rouge de sang, placé entre deux taches d'un bleu céleste, qui sont élevées et situées obliquement; il a aussi la queue

courte et retroussée, et au derrière de grosses callosités rouges, avec des poils laineux d'un gris obscur sur tout le reste du corps. On a vu plus d'une fois un babouin prendre un enfant dans le berceau, le porter sur le haut d'un toit, et là le désemmailloter, le baiser, jouer avec lui, puis le remmailloter soigneusement et le reporter dans son berceau sans lui faire de mal. C'étoit sans doute une situation fort embarrassante pour les parens, que celle qu'ils éprouvoient à ce spectacle inquiétant; car si on avoit fait mine seulement de chasser le babouin, il se seroit, à la vérité, enfui, mais l'enfant seroit immanquablement tombé du haut du toit.

Le *maïmon*, ou *mandril*, aussi nommé diable, est de la grosseur du choras, a les joues d'un bleu foncé, avec des sillons ou rides profondes et obliques, le poil brun et d'un vert jaunâtre, les callosités du derrière d'un rouge de sang, et la queue courte: il se trouve dans la Guinée.

Les Sagouins.

Ceux-ci sont des animaux du nouveau monde; ils n'ont point d'abajoues, point

de callosités au derrière, et tiennent même plus de la figure du chat que de celle du singe, ce qui fait qu'en quelques pays on leur a donné le nom de chats marins. Ils ont la queue très-longue et couverte de poils, du moins pour la plupart, car on en connoît diverses espèces; cette queue leur sert à se suspendre aux branches d'un arbre, et à s'y tenir ferme, de même qu'à se balancer et à passer d'une branche à l'autre par ce moyen, ou encore d'un arbre à un autre. Ils peuvent même, avec le bout de cette queue, prendre des fruits et les porter à la bouche comme avec une main. Ils s'en servent encore à prendre du poisson; car ils plongent très-bien, et sont d'excellens pêcheurs.

La plupart de ces animaux sont rusés, malins, effrontés: ils se défendent hardiment contre les chasseurs, et insultent même les personnes seules qui ne font que passer sous l'arbre où ils sont, soit en leur jetant leurs ordures, ou des morceaux de bois sec qu'ils rompent, soit même en s'élançant lestement en bas, et sautant au visage des gens. Quand il y en a un d'entre eux de blessé, ils accourent tous

autour de lui, examinent la plaie, et la tiennent fermée jusqu'à ce qu'ils aient fait une pelote de feuilles mâchées avec laquelle ils bouchent le trou. Les singes sont dans le même usage.

Le sapajou a le poil gris-noir et l'aspect fort hideux. Il est de la grosseur du renard, et par conséquent le plus gros des chats d'outre-mer. Sa queue, qui est longue, mais pelée par dessous depuis la moitié, lui sert à faire mille jeux. Il n'a point de pouces aux mains de devant, et on lui donne pour cette raison, le nom de tétradactyle. Les sapajous vont par bandes, et sont extrêmement habiles à s'élancer d'un arbre à l'autre, au moyen de leur queue.

Les plus petits de cette famille sont les *singes musqués*, qui ne sont pas plus gros qu'un écureuil; ils ont la tête petite et ronde, les yeux grands et fixes, les oreilles larges et pendantes, la queue grosse et longue, le poil d'un gris-roux. Ils aiment les fruits pleins de suc, et sur tout les noix de cocos; ils y font une ouverture en rongeant la coque avec beaucoup de patience, après quoi ils en tirent le suc

et

et la moëlle avec la patte de devant, et quand ils trouvent des coques vides, dont l'ouverture est grande, ils s'y fourrent tout entiers, pour y passer la nuit. Ils aiment aussi beaucoup le poisson.

Mais le goût inconsidéré du *caïtaïa*, (c'est le nom qu'on lui donne au Brésil) lui coûte souvent la vie ou la liberté : car si on lui jette un coco où l'on a fait une petite ouverture, il rapetisse sa main pour s'y fourrer, et aussitôt l'on vient à lui ; alors il n'a pas le temps de retirer sa patte, et comme il ne peut d'ailleurs aller loin en traînant la noix, il se trouve prisonnier pour avoir voulu profiter d'un trou qu'il n'avoit pas eu la peine de faire. Il ressemble beaucoup au petit chien de Boulogne, et marche toujours à quatre pattes comme ses autres camarades.

Le Maki.

On le distingue des précédens en ce qu'il n'est pas particulier au nouveau monde, et qu'il se trouve aussi dans l'ancien ; en ce qu'aux doigts du milieu des pattes de derrière, il a, au lieu d'ongles, une griffe

aiguë, et que la femelle a quatre mamelles sur la poitrine. Du reste, il y a de gros et de petits makis ; il y en a sans queue, et d'autres à queue : tous cependant ont plus de rapport avec le chien lévrier qu'avec le singe.

Le *loris*, ou *coucang*, est de la grosseur de l'écureuil, sans queue, d'un poil brun-clair, et se trouve à Ceylan.

Le *mongous* est gros comme un chat, a la queue longue, le poil gris et doux, et se trouve sur tout dans l'île de Madagascar.

Pour terminer cet article, il faut remarquer que l'épithète de quadrumanes que l'on donne aux singes, vient de ce que leurs pattes de derrière sont sans talon, et ont des doigts aussi longs que celles de devant.

Voilà, mes amis, la description des animaux qui composent la première classe des vivipares. L'attention avec laquelle vous m'avez écouté, me prouve l'intérêt que vous avez mis à ces détails. Chaque classe vous en offrira de nouveaux qui piqueront également votre curiosité.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

IIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Tous les animaux, dont les pieds sont garnis d'un ongle d'une seule pièce, et entier, se nomment *solipèdes*: cette classe de vivipares n'est pas nombreuse; elle se borne au cheval, à l'âne et au zèbre.

Le Cheval.

Parmi les animaux que nous avons su accoutumer à vivre parmi nous, le cheval mérite le premier rang, tant par sa beauté que par sa force.

Voici comment La Fontaine peint dans une fable ingénieuse la manière dont nous avons fait la conquête du cheval.

De tous temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, cheval et mule aux forêts habitoit;
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,

Tant de chaises, tant de carosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or un cheval eut alors différend,
Avec un cerf plein de vîtesse,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse:
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris et n'y laissât la vie;
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme, son bienfaiteur, disant: je suis à vous;
Adieu, je m'en retourne à mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté!
Le cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps: déjà son écurie
Etoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien.

LE CADET. Ce pauvre cheval!

LE PÈRE. Hélas! il fit comme beaucoup d'imprudens, qui quelquefois ne craignent pas d'intéresser à leur vengeance des hommes plus puissans qu'eux, et qui finissent par rester leurs esclaves.

L'AINÉ. Le cheval paroît cependant bien attaché à l'homme.

LE PÈRE. Cela est vrai, et il l'est autant par sympathie que par l'effet de l'éducation qu'il reçoit. Il faut pourtant savoir le moriginer; car avec son caractère vif, ardent, étourdi, irascible et impatient du repos, quelqu'amitié qu'il ressente pour l'homme, il seroit difficile que son service ne lui fût pas funeste, si auparavant on n'avoit pris la précaution de mettre un frein à son naturel impétueux, et si on ne savoit pas d'ailleurs le forcer d'obéir à la main qui le guide.

LE CADET. Il faut donc apprendre à monter à cheval, mon papa?

LE PÈRE. Oui, sans doute. Comment, en effet, sans cela, tenir sous soi tranquille un cheval, le faire avancer, tourner, revenir, arrêter à son gré, avec aisance et facilité?

LE CADET. Mais est-ce que tous ceux qui montent à cheval ont appris l'art de le conduire, comme par exemple, les paysans, ou les meuniers, qui portent des sacs au moulin?

LE PÈRE. Oh! pour cela non; mais aussi les chevaux dont ils se servent ne sont pas bien fringans; d'ailleurs les pay-

sans qui en élèvent, et qui en montent quelquefois de neufs, ont un certain art, une certaine adresse, qui est le fruit de l'exercice et de l'habitude, et qu'ils se communiquent les uns aux autres. Mais pour savoir manier à volonté, légèrement et avec grâce, un cheval vigoureux, et dont la bouche a toute sa finesse, il faut en avoir fait une étude particulière dans les académies destinées à cet usage.

L'AINÉ. Quel moyen emploie-t-on donc, mon papa, pour contenir un cheval, et le conduire à son gré ?

LE PÈRE. Comme le cheval n'est ni féroce, ni carnassier, il n'y avoit que sa fougue et sa vivacité à dompter et à diriger. Pour cela on a inventé le mors : vous savez que c'est un morceau de fer d'une construction particulière, que l'on passe dans la bouche du cheval, et qu'on y assujétit par le moyen du chevêtre dont il a la tête entravée. . . . .

LE CADET. Et ce morceau de fer est suffisant pour le retenir ?

LE PÈRE. Oui ; mais il faut vous dire pourquoi. C'est que ce morceau de fer, dont les deux bouts sortent de la bouche du che-

val, appuie des deux côtés sur ses gencives, dans un endroit où l'on a remarqué qu'il n'y avoit point de dents. Or, comme cet endroit est fort sensible, il arrive que lorsque le cheval se sent pris par-là, il n'ose pas faire un mouvement dans la crainte de se blesser, et c'est ainsi qu'on parvient à le retenir au milieu de sa fougue. Ensuite, pour l'exciter, quand on veut le faire avancer, on a inventé les éperons, dont l'effet est le même que celui de l'aiguillon sur les bœufs. Le grand art consiste à ne pas trop abuser du mors ni de l'éperon, sans quoi le cheval perd sa sensibilité, devient ce qu'on appelle dur, et l'on a mille peines à s'en faire obéir.

Maintenant considérons le cheval en lui-même : voici quelques traits du tableau magnifique qu'en fait le célèbre Buffon.

« Le cheval est, de tous les animaux, celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps ; quoique ses mâchoires soient fort alongées, il n'a pas, comme l'âne, un air d'imbécillité, ou de stupidité, comme le bœuf. La régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de

légéreté, qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède, en élevant sa tête ; dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts ; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes, comme celles du taureau, ou trop longues, comme celles de l'âne ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps ».

Le cheval n'a aucun goût pour la chair des animaux ; l'herbe et les végétaux suffisent à sa nourriture : quelquefois on lui donne du pain et on lui fait avaler du vin pour l'animer et le fortifier.

LE CADET. Du pain et du vin ! On peut comme cela faire ordinaire avec son cheval ; il ne lui manqueroit plus que d'aimer la soupe !

LE PÈRE. Pour faire ordinaire ensemble, il n'y auroit rien là de bien étonnant ; les Arabes les font coucher dans leurs tentes, et raisonnent avec eux ; de façon qu'on voit les

hommes et les chevaux vivre dans une espèce de familiarité ; mais quant à la soupe, il n'y faut pas penser. Si le pain qu'on donne au cheval est gras, il ne le mange point ; si son eau est grasse, il ne la boit point ; s'il se trouve les dents engraissées, de quelque manière que cela soit arrivé, il ne mange plus du tout, et il mourroit de faim si on ne les lui nettoyoit pas. Il a en aversion toute graisse quelconque, tant il est peu carnassier. Du reste, le cheval ne dort guère que trois ou quatre heures par jour, ou plutôt par nuit, et ordinairement debout ; il se couche peu, à moins qu'il ne soit malade.

L'AINÉ. Y a-t-il, mon papa, des chevaux dans tous les pays comme il y en a en France ?

LE PÈRE. Les chevaux sont très-multipliés dans presque toutes les parties du monde, mais sur tout en Europe. La France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, en élèvent des multitudes prodigieuses. Cependant les meilleurs de tous se trouvent dans l'Arabie et la Barbarie. Aussi rien n'égale le soin particulier qu'ont les Arabes de conserver la pureté des races de che-

vaux. Ils y ont introduit les distinctions que l'on ne trouve ailleurs que parmi les hommes, c'est-à-dire, qu'ils ont les races nobles, les races mésalliées et les roturières. Une jument du premier rang n'est couverte qu'en présence de témoins dignes de foi, qui vont ensuite en faire leur déposition par écrit, signée et cachetée, contenant les noms de la jument et de l'étalon, et la suite de leur généalogie. Ensuite, lorsque le noble poulain est prêt à voir la lumière, on appelle encore des témoins, qui dans leur déposition, font une description exacte du nouveau né, et notent soigneusement la date de sa naissance. Ces dépositions se gardent pour constater, dans le besoin, la haute naissance de ces chevaux, et en cas de vente elles sont délivrées au marchand avec l'animal.

Les chevaux anglais ont aussi de la beauté et de la vigueur : ils sont sur tout renommés pour la légéreté à la course. Après les chevaux anglais, les plus estimés sont ceux d'Espagne et les Napolitains ; cependant, selon quelques auteurs (1), les chevaux

(1) *Bomare*, etc.

d'Espagne marchent après les barbes, qui tiennent le premier rang après les arabes ; on préfère même les andalous à tous les autres du monde pour la guerre, la pompe et le manége.

Tous ces chevaux sont des chevaux privés ou de haras ; quant aux sauvages, ils ne sont pas si communs ; on n'en trouve que dans quelques endroits de l'Asie et de l'Amérique : encore ceux d'Amérique ne sont-ils que les descendans des chevaux privés qu'on y a transportés autrefois, et abandonnés ; car cette espèce manquoit totalement dans le nouveau monde. Tandis que les chevaux privés ont tous à différens degrés de la beauté, de la taille, des qualités utiles ; les sauvages, au contraire, sont laids, petits et difficiles à dompter. Cependant ils ne sont ni féroces ni dangereux ; ils vont par troupes nombreuses, et quand ils apperçoivent des hommes, tous s'arrêtent, le chef s'avance, et après avoir considéré quelques instans, il prend la fuite, en donnant aux autres le signal de le suivre. En Chine, il y en a beaucoup, et dans l'île de Saint-Domingue en Amérique, on les voit errer par bandes de quatre à cinq

cents, qui passent l'hiver et l'été dans les bois et dans les champs.

LE CADET. C'est-à-dire, qu'ils n'ont point d'écuries pour la nuit, et qu'on ne leur donne point à manger ?

LE PÈRE. Ils savent bien pourvoir à leur nourriture et à tous leurs besoins sans le secours de l'homme : car si nous nous donnons la peine de nourrir et de panser des chevaux, ce n'est pas que ces animaux aient besoin de nous, mais c'est nous qui avons besoin d'eux. Au reste, l'on prend, quand on veut, de ces chevaux sauvages avec des lacets qu'on leur tend ; et quand on les a apprivoisés, ils cessent pour toujours d'être sauvages, quand même ils retourneroient parmi leurs anciens camarades.

Le cheval a plusieurs allures, qui sont le pas, le trot et le galop, outre les allures irrégulières qu'on nomme l'amble, l'entrepas et l'aubin. Les plus douces sont le pas, l'amble et le petit galop ; le trot et les autres sont plus fatigantes, tant pour le cheval que pour le cavalier. Le cri du cheval se nomme hennissement, du verbe hennir.

L'AINÉ. Qelle différence y a-t-il, mon papa, entre un étalon et un cheval ?

LE

LE PÈRE. On nomme étalons les chevaux mâles qui sont entiers, et que l'on destine à la multiplication de l'espèce, et hongres ceux qui sont coupés ou châtrés. On les coupe pour qu'ils ne puissent pas couvrir les jumens ni les faire pouliner, parce que cette fatigue les maigrit, et que d'ailleurs ils en sont plus difficiles à gouverner. On les appelle hongres chez nous, et dans d'autres pays valaques, apparemment parce que ce furent les peuples de Hongrie ou de Valaquie (qui sont voisins), qui ont les premiers employé cette méthode. La femelle du cheval se nomme cavale ou jument.

LE CADET. Est-il vrai que la chair du cheval soit bonne à manger?

LE PÈRE. On prétend qu'elle n'a pas mauvais goût, quoiqu'elle passe pour dure; il y a des peuples, comme les Kalmouques, qui n'en mangent presque pas d'autre, qui boivent le lait de jument, en font du beurre, du fromage et de l'eau-de-vie. Au reste, comme ils ont des troupeaux de chevaux au lieu de bœufs, cela est fort bon pour eux: nous autres, à qui un bœuf gras coûte moins qu'un cheval, nous faisons fort bien de manger le bœuf et de garder le cheval

pour nos voitures ou notre monture, d'autant plus d'ailleurs que la viande de bœuf est réellement de meilleur goût.

On emploie les crins des chevaux à un grand nombre d'usages; par exemple, à faire des bracelets et des colliers, des tamis, des bagues, des boutons, des filets; on en garnit les archets d'instrumens; voilà pour les plus longs. Les courts s'emploient à rembourrer des selles, des matelats, des fauteuils; le chapelier en met dans ses feutres, et le perruquier dans ses perruques. Le cuir de cheval est aussi fort employé par les selliers et bourreliers; chez les Indiens, on en fait des outres, des pots, des bouteilles; la corne du cheval sert à faire des peignes.

Je ne peux mieux, mes enfans, terminer cet article, qu'en ajoutant à la description du physique du cheval, dont j'ai puisé les plus beaux traits dans l'ouvrage de l'immortel Buffon, le tableau de ses aptitudes domestiques, dessiné par ce même écrivain.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats;

aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut, qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir ».

L'Ane.

Quelques nomenclateurs ont agité cette question : l'âne et le cheval ne viennent-ils

pas originairement de la même souche, de la même *famille ?* Ou ne sont-ils pas, et n'ont-ils pas toujours été des animaux différens.

Voici la solution qu'en donne M. de Buffon.

« L'âne est un âne, et n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce, et son rang; son sang est pur; et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est toute aussi bonne, toute aussi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, si bon, si patient, si sobre, si utile ? Les hommes mépriseroient-ils jusque dans les animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais ? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent,

l'excèdent sans précautions, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval; il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien : c'est la comparaison qui le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce; et on ne pense qu'à sa figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir ».

Cet animal n'a pas, en effet, à beaucoup près, la grâce, la beauté, la taille, l'encolure, la vivacité du cheval; plus petit et plus lourd, il a la tête grosse et laide, les oreilles longues, le poil roux ou gris, et quelquefois noir, et une raie noire tout le long de l'épine du dos; la queue courte et presque dégarnie de poils, à l'exception du bout; la peau épaisse et presque insensible; enfin, cette voix désagréable que l'on appelle braire.

Mais ce seroit injustement qu'on l'acca-

bleroit de mépris pour ces défauts, puisqu'ils sont compensés par des qualités précieuses, qui rendent l'âne l'un des animaux les plus utiles que nous ayons, non pas pour l'appareil et la pompe, mais pour des services solides et essentiels, comme pour le transport des fardeaux, le tirage, quelquefois même pour la monture. En Italie, en Espagne, en Turquie, où, à la vérité, les ânes sont plus grands et plus beaux que chez nous, on les monte très-fréquemment; leur allure est même plus douce et plus sûre que celle des chevaux; ils sont rarement ombrageux, ne butent presque jamais, craignent l'ordure, et ont grand soin d'éviter les bourbiers et même l'eau sur leur chemin; enfin quand on les anime suffisamment, c'est-à-dire, lorsqu'on les accable de coups de fouet, ils peuvent prendre le trot et même le galop. Mais la qualité par laquelle l'âne se distingue le plus, c'est sa frugalité extrême. Au milieu de plus rudes travaux, et des moins interrompus, une poignée d'orties ou de chardons lui suffit, soit qu'on la lui présente, soit qu'on lui laisse la liberté de la brouter lui-même; il ne se dégoûte pas pour cela du service.

L'AINÉ. Ainsi, le pauvre baudet, après avoir été battu et fait sa besogne, se trouve régalé d'une nourriture que dédaignent le cheval et le bœuf!

LE PÈRE. C'est un malheur; mais c'est son sort, et toute notre pitié n'y changera rien.

Au reste, les ânes ne sont pas si multipliés que les chevaux, et même dans les pays les plus froids, il ne s'en trouve point, parce que le froid leur est contraire. C'est en Italie, en Espagne et en Turquie, que l'on en trouve le plus, et où sont les plus beaux. Il y en a de sauvages en Asie, en Afrique et en Amérique. L'âne ne dort pas plus que le cheval; l'ânesse met bas tous les ans un ânon. Ces animaux vivent vingt à vingt-cinq ans.

Lorsque l'on fait accoupler des ânes avec des jumens, ou des chevaux avec des ânesses, il en provient un animal qui tient du père et de la mère, et qu'on appelle mulet, et la femelle mule. Ceux-ci ont presque la taille et l'encolure des chevaux, dont ils diffèrent pourtant par les oreilles, dans ceux qui proviennent d'un âne; car ils tiennent toujours plus de l'éta-

lon que de la femelle. Aussi les emploie-t-on à tous les usages des chevaux.

La chair de l'âne se mange dans certains pays, mais elle est inférieure à celle du cheval. Il y a en Tartarie des mulets sauvages, dont les habitans aiment la chair autant que celle du sanglier. Le lait d'ânesse est depuis long temps en grande réputation, et cette réputation se soutient constamment. Outre l'utilité que l'on en retire dans plusieurs maladies, à cause de sa légéreté, on lui attribue les qualités d'un excellent cosmétique. C'est dans la phthisie qu'il est le plus recommandé. On fait avec la peau d'âne des cribles, des tambours et du parchemin: en la saupoudrant avec de la graine de moutarde, qui est très-âcre et très-astringente, on y fait naître des petits grains durs, et alors on l'appelle peau de chagrin.

Le Zèbre.

A voir l'élégance et les belles proportions de la taille du zèbre depuis la tête jusqu'à la queue, ainsi que les agrémens de sa robe, qui est d'un brun noir avec des raies blanches ou couleur de paille, on peut le

regarder comme le plus beau des quadrupèdes. Il approche du mulet pour la grosseur ; il a la tête grosse, les oreilles longues, la queue courte ; il est extrêmement sauvage, indomptable même, et d'une légéreté inconcevable à la course ; on ne le trouve que dans les climats les plus chauds de l'Afrique ; aussi en voit-on fort rarement en Europe de vivans.

Tels sont les animaux qui forment la classe des solipèdes ; demain nous parcourrons ceux qui ont le sabot fendu.

SIXIÈME ENTRETIEN.

IIIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Nous allons aujourd'hui, mes enfans, passer en revue des animaux bien curieux et bien intéressans pour nous, ce sont les *bisulques*, ou quadrupèdes à sabot fendu en deux.

L'AINÉ. A ce compte-là nous parlerons du bœuf, des moutons, des cochons....

LE PÈRE. Justement ; et nous y joindrons le chameau, le cerf, le sanglier et

une foule d'autres que je vous nommerai quand leur tour viendra. Commençons par le taureau.

LE CADET. Mais, mon papa, pourquoi donc ne dites-vous pas bœuf? est-ce que ce n'est pas la même chose?

LE PÈRE. Le bœuf n'est qu'un taureau coupé; s'il n'y avoit que des bœufs, les vaches ne feroient jamais de veaux, et à la fin il n'y auroit plus de bœufs non plus. Ainsi c'est le taureau qui donne le nom à l'espèce, puisque c'est lui qui la multiplie.

Cet animal, l'un des plus utiles des animaux domestiques, est extrêmement multiplié, sur tout dans les pays tempérés, comme en Europe; la quantité de ce bétail que l'on y trouve, est presqu'infinie. On tire de la Pologne seule, tous les ans, cinquante à soixante mille bœufs gras, et plus de cent mille de la Hongrie. Combien de milliers n'en vendent pas aussi les Danois, et les habitans des duchés de Sleswig et de Holstein, ou d'autres contrées de l'Allemagne? Le seul article du commerce de ce bétail fait la principale ressource de la Suisse.

Les bêtes à cornes ont presque généralement le poil roux ou brun ; il y en a peu qui soient absolument noires ou blanches, ou même bigarrées de blanc et de noir, ou de brun. Elles ont la tête armée de deux cornes unies et rondes, creuses par dedans, recourbées presque en faucille, et ordinairement en avant; la queue courte, et terminée par une houppe de poil, comme l'âne, qui leur sert à écarter les mouches. Presque toutes les matières végétales servent à leur nourriture.

On en tire une infinité de services, soit pendant leur vie, soit après leur mort. Il est vrai qu'elles ne sont pas propres à porter des fardeaux ; mais en revanche, elles paroissent destinées, par la nature, au charroi et au labourage.

Dans l'antiquité, le bétail, tant à laine qu'à cornes, formoit toute la richesse des hommes. Aujourd'hui, s'il ne fait plus l'unique richesse des particuliers, et si l'on peut être très-opulent sans avoir un seul bœuf à soi, du moins est-il incontestable qu'il forme encore la principale richesse des états et des provinces ; de sorte que les pays où il abonde le plus,

passent, avec raison, pour jouir d'un bien-être plus assuré. Les troupeaux nombreux conservent l'argent dans un pays, et y attirent celui de l'étranger. Il y a toujours des milliers d'habitans qui ne vivent que de lait, de beurre et de fromage, et qui tirent, pour ainsi dire, tout de leurs troupeaux. On n'y a pas à redouter autant la disette, excepté dans les cas d'épizootie, c'est-à-dire, de ces maladies funestes qui se répandent quelquefois sur les bestiaux, et les font périr par milliers.

On ne garde guère de taureaux que le nombre nécessaire pour la multiplication de l'espèce; tout le reste est coupé, afin de rendre ces animaux plus dociles et plus propres, soit pour les travaux, soit pour l'engrais. Quand on a fait servir un bœuf à la charrue pendant six, huit, dix années, et quelquefois plus long temps, on l'engraisse pour le tuer et le manger. Mais il y en a beaucoup, et même la plus grande partie, qui ne sont jamais employés à aucun service, et qu'on met à l'engrais dès qu'ils ont pris toute leur crue.

Quant à la vache, qui n'est que rarement assujétie à ces rudes travaux, on en tire

tire du laitage pendant dix et même vingt années, après lesquelles on l'engraisse encore pour la manger comme le bœuf. Mais la viande n'en est pas, à beaucoup près, aussi succulente, aussi tendre, ni d'aussi bon goût. Au reste, la viande de bœuf se mange, non-seulement fraîche, mais encore salée et fumée. On mange jusqu'à ses entrailles, et même, en quelques endroits, son sang. La graisse, qui se durcit, ou son suif, sert à faire du savon et des chandelles. Les Anglais tirent la pellicule ou épiderme du gros boyau, nommée baudruche, pour en faire les formes dans lesquelles les batteurs d'or préparent les feuilles légères de ce métal. Les cordonniers, bourreliers et selliers emploient le cuir de bœuf, de vache et de veau; on en fait des seaux, sur tout pour les cas d'incendie, parce qu'on peut les jeter de haut sur le pavé sans les endommager : en Angleterre on en fait même des tabatières. Enfin, les Russes le préparent d'une manière particulière, en lui donnant une odeur agréable, et c'est ce que nous appelons cuir de Russie.

Le cuir de vache est plus mince et plus foible que celui de bœuf; mais ses autres parties, par exemple, ses intestins et son suif, s'emploient comme celles du bœuf. La peau du veau, à cause de sa souplesse et de son peu d'épaisseur, est appliquée à des ouvrages plus fins; on en fait des parchemins, des tambours et des havre-sacs, qui servent aux soldats lorsqu'ils sont en campagne.

Le poil de vache et de bœuf est aussi d'un grand usage pour rembourrer les chaises, les selles, etc.; les cornes pour faire des peignes, des boutons, des tuyaux de pipes, des tabatières, des écritoires, des lanternes, et une infinité d'autres ustensiles. Il paroît hors de doute que nos ancêtres ont fait de ces cornes, telles que la nature les donne, leurs premiers vases à boire et leurs premiers instrumens à vent, d'où nous est venu peu à peu l'invention de la trompette et du cor de chasse. Il y a plusieurs endroits où l'on se sert des ongles de bœuf comme d'un engrais pour la vigne.

Le cri de ces animaux se nomme mugissement, de mugir; mais celui du veau

approche du bêlement de la brebis. Celui du taureau est le plus grave et le plus mâle, de même que le taureau lui-même est un animal fier et indomptable qui ne se laisse point mettre sous le joug, et ne sert uniquement qu'à saillir les vaches et produire des veaux. Ce bétail n'est pas par tout de la même taille; plus le climat est chaud, plus il perd en grandeur. C'est en Hongrie, en Pologne et en Angleterre que l'on en voit de la plus grande taille; il y en a de superbes aussi en Suisse, en Danemarck, et en Resvig, en Holstein, en Frise. On trouve en plusieurs pays des taureaux sauvages, dont la figure différe considérablement de celle des nôtres, et qui portent des noms tout aussi différens : tels sont l'*auroche*, le *buffle* et le *bison*.

L'*auroche*, ou bien l'*aurocks*, est une espèce d'animal que l'on s'accorde à regarder comme le vrai taureau sauvage et originel, et pour lequel on a adopté ce nom allemand composé, qui ne signifie autre chose que le taureau sauvage, taureau des bois. Il se trouve en Autriche, en Russie, en Hongrie et en Pologne.

Le *bison* est un animal de l'Amérique

septentrionale, qui passe pour le plus gros et le plus sauvage de toutes les espèces de taureaux. Il a sur le cou et sur le poitrail de longs poils d'un brun foncé, et sur le dos une bosse aussi garnie de poils : ses cornes ne sont pas aussi grosses qu'elles devroient l'être à proportion de nos bœufs. Du reste, il est d'un naturel très-féroce, très-indomptable sur tout ; et quand on veut en amener en Europe, on est obligé de les enchaîner et même de les enfermer dans de fortes cages ou loges qu'ils ne peuvent rompre.

Le *buffle* est encore réputé une espèce de taureau qui, originaire de l'Inde, se trouve depuis plus de douze siècles naturalisée et multipliée en Italie, en Hongrie, dans le Tyrol et ailleurs, où l'on s'en sert au labour. La manière d'apprivoiser les buffles est de leur passer un anneau dans les narines. Quoiqu'ils ressemblent au taureau, ils ont cependant le corps plus court et plus gros ; ils sont d'ailleurs beaucoup plus sauvages, et ils ont presque tous le poil noir. Le buffle a la peau très-épaisse ; c'est de son nom que l'on appelle bouffleterie tout ce qui, dans l'équipement des soldats,

est fait de cette peau ou d'autre cuir épais.

Le bœuf mange assez vîte tant que son premier estomac n'est pas tout à fait rempli; après quoi il se couche pour ruminer, opération qui consiste à repasser ou remâcher tout ce qu'il a dans ce premier estomac ou dans cette première poche, jusqu'à ce que l'herbe soit assez atténuée pour pouvoir entrer dans le second, et delà dans les autres.

L'AINÉ. Combien d'estomacs a donc le bœuf, mon papa?

LE PÈRE. Le bœuf, mes enfans, comme tous les autres animaux ruminans, a dans son vaste estomac quatre divisions ou poches, qui ont chacune leur nom et leur usage. La première se nomme le ventre, dans lequel l'herbe ou le foin que le bœuf a mâché ou avalé, s'humectent et se macèrent pendant quelque temps. Delà cette masse est renvoyée par morceaux dans la bouche, sans doute à l'aide ou par l'action du second estomac, nommé le bonnet ou la coiffe. Alors le bœuf la remâche et en fait une espèce de bouillie, qu'il fait entrer par une très-petite ouverture qui ressemble

à un crible, dans le troisième estomac ou ventricule, nommé le feuillet, ou le livre. Cette masse d'alimens y demeure pour y subir une troisième préparation, coction, ou macération, jusqu'à ce qu'elle soit assez déliée et assez fine pour être admise dans le quatrième et dernier ventricule, ou sac, nommé vulgairement la caillette, ou la verge; c'est là que s'achève et se consomme l'ouvrage de la digestion, suivi de la secrétion du chyle, de son passage dans les intestins, et de la distribution des sucs dans tous les vaisseaux du corps.

Au reste, mes enfans, outre les avantages que l'on tire des bœufs et des vaches, dont je vous ai parlé, il en est une infinité d'autres qu'il est bon de vous faire connoître. Les rognures, par exemple, de la peau, les pieds, les nerfs, les cartilages, dissous au feu dans l'eau, servent à faire une excellente colle, qui est employée par les menuisiers et par les peintres, à une infinité d'usages. On a fait souvent de la toile, avec les fibres ou filandres des tendons de bœuf. On retire du petit lait, par la crystallisation, une espèce de sel qu'on nomme sucre de lait, et qui est fort utile. Le fiel

du bœuf est employé, soit en médecine, soit par les teinturiers, les dégraisseurs et les peintres. Le sang est employé pour certaines maladies, dans les sucreries et ailleurs. La fiente même du bœuf a une vertu médicinale, de même que l'urine de vache, que l'on fait boire sous le nom de mille fleurs. Les os de ces animaux servent à faire une infinité d'ouvrages et d'ustensiles, qui sont presqu'aussi agréables et aussi solides que ceux d'ivoire. Enfin, le simple séjour même dans une étable à vaches est très-utile à certains malades.

Passons maintenant aux bêtes à laine.

Le Bélier.

Toute bête à laine est pour nous un *mouton*; c'est le terme le plus commun et le plus usité; celui de brebis l'est aussi beaucoup, et nous comprenons, par un des abus ordinaires de la langue, sous l'un ou l'autre de ces noms, le mâle et la femelle, le père, la mère et les petits, quoique les noms d'agneau et de bélier ne soient pas tout à fait inusités parmi le peuple. Mais puisque la brebis est la femelle, l'agneau son petit, le mouton un mâle

coupé, et le bélier le vrai mâle de l'espèce, ou celui qui la multiplie et la perpétue, c'est à lui qu'il appartient de prêter son nom pour la désigner.

Les bêtes à laine sont des animaux de la plus grande utilité pour nous; cette raison en a sans doute fait multiplier l'espèce par tout où il y a des habitations humaines. Leur douceur est si grande qu'elle est passée en proverbe; elles vivent d'herbe et de végétaux, et la durée de leur vie est de douze à quinze ans. La brebis met bas tous les ans un agneau, quelquefois deux, mais rarement : il est encore plus rare qu'elle fasse deux portées par an, si ce n'est dans les pays chauds.

On ne trouve nulle part dans l'univers des béliers sauvages tels que les nôtres sont, c'est-à-dire, foibles et dépourvus de ressource; par tout cet animal est timide, stupide, sans force et sans nulle industrie. Le moindre bruit, un enfant qui lève la main, une petite pierre qui tombe au milieu d'un troupeau de moutons, il n'en faut pas davantage pour y jeter l'épouvante; ils courent les uns sur les autres, se sauvent, se précipitent, sans savoir même où ils

vont : enfin ils sont exposés à tous les dangers, sans être en état d'échapper au plus petit. Le loup vient-il dans un moment où le chien et le berger sont éloignés, il ne trouve pas la moindre résistance, il peut choisir ses victimes à son gré, les égorger, les emporter, pas une ne songe même à fuir.

LE CADET. Comment ! ils ne se défendent point ?

LE PÈRE. Un mouton se défendre ! ah, ce seroit bien là un vrai miracle ; à la vérité, il se débat un peu et trépigne des pieds, mais voilà tous les signes qu'il donne d'impatience ou de colère.

L'AINÉ. Au moins ils devroient se sauver.

LE PÈRE. Ils le tentent bien, mais ils s'embarrassent en courant tous à la fois et du même côté. D'ailleurs, ils ne sont pas faits pour la course ; ils perdent haleine au bout de quelques pas, et tombent de fatigue.

Ainsi, il faut les conduire, les garder, les nourrir avec le plus grand soin, les mettre à l'abri de la chaleur et du froid, de la neige et de la pluie ; car quoiqu'ils ne puissent supporter les intempéries de l'air, et qu'il

en résulte pour eux des maladies qui les font périr par milliers, néanmoins ils restent des heures entières à la même place, exposés à la pluie, à la neige, à la grêle, les yeux fixés en terre, sans avoir l'instinct de chercher un abri, et il faut que les hommes les viennent tirer de cet état, où ils périroient infailliblement, s'ils étoient abandonnés.

On pourroit croire que cette stupidité les rendroit indociles et récalcitrans, comme l'âne et le mulet, mais point du tout; rien de plus docile, de plus souple, de plus obéissant que ces animaux : ils se laissent conduire où l'on veut. Le berger va devant, derrière, à côté, tous suivent sa voix en troupe serrée, sans s'arrêter, sans se disperser dans les blés, les vignobles, les bois ou les champs; s'il s'égare une brebis ou deux du plus nombreux troupeau, c'est par stupidité et non par humeur de courir. Au reste, on a des chiens parfaitement dressés à ce métier, et qui savent les rassembler, les surveiller, les garder, les défendre à merveille, les conduire au pâturage, les ramener à la bergerie, en un mot, les tenir en ordre jour et nuit.

On peut donc dire que la classe desbêtes à laine est la seule espèce d'animaux, qui, dans l'état où elle se trouve, ne peut se passer de l'homme pour subsister, et qui a un besoin indispensable de ses soins. Que seroit-ce encore s'il en étoit de nos moutons comme de ceux que l'on voit en Arabie, en Perse, en Syrie et en Afrique, qui ont des queues du poids de vingt à trente livres sans être cependant plus gros ni plus forts que les nôtres?

Le cadet. Des queues qui pèsent trente livres?

Le père. Tout autant : aussi à peine peuvent-ils les porter ou plutôt les traîner; cette queue n'est qu'une masse de graisse plus épaisse par dessous que par dessus, que l'on est obligé de poser sur une espèce de petit chariot à deux roues, auquel le mouton est attelé, et c'est ainsi qu'on les voit paître par troupeaux, ayant tous la queue en carriole.

Les jeunes gens. Cela doit être bien plaisant!

Le père. Assez vraiment, du moins pour nous.

Quant à la laine, ce sont les moutons

d'Espagne qui fournissent la plus estimée : quoiqu'elle ait un œil rougeâtre, on lui donne, par le travail, le plus beau blanc, et l'on en fait tout ce qu'il y a de plus fin en draps, étoffes et chapeaux. La laine d'Angleterre lui est un peu inférieure pour la finesse; mais elle a l'avantage d'être plus longue, d'avoir plus d'éclat, de prendre mieux la couleur, et de ne pas tant diminuer au foulon.

En Afrique, les moutons ont, au lieu de laine, un poil fin et doux que l'on tond tous les ans, et dont ont fabrique diverses étoffes. Les anciens ne tondoient point la laine des brebis, mais l'arrachoient par poignées, ce qui devoit faire cruellement souffrir ces pauvres bêtes. Il est vrai qu'elles sont d'une patience extraordinaire, et que souvent ensanglantées par des tondeurs mal-adroits qui leur coupent la peau avec la laine, elles souffrent cela sans témoigner la moindre impatience, sans même bêler ou se plaindre.

Dans nos pays, on fait la tonte des brebis tous les ans, environ au mois de Mai, plutôt ou plus tard, selon que la saison est plus ou moins froide, et toujours après les avoir

avoir bien lavées, pour que la toison soit nette. Elles ont un peu froid d'abord, en se trouvant nues; mais elles s'y accoutument bientôt: quelquefois même il fait déjà si chaud en juin, que si on ne leur ôtoit pas leur fourrure, elle leur deviendroit à charge, de sorte que c'est un vrai service qu'on leur rend en les tondant de bonne heure.

Vous avez vu que dans nos troupeaux de moutons il n'y a que les béliers qui aient des cornes, et jamais plus de deux: mais dans les climats chauds, comme en Asie, en Afrique, presque toutes les bêtes à laine ont des cornes, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la nature ne s'est pas bornée de leur en donner deux, mais souvent trois, quatre, six, et même jusqu'à huit.

Le cadet. Ah! pour le coup, dans ce pays-là, les moutons peuvent bien se défendre contre les loups; n'est-ce pas, mon papa?

Le père. Oui; s'il suffisoit d'avoir beaucoup de cornes pour se défendre, cela seroit bon, mais il faudroit le courage, l'adresse et la force, et ces pauvres animaux sont paisibles là comme chez nous. Au

reste, sans aller si loin, on trouve dans un canton de la basse Saxe, nommé Héide ou pays de Landes, une jolie petite espèce de brebis dont les femelles ont des cornes aussi bien que les mâles. Leur laine est courte et grise, et l'on en fait de très-bons chapeaux; les habitans la filent et s'en fabriquent eux-mêmes presque toutes les pièces de leur habillement.

Le *moufflon* ressemble si fort au bélier domestique, qu'on le regarde comme le bélier sauvage; et ce qui confirme cette opinion, c'est qu'il produit des agneaux en s'accouplant avec la brebis domestique. Il est vrai qu'il est couvert de poil, mais il y a bien des espèces de béliers domestiques, sur tout dans les pays chauds, qui ont de même du poil au lieu de laine. Ses cornes sont très-fortes, et c'est une arme pour lui avec laquelle il sait très-bien se défendre, d'autant plus qu'il est vif, fort et léger. Il se trouve dans la Russie, la Sibérie méridionale, la Grèce, la Sardaigne, la Corse, quoique selon un autre naturaliste, celui de cette dernière île ait plus de rapport avec le chamois qu'avec le bélier, aux cornes près.

Le Bouc.

Cet animal est le mâle de la chèvre : c'est cette dernière qui donne ordinairement son nom aux troupeaux, par la raison qu'on n'y conserve que peu de mâles ; de sorte que l'on dit toujours un troupeau de chèvres et jamais un troupeau de boucs. Les petits ont aussi un nom à part, et se nomment cabris ou chevreaux, tant mâles que femelles.

L'AINÉ. Mais pourquoi, mon papa, ne conserve-t-on que peu de mâles parmi tant de chèvres ?

LE PÈRE. C'est qu'il n'en faut qu'un seul pour féconder un troupeau nombreux, et que d'ailleurs ces animaux sentent très-mauvais. Voilà bien des raisons suffisantes pour s'en débarrasser autant que l'on peut, puisqu'aussi bien ce sont les chèvres seules qui donnent du lait. Au reste, la chèvre est un animal leste et gai, et ne ressemble point à la brebis de ce côté-là, non plus que par la docilité ; elle est aussi moins foible et moins frileuse, supporte le froid et l'humidité, et ne craint point les orages. Elle saute, bondit, court de côté et d'autre, franchit légérement les haies pour entrer

dans les jardins, et y brouter, à la dérobée, quelques feuilles de choux ou de salade.

La chèvre aime la compagnie de l'homme, cherche les endroits secs, les hauteurs, les montagnes, grimpe sur les sommets les plus escarpés, mange aussi de la mousse et des marrons d'Inde, et lèche le sel avec plaisir quand on lui en donne. La durée de sa vie est de dix à douze ans, et fait chaque année une portée d'un ou de deux cabris, quelquefois de trois ou de quatre. Comme sa chair est de bon goût, on ne la laisse pas vieillir; celle du cabri a l'apparence et presque le goût du mouton, quoiqu'elle ait une petite odeur que tout le monde n'aime pas : il y a même des pays, comme la Norvège et la Suède, où l'on en sert presque sur toutes les tables; aussi ces troupeaux y sont-ils nombreux.

La chèvre donne aussi un suif de bon usage. On fait avec sa peau du marroquin, du parchemin, des gants, des culottes, des bas, etc. Il y a une manière de la préparer qui consiste à la faire macérer dans de la chaux, afin de pouvoir en séparer la fine pellicule supérieure, ou l'épiderme, que l'on nomme canepin; après quoi on

le teint en bleu, rouge, vert, ou on le laisse en blanc, et l'on en fait des gants. Au reste, la peau de chèvre est de meilleure qualité et plus chère aussi que celle de mouton. Son lait est excellent, préférable même pour les vieillards et les malades à celui de vache et de brebis, et l'on en fait aussi des fromages d'un goût exquis.

Les chapeliers emploient le poil de chèvre, qui est court, et les perruquiers celui qui est long; on pourroit même, si l'on vouloit, le filer et en faire des étoffes, comme on fait de celui des chèvres d'Angora ou Angouri, pays de l'Asie-Mineure, qui est plus fin, plus doux, long d'un pied, et blanc comme la neige. C'est de ce poil que sont faits les vrais camelots, ainsi appelés du nom de kaimel, que les habitans du pays donnent aux chèvres de cette nature.

Le Bouquetin.

C'est le nom que l'on donne au bouc sauvage, qui est un animal encore plus vif et plus hardi que le bouc domestique, en sorte que quand il est devenu gros, on ne peut plus l'apprivoiser. Il est plus grand et

plus fort que notre bouc, et sa figure a quelque rapport avec celle du cerf; il a le poil roussâtre, deux cornes très-longues et recourbées en arrière, des ongles aigus et durs. Il se trouve dans les montagnes de la Suisse, de la Savoie et du Tyrol, dans les lieux de l'accès le plus difficile et le plus dangereux; il vit de plantes et de racines, et atteint l'âge de quinze à vingt ans. Il aime tellement les lieux montueux et froids, que lorsqu'il se trouve dans la plaine, il ne peut courir, et devient aveugle dans un climat chaud. Il grimpe les rocs les plus escarpés avec une agilité prodigieuse, sait se frayer un passage à travers la neige la plus profonde, pour chercher au fond des racines et des plantes; il franchit les abymes, et, comme le chamois et le daim, saute d'un roc à l'autre à des distances de vingt, trente, et quarante pieds, sur tout quand il est poursuivi, sans se casser les jambes ni se faire le moindre mal.

Le Chamois.

Cet animal est d'une forme agréable, d'une taille svelte, gai, vif, agile, franchissant d'un saut les abymes, ou s'y préci-

pitant hardiment pour éviter la poursuite des chasseurs et des chiens ; il a le poil gris, brun-noirâtre et court, deux petites cornes sur le front, dont le bout fait le crochet en arrière, et dont la base est plantée presque entre les deux yeux. Il vit aussi long temps que le bouc sauvage, et sa femelle ne met bas non plus qu'un petit, rarement deux.

Les chamois vont toujours par bandes. Quand la troupe s'arrête en quelque lieu, il en reste toujours un en sentinelle pendant que les autres cherchent à brouter ; il se place sur une pointe élevée pour découvrir de loin les chasseurs, les vautours, ou les aigles, et dès qu'il les apperçoit, il en donne sur le champ avis aux autres par un long bêlement aigu, ou plutôt par une espèce de sifflement : à ce signal tout décampe dans la minute ; on les voit d'un trait s'élancer sur les rocs et les précipices, au risque de se casser le cou, comme il arrive quelquefois. Mais si la légéreté de leur course déroute les hommes et met les chiens en défaut, les vautours et les aigles savent bien les suivre du haut des airs, et les poursuivre jusqu'à ce qu'ils aient trouvé les

petits pour les emporter entre leurs serres, ou jusqu'à ce que les chamois, tombés dans quelque abyme, s'y soient rompu les jambes et offrent, par leur chûte, une proie facile à leurs ennemis.

L'AINÉ. Ainsi, les chasseurs en attrapent bien rarement?

LE PÈRE. A la vérité, cela n'est pas aisé, et ce n'est pas sans courir les plus grands dangers. Ordinairement on est plusieurs chasseurs, les uns pour frapper sur les rochers ou battre les taillis, et les autres pour être aux aguets, prêts à tirer sur les chamois effrayés et fuyans. On avance toujours de cette manière, et souvent l'on passe deux ou trois jours à grimper dans les endroits les plus périlleux, avant d'avoir fait capture ou même pu tirer un coup. Souvent l'un des chasseurs tombe en voulant grimper quelque part, et se casse les bras et les jambes, de façon qu'il ne faut plus penser qu'à le rapporter au logis à demi-mort: ou bien pis encore, il tombe dans quelque abyme d'où il est impossible de le retirer.

LE CADET. Pour moi, je renonce à la chasse du chamois; il n'y a pas là de quoi s'amuser.

LE PÈRE. Et cependant on a vu des seigneurs, des princes, des rois même faire leurs délices de cette chasse.

L'AINÉ. Mais le chamois est donc un animal bien utile, puisque l'on prend tant de peine pour en avoir?

LE PÈRE. Toute l'utilité du chamois consiste dans l'usage que l'on peut faire de sa peau, qui est d'un usage excellent, douce, chaude, et ayant la propriété, quand elle est préparée, de pouvoir être lavée sans se roidir ou se détériorer; on en fait des gants, des bas, des culottes. D'ailleurs on mange la chair du chamois, et l'on tire plusieurs avantages de son suif et de ses cornes.

On trouve en Syrie, en Egypte et en Perse une espèce de bouc ou de chamois, marchant aussi par troupes; cet animal est sur tout connu par la propriété qu'il a de produire dans son estomac des espèces de pierres nommées bézoards, qui ont été en grande réputation dans la médecine. Ces pierres ou calculs sont de la grosseur d'une noisette, d'un brun foncé, quelquefois noires, et assez molles; en les ouvrant, on voit qu'elles se sont formées par cou-

ches ; d'un suc épaissi autour de quelque graine, noyau ou petit morceau de bois servant de centre.

La Gazelle.

C'est un animal très-joli, très-leste, de la grosseur, de la couleur et de la figure du chevreuil, qui se trouve par troupes en Asie, en Afrique et dans les Indes : elle différe du chevreuil en ce que ses cornes n'ont point d'andouillers, et sont simples comme celles de la chèvre, et en ce que son poil est beaucoup plus fin et plus doux, puisqu'il est comme de la soie. La gazelle, que nous n'avons point dans nos climats, tient la place du chevreuil dans ceux où elle se trouve et qui n'ont pas ce dernier. On la prend fort jeune, et on l'apprivoise pour la garder ensuite dans la basse-cour comme les autres animaux domestiques. On chasse les grosses gazelles et on leur tend des piéges, ou bien on lâche sur elles des faucons et des léopards dressés à cette chasse ; le faucon leur crève les yeux, et le léopard les déchire ou les arrête jusqu'à ce que le chasseur arrive pour les tuer.

Le Cerf.

Ce paisible quadrupède, quoiqu'il ait dans ses longues cornes à plusieurs pointes, des armes qui pourroient être offensives, est cependant un animal très-pacifique, et ne s'en sert jamais que pour la défensive; s'il apperçoit quelque part des hommes, des bestiaux, ou quelque chose de nouveau pour lui, il s'avance en courant pour les voir de plus près, puis quand il a regardé autant qu'il lui a plu, il se renfonce dans la forêt en bondissant. Mais si ce sont des hommes armés, et sur tout accompagnés de chiens, pour lors il ne s'amuse point à examiner beaucoup; il fuit à toutes jambes au premier aspect, et se sauve au loin; ensuite s'il se voit poursuivi, approché, serré de près, atteint, mis à l'étroit, pour lors il se défend en lion, donne de son bois à droite et à gauche, et blesse souvent les chiens, les chevaux, les hommes même; au point que l'on a vu un cerf contre lequel on avoit lâché un tigre, se défendre avec assez de force et de succès pour mettre l'animal féroce en fuite: preuve frappante de l'usage terrible que le cerf pourroit faire de ses ar-

mes, si son naturel le portoit à la guerre offensive. Cependant c'est l'un des animaux que l'on tourmente le plus à la chasse : le plaisir barbare de le poursuivre, de le réduire aux dernières extrémités en différant de le tuer jusqu'à ce qu'il soit aux abois, de le faire passer par tous les degrés de la terreur et du désespoir, pour finir cette scène d'une barbarie recherchée, par le faire déchirer à belles dents par les chiens lorsqu'il n'en peut plus ; ce plaisir, dis-je, est un de ceux que se sont toujours réservés les princes, les grands, les souverains.

LE CADET. Ah, ciel ! Ne vaudroit-il pas mieux qu'on le tuât tout d'un coup, sans lui faire souffrir ainsi mille morts ?

LE PÈRE. Oui ; mais cela seroit sans intérêt pour les chasseurs : au reste, le cerf est un animal assez gros, puisqu'il égale presque le taureau, à la différence qu'il est plus haut monté, plus efflanqué, moins long et moins épais. Il y en a de blancs, mais très-peu ; leur couleur ordinaire est le fauve, ou le roux foncé ; les mâles ont sur la tête deux grandes cornes rameuses, qu'on nomme leur bois : la queue des cerfs est très-petite ; ils mangent

gent de l'herbe, de la mousse, de l'écorce tendre, des glands, des faînes, des fruits sauvages, et vivent trente à trente-cinq ans. La femelle, qu'on nomme biche, fait tous les ans une portée, ordinairement d'un faon, (c'est le nom du petit cerf), rarement de deux. Tenez, voilà le portrait d'un cerf; comptez un peu ses cors ou chevilles. — Vous en trouvez dix : eh bien, c'est qu'il a huit ou dix ans; car le nombre en augmente chaque année, à quelques exceptions près. Depuis la seconde année jusqu'à la huitième, le nouveau bois repousse chaque fois plus grand, plus fort, et armé d'un plus grand nombre de cors. Ainsi celui-ci est ce que l'on appelle un cerf dix cors; c'est à cet âge qu'on les chasse ordinairement.

L'AINÉ. Comment! les cornes des cerfs repoussent tous les ans?

LE PÈRE. Oui, mes enfans : le bois de l'année écoulée tombe ordinairement en mars ou en avril; au bout de douze à seize semaines il leur repousse à la place deux autres perches plus longues et plus fortes. D'abord le nouveau bois est tendre et couvert d'une peau ou écorce velue; il est

très-sensible au moindre choc, et le cerf craint beaucoup alors de toucher quelque part, de sorte qu'il marche la tête fort basse. Mais quand les perches ont pris toute leur crue, loin de craindre les chocs, il les frotte lui-même contre les arbres pour en faire tomber la peau, devenue inutile.

LE CADET. A quel âge pousse-t-il des cornes au petit faon?

LE PÈRE. Ce n'est qu'à l'âge de deux ans qu'il commence à avoir des cornes, qui passent à peine les oreilles, et alors il prend le nom de daguet; ensuite il prend des cors, dont le nombre s'augmente chaque année, de manière qu'on peut assez savoir l'âge du cerf par cet indice. Mais les biches n'ont jamais de cornes. Les faons ont pendant toute la première année le poil bigarré de rouge et de blanc, et c'est ce que l'on appelle la livrée; peu à peu leur robe devient toute rousse.

LE CADET. Mais, mon papa, qu'est-ce que l'on fait donc des cerfs?

LE PÈRE. Leur chair est bonne à manger. Leurs cornes sont employées dans les arts; les couteliers s'en servent pour

faire des manches, et l'apothicaire en forme diverses préparations assez utiles en médecine.

Le Daim.

Il est plus petit que le cerf, et son bois a une forme très-différente; il est plat, mince et large, avec des doigts disposés singulièrement. Il se trouve par bandes rassemblé dans les forêts de l'Europe et de l'Amérique septentrionale, mais seulement pourtant dans les lieux où il n'y a que peu ou point de cerfs, parce que ces deux espèces sont ennemies, quoiqu'elles aient les mêmes goûts en général.

La femelle du daim ou la daine met bas tous les ans un faon, quelquefois deux, rarement trois, et leur vie est d'environ vingt ans. La peau du daim est fine et d'un grand usage; il en est de même de son suif: le poil s'emploie à rembourrer des chaises, des coussins, etc.

Le Chevreuil.

Il est, comme le daim, plus petit que le cerf, et d'un gris fauve, mais il lui

ressemble par le naturel et la manière de vivre. Il se trouve en Asie et en Europe, et vit dix-huit à vingt ans : sa femelle porte tous les ans un faon ou deux. Le chevreuil, le renne et l'élan portent aussi un bois ; mais leur tête mue plus tard que celle du cerf, c'est-à-dire, en automne, quoiqu'il lui faille à peu près un intervalle égal pour se refaire. On mange le chevreuil; on emploie son suif; son poil est préféré à celui du cerf, parce qu'il ne se pelotonne pas si aisément, et même à celui du bœuf.

Le Renne.

Cet animal, du même genre que les précédens, ne se trouve que dans les parties les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; un climat plus chaud est si insupportable pour lui, que, soit par l'effet de la chaleur, soit par le défaut de la nourriture qu'il aime, il meurt au bout de quelques jours, si on l'y transporte. Le renne peut vivre vingt-cinq ans, il mange de la mousse, de jeunes pousses d'arbres, des feuilles, et sa femelle met bas tous les ans un petit.

Il y a des rennes privés et des rennes sauvages ; on garde les troupeaux de rennes privés pendant le jour dans les bois où on les mène paître, et pendant la nuit on les enferme dans des parcs pour les garantir des loups et des goulus, qui, malgré la grosseur de cet animal, savent s'en saisir et le dévorer. Le goulu entre autres, qui ne seroit pas en état de l'atteindre à la course, grimpe sur un arbre, et se place au bout d'une branche, caché dans les feuillages, où il reste jusqu'à ce qu'un renne vienne à passer dessous : alors il saisit le moment, se jette sur lui, se cramponne sur son dos avec ses griffes, le mord au cou, lui suce le sang, et reste en cette posture, malgré les bonds et la fuite rapide du renne, jusqu'à ce que le pauvre animal tombe épuisé et à demi-mort ou mourant.

C'est le renne qui fait seul tout le bétail et toute la richesse des Lapons ; il leur fournit le vêtement et la nourriture ; le lait de renne est extrêmement épais et nourrissant ; on le boit ou l'on en fait du fromage ; mais la chair du renne est le mets le plus ordinaire et en même temps

le meilleur du pays : sa graisse tient lieu de beurre : sa peau sert à faire des lits et des habits, et même à couvrir les cabanes ; ses boyaux et ses tendons à faire des cordes et une espèce de fil ; ses os à former des cuillers et des aiguilles, de même que toutes sortes de figures singulières ; le sabot ou la corne des pieds tient lieu de vase à boire, et la vessie, de bouteille pour mettre l'eau-de-vie ; enfin pour ne rien perdre de cet utile et unique animal, on boit même son sang.

Pendant l'été, on engraisse les rennes, et pendant l'hiver on les attèle aux traîneaux : ils les conduisent avec une telle rapidité que l'on fait en un jour vingt à trente milles, c'est-à-dire, quarante à cinquante lieues : car ces animaux semblent voler plutôt que courir, et tirent le traîneau pendant une journée entière sans s'arrêter, ni se reposer, ni manger ; de sorte qu'avec les désirs assez bornés des Lapons, on voit que ces peuples peuvent tirer de leurs rennes de quoi satisfaire à tous les besoins de la vie à laquelle ils sont accoutumés.

L'Elan.

Cet animal peut être regardé comme le voisin et le camarade du renne, quoiqu'il ne se trouve pas dans les mêmes contrées, et qu'il se multiplie jusque dans les climats chauds, comme la Chine, l'Afrique, et l'Amérique méridionale. L'élan a beaucoup de ressemblance avec le renne, mais il est plus gros, et à peu près de la taille du cheval; il a le poil roussâtre, long et roide, les cornes petites, larges comme les deux mains; il peut s'apprivoiser, être attelé aux traîneaux, et courir aussi vîte et aussi constamment que le renne. On fait usage de toutes ses parties, de son lait, de sa chair, de son suif et de sa peau, qui est assez épaisse pour être, dit-on, à l'épreuve de la balle.

La Girafe.

Ce quadrupède est fort gros, et d'une forme singulière; après l'éléphant, c'est le plus grand des vivipares : on le trouve en Ethiopie et dans l'intérieur de l'Afrique. Il a le poil d'un blanc rougeâtre, avec des

taches brunes, deux petites cornes, le cou long, les jambes de devant très-alongées, celles de derrière courtes, à la différence de deux ou trois pieds; de sorte que son dos va en pente, et qu'il semble toujours acculé. Sa démarche est lourde et chancelante; quand il veut paître l'herbe ou boire, il est obligé de s'agenouiller; sa pâture ordinaire est le feuillage des arbres. La girafe est un animal fort doux, extrêmement timide et peureux, et qui ne fait jamais de mal ni de dommage. Il est rare que l'on en apporte en Europe. Le mot girafe est son nom arabe, et celui de *camélo-pardale*, qu'on lui donne vulgairement, vient de ce qu'il ressemble au chameau pour la forme, et au léopard par les bigarrures de sa peau.

Le Chameau.

On appelle ainsi une espèce de quadrupède bossu, dont on distingue deux sortes; savoir, le chameau proprement dit, qui porte deux bosses, et le dromadaire qui n'en a qu'une : on les trouve en Asie et en Afrique. Ils ont le poil gris, quelquefois brun et blanc; ils mangent des or-

ties, des chardons et toutes sortes de ronces, et vivent quarante à cinquante ans: la femelle ne fait qu'une portée en deux ans, et ne met bas qu'un petit à la fois.

Le dromadaire est originaire d'Arabie, mais il est naturalisé, de temps immémorial, dans le nord de l'Afrique, et presque dans tout le Levant, où il est si multiplié qu'il n'y a presque personne qui n'en ait un chez soi. Son grand emploi est de porter les fardeaux, et de faire de longs voyages avec sa charge. Quelque longs qu'ils soient, cet animal avance toujours avec une célérité extraordinaire. Il s'en trouve aussi de sauvages en Asie.

Le chameau vient de la province de Bactriane en Asie, qui se nomme aujourd'hui le Turquestan; mais on en trouve de nos jours beaucoup dans le nord de l'Asie, jusqu'en Chine, la plupart sauvages. Au reste, il n'est pas si commun que le dromadaire.

Ces animaux sont bien faits, quoique fort gros; ils ont les jambes et le cou fort longs, la tête petite à proportion, et sans cornes, la queue courte, et le pied moins fendu que celui du bœuf. Ils sont paisi-

bles, dociles, et l'on en fait tout ce que l'on veut : on peut se mêler dans leur rang sans craindre d'en être blessé, leur monter sur le dos ou sur le cou. Leur crie-t-on, à genoux ! ils plient les genoux et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'on leur ordonne de se relever. Si, par hasard, ils n'obéissent pas tout de suite, on n'a qu'à leur montrer un fouet, ou les tirer par le cou. En Perse et en Arabie, dans la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, on les emploie pour le transport de toutes les marchandises. Les riches Asiatiques ou Africains, les montent dans leurs voyages, et même pour aller à la guerre.

Les chameaux peuvent porter jusqu'à douze et quinze cents pesant, plus ou moins, suivant leur âge et leur force. Ils font vingt et trente lieues par jour ainsi chargés, sans boire ni manger, ni reposer que la nuit ; encore, en cas de besoin, peut-on les faire marcher nuit et jour avec très-peu de nourriture : car dans ces pays arides, dépourvus de puits, de fontaines, de rivières et de lacs, l'eau est si rare qu'il ne faut pas penser à les faire boire. Au reste, ils peuvent supporter la faim

et la soif pendant quatre, cinq ou six jours, sans cesser leurs fonctions; sur tout lorsqu'avant de partir, on a eu soin de les laisser bien manger et bien boire.

L'AINÉ. Ils ne digèrent donc pas comme le reste des animaux, dont la faim se renouvelle si souvent?

LE PÈRE. Les chameaux, qui ruminent comme les bœufs, ont, par conséquent aussi, les quatre estomacs de ces derniers: mais outre ces quatre estomacs, ventricules ou poches qui servent à la digestion des alimens, ils ont un cinquième sac à part, et dans lequel il n'entre rien autre chose que de l'eau fraîche; de façon qu'ils peuvent boire en une seule fois, pour sept à huit jours, parce que cette provision d'eau se conserve pure et claire dans l'outre intérieure que la nature leur a donnée. On en a fait l'expérience plus d'une fois dans les voyages que les caravanes font à travers ces déserts arides et brûlans, où il est arrivé que les marchands et les voyageurs, mourant de soif, ne pouvant plus soutenir l'ardeur du soleil, et se trouvant encore fort éloignés de quelque source, ont été obligés, pour toute ressource, de

tuer un chameau pour l'ouvrir, et boire l'eau qu'il conserve dans sa poche pour le besoin, et que l'on y a trouvée limpide et sans mélange.

Le Liama.

Cet animal, qu'on nomme aussi *guanaco*, se trouve sur les hautes montagnes du Pérou, dans l'Amérique méridionale, de même que dans quelques îles des Indes occidentales. Il a quelques rapports avec le chameau; mais il n'a point de bosse, et il est beaucoup plus petit : il a les jambes longues, le cou long et courbé par dessous, comme le chameau, la lèvre supérieure fendue, le pied fourchu par une division totale des deux doigts, ou éperon à chaque pied de derrière, qui lui sert à grimper, et l'empêche de glisser ; enfin, le poil, ou plutôt la laine épaisse, blanche, grise, et avec des taches rougeâtres.

Le liama s'apprivoise et sert aussi à porter des fardeaux, mais ne peut porter qu'un quintal et demi, et d'ailleurs son allure est lente, de sorte qu'il ne fait au plus que huit à dix lieues par jour. Si on l'a

l'a trop chargé, ou si on l'excède d'autre manière, il se couche tout à plat sur le chemin, et se repose aussi long temps qu'il lui plaît, ou jusqu'à ce qu'on l'ait déchargé; il se laisseroit plutôt tuer que de se relever. Quand il est nuit, il ne mange et ne marche plus jusqu'au jour: du reste, il peut, comme le chameau, supporter long temps la faim et la soif. On en mange la chair, et l'on emploie sa peau à différens usages. Une singularité de cet animal, c'est que, quand il est en colère, il crache aux yeux de ceux qui l'inquiètent, en lançant sa salive à plus de dix pieds par la fente de sa lèvre supérieure; et l'on dit que cette salive est assez âcre pour causer sur la peau des élevures cuisantes.

Le Pacos.

On l'appelle plus communément vigogne: cet animal ne différe que peu du liama, soit pour la grosseur, soit pour la conformation: il a le cou et les jambes du chameau, et tout le reste de la brebis, tandis que le liama tient de la chèvre ce qu'il n'a pas du chameau.

La laine de vigogne est assez connue par son excellence, pour deviner que la toison de cet animal est ce qui le rend le plus précieux: cette laine, d'un rouge pâle, est aussi douce que la soie, et se vend presque aussi cher. On mange la chair du pacos, mais on s'en sert peu pour la charge, parce qu'il est foible, qu'il craint encore plus que le liama d'être surchargé, et qu'il est encore plus opiniâtre quand une fois il s'est mis à plat ventre sur le chemin.

Le Porte-Musc.

On remarque dans ce quadrupède beaucoup de ressemblance avec le chevreuil, aux cornes près dont il est privé : il se trouve dans les contrées montueuses et couvertes de bois de la Tartarie et de la Chine. On le connoît, sur tout le mâle, par le parfum qu'il porte dans une poche placée sous le ventre au bas du nombril, et qui s'appelle musc. C'est une humeur épaisse et de couleur brune, qui s'amasse en cet endroit, et lui cause beaucoup d'inquiétude, de sorte que dans ce temps-là il va continuellement se frottant contre

les arbres et les pierres pour comprimer la bourse, et en faire sortir le musc. L'odeur en est si forte que l'on en seroit étouffé en le ramassant, si l'on n'avoit pas le soin de se boucher le nez et même de retenir sa respiration. Le musc est en usage dans les toilettes; les parfumeurs, et les pharmaciens sur tout, l'emploient beaucoup.

Le Pigmée ou Cerf-Nain.

C'est le plus petit des bisulques. Il n'est pas plus gros qu'un chat, et de la figure la plus charmante, ce qui le fait beaucoup rechercher; mais il est rare, et ne se trouve que dans l'Inde : il est trop foible et trop sensible au froid pour être transporté en Europe. Il a du rapport avec le cerf par la couleur de son poil, la longueur de ses jambes, et la petitesse de sa queue. On en mange la chair, et l'on se sert de ses petites jambes pour charger les pipes de tabac, après les avoir fait garnir en argent, ou même pour des tuyaux de pipes. Cet animal, qui apparemment a des cornes, est une espèce de gazelle, ou plutôt de chevrotin, que les nègres appellent petit roi des cerfs; d'où il suit

qu'il se trouveroit aussi en Afrique, ce qui n'a rien que de vraisemblable.

Le Sanglier.

Le sanglier n'est que le porc sauvage, et l'histoire de l'un se confond avec celle de l'autre, puisqu'ils ont la même conformation et le même naturel, aux différences près qui peuvent résulter d'une longue domesticité.

Par exemple, le sanglier a la tête et le groin plus gros et plus fort que le porc, les boutoirs ou défenses plus longues, et toujours le poil noir, qui se nomme soie. Il vit continuellement dans les bois, où il mange du gland, de la faîne, toutes sortes de racines et de fruits sauvages, et d'où il ne sort que pour venir fouiller les champs voisins où l'on voit le matin les traces de ses recherches nocturnes, par les tranchées et les sillons qu'il y a pratiqués avec son groin. Enfin la durée de sa vie est de quinze à vingt ans, et la laie, qui est sa femelle, met bas tous les ans six à dix marcassins, ou petits sangliers.

Le sanglier est très-méchant, féroce,

intraitable, se jette sur les chiens, sur les chevaux, sur les hommes mêmes, et avec les deux longues dents, nommées défenses ou boutoirs, qui lui sortent de la mâchoire inférieure à droite et à gauche, il leur fait de larges blessures, leur déchire le ventre, et les tue sur la place. Il est sur tout terrible quand on le poursuit et qu'il a des marcassins à défendre. Ces animaux, soit par la dureté de leur peau, par la roideur de leurs soies, ou par l'épaisseur de leur lard, sont peu sensibles aux coups; mais ils ont l'ouïe d'une finesse singulière, au point d'exceller pour ce sens sur tous les autres animaux vivipares (1). Ils ont aussi la vue très-bonne, de même que l'odorat, de façon qu'ils éventent de loin les chiens et les chasseurs: mais si un sanglier voit un chien venir sur lui, il s'apprête à le recevoir, les yeux en feu, le poil hérissé,

(1) Suivant ce distique connu, où l'on voit cinq animaux, dont chacun nous surpasse en quelque sens.

Nos aper auditu præcellit, aranea tactu,
Vultur odoratu, lynx visu, simia gustu.

et, le premier, se jette sur lui avec une fureur capable d'effrayer toute une meute; ou bien il se cache dans les broussailles pour être plus sûr de sa vengeance, qu'il exerce sur les chasseurs aussi bien que sur les chiens.

On trouve des sangliers dans presque toutes les parties du monde; mais les porcs domestiques y sont toujours en plus grand nombre. Ceux-ci, qu'on appelle aussi cochons en général, ont les soies noires, blanches et rousses; ils vivent, comme vous le savez, dans nos habitations, et mangent tout ce qu'on leur donne, fruits, grains, racines, herbes, plantes, légumes, pain, etc.; ils fouillent toujours la terre avec le groin, et y prennent des rats et des vers qu'ils mangent avec toutes sortes d'ordures, le tout avec voracité et gloutonnerie. Aussi ont-ils passé de tout temps, chez les juifs, pour des animaux immondes, dont il leur étoit défendu de manger: ce qui a lieu encore aujourd'hui parmi eux, de même que chez les Turcs.

Dans le cochon tout sert; la chair, le lard, le sain-doux ou la graisse, les in-

testins, le sang, les soies. La fermeté et la blancheur du lard, de même que le goût des jambons, dépendent, soit de la manière de les préparer, soit sur tout de la nourriture que l'on donne aux cochons. Boudins, saucisses, andouilles, saucissons, cervelas, petit-salé etc., que de mets différens ne tire-t-on pas de cet animal?

LE CADET. Et tout en est bien bon!

Le Taïassou.

C'est un porc de l'Amérique méridionale, autrement nommé pakari, qui est plus effilé de corps que le nôtre, et a les jambes courtes; point de queue, les soies blanches et noires, et presque aussi dures que les piquans du hérisson; enfin remarquable entre tous les animaux par une poche placée sur son dos, dans laquelle il s'amasse une humeur de consistance laiteuse, qui de loin donne presque une odeur de musc, mais d'une puanteur insupportable de près. Il mange des grains, des fruits, des racines, des serpens, des lézards, des crapauds. Sa chair est un régal pour les Brésiliens qui le prennent

jeune dans les bois, et l'élèvent ensuite chez eux.

Le Babirose.

On dit aussi babirousse ; c'est le nom d'une espèce de cochon des Moluques, qui a des poils fins au milieu des soies, et à qui quatre longues dents recourbées, sortant de la mâchoire supérieure, donnent un aspect terrible. Il mange de l'herbe et des feuilles : au reste, les grands crochets du babirose ont la blancheur, la dureté et la finesse de l'ivoire. Cet animal a quelques rapports avec le cerf, et il y a des pays où on lui donne pour cette raison le nom composé de porc-cervier.

Ici finit, mes enfans, le tableau des animaux appelés bisulques ; à cette classe, si variée dans la conformation des êtres qu'elle renferme, succédera celle des animaux dont la forme monstrueuse et colossale mérite une description particulière. Ainsi attendez-vous à passer demain en revue tout ce qu'il y a de plus grand parmi les quadrupèdes.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

IVème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. L'éléphant, le tapir, l'hippopotame, le rhinoceros, voilà les quadrupèdes qne nous verrons paroître dans cette classe : ce sont les plus gros des animaux terrestres, et leur peau presque nue, ou dépourvue de poils, leur donne un aspect difforme qui sembleroit justifier le nom de monstres qu'on leur applique improprement.

LE CADET. Et qu'appeleroit-on donc monstres, si ce n'étoient pas ces animaux si grôs, et dont l'aspect est si hideux ?

LE PÈRE. Un monstre, mes enfans, est un animal né avec quelque conformation étrangère à son espèce. Dès qu'un animal ressemble à son père ou à sa mère, quelque singulière qu'en soit la figure, il n'est point un monstre. Cependant, comme on voit rarement des animaux d'une grosseur aussi énorme et d'une forme aussi différente de ceux auxquels nous sommes ac-

coutumés, on a pris l'habitude de les nommer des monstres, pour exprimer seulement qu'ils sont insolites pour nous, et qu'ils paroissent excéder les bornes ordinaires des productions de la nature en ce genre : sur tout nous disons très-souvent les monstres marins, parce que nous sommes encore moins à portée d'accoutumer nos yeux aux formes variées des animaux que renferment les vastes abymes des mers. Mais pour en revenir à nos grosses bêtes, commençons par la plus monstrueuse et la plus digne d'attention, qui est l'éléphant.

L'Eléphant.

En effet, l'on peut dire que c'est la plus grande des créatures vivantes que Dieu ait placées sur la terre. L'éléphant habite l'Asie et l'Afrique, et fréquente sur tout les contrées humides, couvertes de bois, arrosées de rivières ; il mange de l'herbe, du riz, des feuilles d'arbres ; la femelle fait une portée tous les deux ou trois ans, dit-on, et d'un seul petit ; enfin, la durée de la vie de ces animaux est de cent cinquante à deux cents ans, et même au-delà. Mais il

est difficile d'avoir des renseignemens justes et précis sur l'âge des éléphans : quand on demande à un Indien quel âge a le sien, il répond : que son aïeul l'a eu trente ans, son père cinquante, et que lui-même le possède déjà depuis dix ans ; on n'en peut rien tirer au-delà. Quant à ceux qui sont quelquefois amenés en Europe tout jeunes pour être élevés dans les ménageries, ils y vivent à peine trente ans.

L'AINÉ. Un éléphant est-il déjà bien gros, quand il vient au monde ?

LE PÈRE. A peu près comme un petit cheval ; mais il faut vous faire le portrait de cet animal étonnant.

Son corps ressemble plutôt à une grosse masse informe portée sur quatre piliers bruts, qu'à un être vivant et organisé. Cette masse est couverte d'un cuir épais d'un bon doigt, d'un gris cendré, sans poils, plein de rides et de fentes, rude, sec et raboteux, presque semblable à l'écorce d'un vieux chêne, sur lequel on apperçoit çà et là quelques houppes éparses d'un poil rude comme les soies du sanglier. Ses jambes ressemblent à quatre troncs d'arbres moyens, sans aucune autre forme.

particulière, et sont terminées par des pieds informes, semblables à de grosses plaques arrondies. Le dessous des pieds est garni d'une peau qui a la consistance de la corne et de l'épaisseur d'un pouce. Sa queue est petite et garnie d'une houppe de poils à l'extrémité : mais sa tête est d'une grosseur monstrueuse. Deux grosses et larges oreilles pendantes et ouvertes à la manière des nôtres, y sont appliquées ; et ce qui achève de lui donner une physionomie singulière, unique même, c'est sa trompe qui est une espèce de groin, ou museau mobile, de six pieds de long, au bas duquel est cachée sa bouche, d'où sortent deux dents ou défenses d'une longueur démesurée.

LE CADET. Mais à quoi lui sert donc cette trompe ?

LE PÈRE. A tout : c'est sa main, son nez ; c'est une pompe, c'est un bras nerveux qui s'alonge et se raccourcit ; en un mot, c'est un instrument admirable. Il le tourne et plie en tout sens avec la plus grande facilité ; il lui sert à respirer l'air, à pomper l'eau, qu'il vide ensuite dans sa bouche ; à prendre ses alimens, et à les porter de même à la bouche. Cette trompe est terminée

terminée par une espèce de crochet mobile, avec lequel il peut cueillir, soit à terre, soit sur les arbres, les fleurs ou les fruits qu'il destine à sa nourriture. Avec cette espèce de main, il épluche tous les grains d'un épi pour les manger, et ensuite il fait des paquets de la paille pour chasser les mouches ; il ramasse par terre la plus petite pièce de monnoie, dénoue des cordes, prend une bouteille bouchée, ôte le bouchon, vide le vin ou la bière dans le creux de la trompe, qu'il recourbe ensuite vers la bouche pour avaler la liqueur. Il ouvre une porte, soit en tournant la clef, soit en poussant le verrou, et la referme de même. Ainsi, l'on peut dire qu'il réunit dans cet organe l'adresse la plus admirable avec la force la plus étonnante : car de cette même trompe il enlève les plus lourds fardeaux ; il prend un homme ou autre animal qui l'irrite, et les jette loin de lui ; il arrache même des arbres, et se défait des ennemis les plus terribles.

LE CADET. Devoit-on s'attendre à tant de merveilles d'une aussi lourde masse, qui, au premier coup d'œil, semble n'être propre qu'à boire, manger et dormir ?

LE PÈRE. Mais si tout cela est admirable, ce qui l'est encore plus, c'est l'instinct unique, l'intelligence avec laquelle il exécute tout cela, et toute autre chose qu'on lui commande ; instinct même dont les mouvemens divers s'expriment d'une manière très-claire dans les regards de cet animal, suivant les diverses occasions. Il est doux, patient, très-susceptible d'attachement, de reconnoissance, de ressentiment ; docile, attentif à tout ce qui se passe autour de lui, et sur tout quand son maître ou quelque autre lui parle, ou lui fait des signes ; ponctuel dans l'exécution de ce qu'on lui commande, enfin très-éloigné de penser à faire du mal à qui que ce soit, à moins qu'on l'offense ; car il faut convenir qu'il est très-susceptible de colère, et que dans sa fureur la vie d'un homme court les plus grands dangers. Voici quelques traits qui vous donneront une idée du caractère de cet animal.

Un éléphant se trouvant sous la conduite d'un cornac (c'est ainsi que l'on nomme les conducteurs d'éléphans), fut un jour tellement poussé à bout par les mauvais traitemens qu'il lui faisoit essuyer sans cesse,

que se livrant à son indignation, il le prit avec sa trompe, le jeta à terre sous ses pieds, le foula, l'écrasa, le perça de ses défenses, en un mot, le tua roide mort : et tout cela fut fait en un clin d'œil, en présence même de la femme du cornac, qui avoit deux enfans. Cette pauvre veuve désespérée s'emportant à son tour contre l'éléphant, lui reprocha ce meurtre à grands cris ; et dans son trouble prenant ses deux enfans, les lui jeta devant les pieds lorsque sa fureur duroit encore, en lui disant : tiens, barbare ! tiens, monstre ! puisque tu as tué mon mari, tue encore mes enfans, et ôte-moi la vie à moi-même.....

A cete vue, l'éléphant, comme frappé, s'arrêta tout à coup, parut réfléchir avec regret sur son action, et se calmant aussitôt, s'approcha d'un air de douceur de l'aîné de ces enfans, le prit avec sa trompe, le plaça sur son cou, et dès ce moment ne voulut plus souffrir d'autre cornac pour le conduire.

Ailleurs, un soldat s'étant pris de belle affection pour un éléphant, avoit coutume de le régaler presque tous les jours d'un morceau de pain et d'un coup d'eau-de-

vie, et du reste, étoit devenu si familier avec lui, que l'éléphant lui laissoit manier sa trompe à volonté, et souffroit de sa part mille badinages. Un jour il arriva que le soldat s'étant enivré et ayant manqué à son devoir, on le fit chercher pour l'arrêter. Ceux que l'on avoit envoyés pour cette expédition, le trouvèrent en effet, mais entre les jambes de son bon ami l'éléphant, où il cuvoit son vin dans un profond sommeil; étonnés, ils s'arrêtèrent quelques instans ne sachant que faire; enfin, le chef voulant passer outre, se mit en devoir de saisir le soldat endormi. Mais l'éléphant, d'un petit coup de trompe, le jeta à vingt pas et lui rompit deux côtes; il se préparoit à en faire autant aux autres, lorsqu'ils prirent prudemment le parti de la fuite. Enfin, le favori de l'éléphant s'étant réveillé, fut fort étonné et fort effrayé de se voir entre les jambes de l'éléphant; puis ayant connu le service que son bon ami venoit de lui rendre, il l'embrassa de tout son cœur, et lui doubla, comme vous pensez bien, sa portion ordinaire de pain et d'eau-de-vie.

L'outrage qui pique le plus un éléphant,

c'est de lui promettre ou faire espérer quelque chose qu'on lui montre, et de lui manquer ensuite de parole, sur tout s'il est question de vin ou d'eau-de-vie, qui sont ses boissons favorites : la personne qui le joue de cette manière doit bien prendre garde de se tenir à la portée de l'animal offensé, car il lui en coûteroit cher. Aussi en revanche peut-on faire de lui tout ce que l'on veut quand on lui tient parole ; et quand il a des preuves de cette fidélité, on n'a qu'à lui montrer seulement la bouteille, ou ce qu'on veut lui donner, et alors on peut le conduire où l'on veut, le faire tirer, porter, pousser, courir autant qu'on le désire. Mais il faut vous dire le trait suivant, qui vous donnera un exemple de son ressentiment en pareil cas, et en même temps de son intelligence singulière.

Un peintre ayant eu envie de dessiner un éléphant tenant sa trompe élevée et sa gueule ouverte, avoit mené son valet avec lui, et celui-ci, pour faire rester l'animal dans cette posture fatigante, lui jetoit sans cesse des fruits dans la gueule ; mais comme il en auroit fallu une grande quantité, ou du moins plus que sa provision

n'en fournissoit apparemment, très-souvent le valet ne faisoit que le geste de les lui jeter. L'éléphant, après s'être laissé frustrer ainsi patiemment un nombre de fois, se fâcha à la fin, et s'indigna d'être le jouet de cet homme. Or, pensez-vous qu'il s'en prît au valet, et qu'il cherchât à se venger sur lui de cet outrage? point du tout; il avoit fort bien remarqué que quoique le peintre fût assis tranquillement dans un coin, c'étoit cependant par ses ordres et pour lui plaire que l'autre lui faisoit ces tours: aussi s'adressa-t-il à lui, et sans autre signe de colère, il lui lança une copieuse gorgée d'eau qu'il avoit dans sa trompe, et gâta le papier sur lequel il voyoit qu'il travailloit. Comment trouvez-vous ce trait-là?

L'AINÉ. Certainement, pour une grosse bête, c'est avoir de l'esprit..... Mais si j'avois été à la place du peintre, j'aurois feint de me mettre en colère contre mon valet, et pour faire encore mieux voir à l'éléphant que ce n'étoit point de ma faute si on s'étoit moqué de lui, j'aurois ordonné au valet d'apporter sur le champ beaucoup de fruits, pour voir un peu si

l'éléphant trouvoit mauvais aussi que l'on voulût le dessiner.

LE PÈRE. Mais oui, c'étoit un essai à faire.

LE CADET. Mais, quand on voit que l'éléphant est en colère et veut venir sur vous, on n'a qu'à se sauver; je crois qu'il ne faut pas bien courir....

LE PÈRE. Vous croyez? Un grand animal qui fait des pas de huit à dix pieds de long, ou davantage, vous pensez qu'il lui faudroit beaucoup de temps pour atteindre un homme quelque leste qu'il fût? quand il seroit le plus habile coureur, un éléphant n'a besoin que de son pas pour aller plus vîte que lui. Cet animal fait en un seul jour autant de chemin qu'un homme en quatre ou cinq, et même plus lorsqu'on le presse: jugez un peu comme il avance quand il court au galop! aussi s'en sert-on dans les Indes avec avantage pour voyager, sur tout à cause des charges énormes qu'il peut porter; car on peut lui donner jusqu'à trente quintaux pesant sur le dos. Souvent, outre sa charge, il porte encore une demi-douzaine d'Indiens, les uns à cheval sur ses longues défenses, les autres montés sur ses oreilles, les autres

se tenant à sa queue. On lui fait remorquer d'assez gros bâtimens jusqu'au rivage; on l'emploie à les décharger et à les recharger; souvent on voit une famille entière montée sur un éléphant, père, mère, enfans, domestiques, bagages, et passant ainsi d'une ville dans une autre. Autrefois on s'en servoit à la guerre où l'on en conduisoit des troupes de plusieurs centaines, chacun portant sur le dos une espèce de tourelle assez grande pour contenir une trentaine ou une quarantaine de soldats armés.

L'AINÉ. Mais est-ce que l'on a des troupeaux d'éléphans dans le pays où ils naissent, comme nous avons ici des troupeaux de bœufs?

LE PÈRE. Il y a peu d'Indiens qui n'en aient un pour le moins, tandis que les riches en ont des douzaines, et les princes douze à quinze cents, qu'ils entretiennent par magnificence. Mais heureux, mille et mille fois heureux celui qui a le bonheur de posséder un éléphant blanc, non pas tant à cause de la rareté de cette espèce, mais par les opinions fabuleuses qui existent sur le compte de ces animaux.

A Siam sur tout, l'éléphant blanc est regardé comme sacré, on lui rend les honneurs divins ; il a des milliers d'hommes pour esclaves ; il est chargé d'or et de pierreries ; on lui sert ses alimens dans des vases d'or ; il est logé magnifiquement, et tout ce qui paroît en sa présence doit fléchir le genou.

La partie la plus précieuse et la plus utile des éléphans, sont ses défenses ; elles tombent ordinairement tous les deux ans, et il leur en repousse d'autres plus grosses et plus longues. On en a qui ont près de quatre pieds de long ; grosses près de la base deux foix comme le bras, et du poids de cent vingt à cent cinquante livres. Elles sortent de la mâchoire inférieure, sont creuses dans leur base, et massives depuis la moitié jusqu'à la pointe. Leur substance est le bel ivoire dont on fait tant de jolis ouvages de tour et de tabletterie. Un gros éléphant pèse ordinairement quatre milliers, et on en mange la chair.

Le Tapir.

Cet animal est originaire de l'Amérique : on le trouve par troupes dans les

forêts, près des marais, des lacs, des rivières; il tient de l'éléphant et du cochon, pour la figure; il a le grognement de ce dernier, la tête grosse et longue, et une espèce de trompe mobile dont il se sert assez adroitement : il a de plus le cou large et court, le dos arqué, les jambes grosses, les paturons fendus en quatre par devant et en trois par derrière, la queue courte, et le pelage roux; il vit trente à quarante ans; la femelle met bas tous les ans un petit. On mange sa chair et on se sert de sa peau pour faire des vêtemens, couvrir des huttes, et garnir des boucliers.

L'Hippopotame.

Ce nom grec, qui signifie cheval de rivière, est celui d'un gros quadrupède que l'on nomme aussi bœuf aquatique, et qui, quoique sensiblement moins gros que l'éléphant, est, après lui, l'animal le plus massif et le plus volumineux qui existe sur la terre. Sa conformation tient en partie du porc et en partie du bœuf, dont il a le mugissement : il a la tête fort grosse, et sur tout la gueule extraordinairement vaste, accompagnée de deux narines très-

larges, et le cou d'une épaisseur prodigieuse, les yeux petits, les oreilles de même, la queue courte et grosse, les jambes épaisses et courtes, et quatre doigts aux pieds; enfin la peau noire et presque entièrement dépourvue de poils. On le trouve dans les rivières et les lacs de l'Afrique, notamment dans le Nil; il mange des poissons, de l'herbe, du riz, du millet, des racines d'arbres, et vit quarante à cinquante ans: la femelle met bas tous les ans un petit.

Pendant le jour, l'hippopotame dort couché parmi les joncs ou dans le sable, sans se mettre en peine de ce qui se passe autour de lui, et annonçant sa présence par un ronflement très-fort. Quand la nuit est venue, il se met en marche, et va chercher sa pâture, soit sur la terre, soit dans l'eau, ne faisant du mal à personne tant qu'on le laisse en paix dépeupler les rivières ou dévaster les champs de riz, placés ordinairement au voisinage des eaux. Mais s'il se voit troublé, attaqué, ou s'il se sent blessé, pour lors il entre en fureur, et marche contre ses ennemis qu'il n'abandonne plus jusqu'à ce qu'il les

ait vaincus, déchirés, ou qu'il en ait été tué lui-même, ce qui est fort difficile, à moins qu'on n'ajuste bien les coups à sa tête: car sur le dos et même sous le ventre, la peau est si dure, si épaisse, si impénétrable, que les balles et les flèches ne font qu'y gliser.

Si c'est dans l'eau que se livre le combat, son ennemi ne peut guère lui échapper, parce qu'il nage avec une agilité extraordinaire, même entre deux eaux, où il peut toujours parcourir un espace de plusieurs centaines de pas sans être obligé de venir respirer l'air à la surface. Aussi rend-il la navigation du Nil fort dangereuse, parce qu'on le voit souvent sortir de l'eau lorsqu'on s'y attend le moins, soulevant les bâtimens et les culbutant pour l'ordinaire.

L'hippopotame a un grand nombre de dents qui toutes sont très-fortes; mais il en a quatre, sur tout à la mâchoire inférieure, d'un pied de long chacune, aussi épaisses qu'une corne de bœuf, et du poids de douze à quinze livres, plus blanches et plus dures que les défenses de l'éléphant,

léphant, au point de donner du feu avec l'acier comme la pierre à fusil.

On mange la chair de l'hippopotame; cet animal, quand il a pris son accroissement, pèse près de trois milliers, et sa peau seule en pèse souvent près d'un, tant elle est épaisse: aussi est-elle d'un usage excellent.

Le Rhinocéros.

Ce mot grec, qui correctement s'écrit *rhinokéros*, et qui signifie nez à corne, est le nom d'un animal dont la figure est encore plus bizarre que celle des animaux dont nous venons de parler. Il a dans toute sa crue douze pieds de long et presque huit de haut; ainsi il approche de la grosseur de l'éléphant, outre qu'il vit comme lui, et qu'il se trouve dans les mêmes contrées. Ce qui lui donne un aspect effrayant, et à la fois curieux, c'est une grosse corne de trois pieds, très-forte et très-dure, qu'il porte sur le nez, qui ne tombe jamais, et qui, au lieu d'être affermie par sa base sur les os, comme dans les autres animaux, est seulement une continuation de la peau: c'est ensuite sa tête

de figure bizarre, qui se termine en une espèce de petite trompe, de façon que sa lèvre supérieure, dépassant l'autre, prend la forme d'une espèce de bec mobile et pointu, que l'animal peut alonger et raccourcir, plier en crochet, et employer à saisir les objets dont il se nourrit. La peau de cet animal est très-rude et très-épaisse, d'un gris noir et sans poils, formant sur son corps des plis ou bourrelets énormes : il a deux grosses jambes qui n'ont pas trois pieds de long, des pieds à trois doigts, un ventre pendant presque à terre, et une queue courte et nue qui n'a du poil qu'à l'extrémité. Ce monstre vit quarante à cinquante ans, et la femelle met bas un petit tous les ans.

Le rhinocéros se tient presque toujours au voisinage des marais, des lacs, des rivières, parce qu'il aime sur tout à se vautrer dans la vase; du reste, c'est un animal assez paisible, qui n'en redoutant aucun autre, ne songe point à faire de mal tant qu'on ne l'irrite pas. Mais aussi quand on va le troubler, l'attaquer, le blesser, il n'y a point de fureur égale à la sienne; amis et ennemis, il renverse tout ce qui se trouve

sur son passage, sans que rien l'arrête dans sa course, qui est fort rapide, ni les arbres et les rocs qu'il arrache et déracine avec sa corne invincible, ni les animaux, ours, tigres, ou autres, qu'il fait sauter en l'air, ni enfin quoi que ce soit, pas même l'éléphant, qu'il sait percer de sa corne dans les endroits où il est vulnérable.

Ce caractère violent et indomptable le rend peu susceptible d'être apprivoisé : on se borne à le tuer pour le manger et pour avoir son cuir qui est le plus dur de tous les animaux qui existent. Sa corne sert à faire plusieurs ouvrages au tour. Le cri de ce monstre ressemble un peu au mugissement du bœuf.

Telle est, mes amis, la classe des animaux vivipares à forme monstrueuse ; demain nous passerons à une espèce qui, sans être aussi extraordinaire, n'en est pas moins curieuse ; c'est celle des animaux qui, au lieu de cornes, de poils, ou de soies, ont pour défense des piquans et des écailles.

LE CADET. Comme le porc-épic, n'est-ce pas, mon papa?

LE PÈRE. Ce sera justement par lui que nous commencerons.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Vème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. La classe des animaux dont je dois vous entretenir aujourd'hui, mes enfans, se réduit à quatre, savoir : le porc-épic, l'armadille, le hérisson et le diable de Formose.

Le Porc-Épic.

Cet animal, qui se trouve dans les contrées de l'Asie méridionale, de même qu'en Espagne et en Italie, est deux ou trois fois plus gros qu'un chat, et couvert de longs piquans noirs et roux, qu'il peut redresser et abaisser quand il veut ; il a le museau ou le groin fendu, les oreilles rondes, les doigts garnis d'ongles ou ergots, et il grogne comme un cochon. Il mange des serpens, des rats, des souris, aussi bien que des racines, des fruits et des graines de toute espèce. Ses piquans les plus longs ont près de deux pieds, les autres ne sont que d'un demi-pied ou environ : ils lui servent de défense contre

les attaques auxquelles il peut se trouver exposé ; car il a la faculté de retirer sa tête et ses pieds, et de se pelotonner de façon qu'il ne présente plus qu'une boule armée de piquans de tout côté, que l'on peut faire rouler çà et là sans lui faire de mal. Aussi, quand il voit un homme, un lion, un tigre, un léopard ou un autre ennemi s'approcher, il s'agite subitement et se secoue, en hérissant ses piquans, et tâchant de leur faire faire le plus de bruit possible pour l'épouvanter ou le dégoûter. Si cependant ce stratagême ne réussit pas, et que l'on continue d'avancer, alors il se met en boule et reste à terre sans mouvement : comme on ne sauroit le toucher en cet état, il n'y a point d'animal capable de lui nuire ; car par où le mordre ? par où le saisir ? ainsi ce moyen bien simple suffit pour le tirer des plus grands dangers, et faire reculer le lion lui-même.

L'AINÉ. De sorte qu'il n'est guère possible de prendre vivant un porc-épic ?

LE PÈRE. L'homme, qui a trouvé les moyens de tout assujétir à sa puissance, est venu à bout du porc-épic comme des autres animaux, et de le prendre vivant ;

mais ce qu'il n'a pu obtenir encore de cet animal, c'est de le contenir avec des cordes ou dans des cages de bois. Il mord, il ronge, il perce tout; il n'y a que le fer à l'abri de ses dents : aussi ne manque-t-on pas de l'enchaîner comme un rebelle. Il n'est pas question de penser à l'apprivoiser, il ne souffre point d'esclavage; et si on le laisse sortir pour prendre des rats, des souris, des serpens, il ne revient plus.

LE CADET. Mais, comment fait-il, mon papa, pour tuer les serpens qui sont si dangereux pour les autres animaux?

LE PÈRE. C'est avec ses piquans qu'il les tue; dès qu'il apperçoit un serpent, il se met en boule, et se roule sur lui jusqu'à ce qu'il soit criblé de coups; après quoi il le mange.

La chair du porc-épic est bonne à manger; on se sert de ses piquans pour faire des manches de pinceaux, des aiguilles de tête et des cure-dents.

Le Hérisson.

Il est armé de piquans, comme le porc-épic, excepté sous le ventre et sous la

gorge et le museau, mais beaucoup plus petit, et du reste, il est à peine lui-même de la grosseur d'un chat. Il peut aussi se pelotonner; et plus on le tourmente, plus il se resserre dans sa peau en faisant sortir ses piquans bien hérissés. Outre cela, dans l'angoisse dont il se trouve saisi, il lâche son urine qui sent fort mauvais; de sorte que le chien, après avoir un peu aboyé contre lui, l'abandonne et passe son chemin. Il est cependant un moyen de le forcer à se dérouler: c'est de lui jeter de l'eau dessus; comme il en craint par dessus tout les atteintes, il prend la fuite, et alors il est plus aisé de le saisir: quelquefois le rusé renard emploie ce moyen pour en faire sa proie; il l'arrose de son urine, et au moment où il se met en devoir de fuir, il l'arrête et le dévore.

Les hérissons se trouvent par tout en France ainsi que dans les autres parties du monde. Ils se tiennent dans les bois, dans les jardins, faisant leur retraite dans des arbres creux, dans des buissons, des broussailles, des tas de pierres, et même dans des trous en terre: ils mangent toutes sortes de fruits et de racines, outre les rats,

les souris, les araignées, les sauterelles, les crapauds, les grenouilles, et autres petits animaux dont ils se nourrissent aussi. Ils vivent dix à quinze ans, et la femelle met bas tous les ans trois à cinq petits.

C'est à tort que l'on a prétendu que le hérisson montoit sur les arbres, et faisoit tomber les pommes ou les poires à bas pour les manger sur la place. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se pelotonne et se met en boule pour se rouler sous les arbres au pied desquels il trouve des fruits, et que quand il sent qu'il en a enfilé quelques-uns, il se sauve dans son asile avec sa provision. Ordinairement il ne sort que le soir pour aller à la picorée, et reste tout le jour dans son trou.

Le hérisson s'apprivoise, et l'on peut s'en servir pour prendre les souris; car il entend ce métier encore mieux que les chats. On mange sa chair, et l'on se sert de sa peau avec les piquans pour faire différens ustensiles.

Enfin, nous connoissons deux sortes de hérissons dans nos climats; l'un qui a le groin du cochon, l'autre avec le museau du chien: c'est là toute leur différence. Il

y en a une espèce dans les Indes, sur tout à Malaca, dans les corps desquels on trouve des espèces de calculs ou de bézoards de la grosseur d'une noisette et quelquefois d'une noix. Ces calculs, connus sous le nom de *pedra del porco*, pierres de porc, passoient autrefois pour un remède si précieux, qu'on les enchâssoit dans de l'or, attachés à une chaîne du même métal, au moyen de laquelle on les suspendoit quelques minutes dans un verre d'eau ou de vin, dans l'opinion où l'on étoit qu'ils communiquoient à la liqueur une vertu médicinale du plus grand effet.

L'Armadillo ou Tatou.

On l'appelle encore kachikamo ; c'est un animal singulier de l'Amérique méridionale, gros à peu près comme un lapin, et cuirassé d'écailles osseuses : il a la tête étroite et alongée, un museau fait en trompe fort longue et fort mince, les oreilles longues et la queue longue aussi, mais les jambes courtes. Il mange des rats, des fruits et toutes sortes de choses. On mange aussi sa chair.

On en compte un grand nombre d'espè-

ces, qui cependant ne sont différenciées que par la forme et le nombre des bandes écailleuses qui les recouvrent. Tous ont la faculté de se rouler et pelotonner comme le hérisson, et d'échapper comme lui à leurs ennemis, qui ne peuvent l'entamer ; ou bien ils se laissent tomber en cet état au fond des précipices, où ils sont en sûreté. Le bouclier naturel qui les couvre, est recouvert d'une pellicule mince qui forme sur la surface un très-beau vernis, et sa structure est admirable. Les armadillos multiplient beaucoup ; on prétend que les femelles font chaque mois une portée de quatre petits.

Le Diable de l'île Formose.

C'est un très-joli petit animal, qui se trouve dans l'Afrique et dans l'Asie, et sur tout dans l'île Formose. La singularité de sa figure l'a fait nommer diable ; il est couvert d'écailles dures et tranchantes, d'un brun obscur, dont l'arrangement ressemble à celui d'un artichaut, ou mieux encore d'un pignon de sapin. Il a la queue plus longue que le reste du corps, la langue très-longue pour attra-

per les fourmis dont il se nourrit, ou d'autres petits insectes ; l'on ne trouve point de dents à sa gueule. Il peut aussi se rouler ou pelotonner, mais de façon que la tête et la queue restent dehors ; celle-ci semble une corde qui enveloppe le paquet ; elle est aussi garnie d'écailles tranchantes qui empêchent tout animal d'y mordre, de sorte qu'il peut passer pour le mieux armé des animaux non carnassiers, sans excepter même le porc-épic.

Demain, mes enfans, nous aurons à parcourir une classe plus nombreuse que celle-ci ; si vous vous en souvenez bien, c'est celle des animaux féroces, voraces, ou carnassiers.

Le cadet. Et puis celle des animaux rongeurs, n'est-ce pas ?

NEUVIÈME ENTRETIEN.

VIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Cette classe va vous faire connoître, mes enfans, les animaux de la terre les plus malfaisans, c'est-à-dire, ceux qui attaquent les hommes, se jettent sur eux, les déchirent, les dévorent : ce n'est pas cependant que tous ceux qu'elle comprend soient aussi terribles les uns que les autres ; à côté du lion, de l'ours et du tigre, vous verrez paroître le chien fidèle et le chat paisible : alors un seul trait les rapprochera ; c'est d'être carnassiers, c'est-à-dire, d'avoir le goût de la chair et du sang, et de s'en nourrir. Les uns seront des animaux carnassiers féroces, et les autres des animaux simplement carnassiers. Au reste, c'est la description de ces différens quadrupèdes qui vous aidera à faire leur distinction.... Voyons, mes enfans, par lequel désirez-vous que nous commencions ?

LE CADET. Ah, mon papa ! le petit chat ! c'est un animal si aimable ; quoique pourtant

pourtant je désirerois bien voir le lion, qu'on dit si méchant.

LE PÈRE. Nous y viendrons par la suite; c'est toujours bien fait que de vouloir connoître d'abord ce qui est le plus près de nous, après quoi l'on va plus loin : ainsi, jouons avec le petit chat, qui, je le crains bien, ne vous paroîtra pas tout à l'heure aussi aimable que vous le pensez. Ecoutez en effet comme en parle M. de Buffon.

« Le chat, dit-il, est un domestique infidelle, qu'on ne garde que par nécessité pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser : quoique les chats, sur tout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons : ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux, ils savent couvrir leur démarche, dissimuler

leurs desseins, épier les occasions, attendre, choisir et saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloigués jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs; ils n'ont que l'apparence de l'attachement, on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que par le plaisir qu'elles leur font ».

Hé bien! que dites-vous de ce tableau? répond-il aux idées si agréables que vous vous étiez formées du chat?

LE CADET. Oh, mon papa, ce n'est pas là au moins le portrait de notre petit mignon: ah! le voilà.... tenez, voyez..... mais le petit perfide, je crois qu'il m'a écorché la main d'un coup de patte.

LE PÈRE. Vous le voyez; rien n'est plus caressant en apparence, et en même temps plus traître.

Il y a pis encore; c'est que les bons traitemens et les caresses trop assidues qu'on

leur fait, ne font que les corrompre et les gâter davantage, comme il arrive toujours avec les mauvais naturels. Au lieu de s'affectionner, comme le chien, à la personne qui leur fait du bien, leur méchant caractère en reçoit des impressions tout opposées; il n'est point d'animal que l'aisance et le bien-être pervertissent davantage, en sorte que sa vigilance et son activité, qui sont les deux seules qualités louables qu'il possède, se tournent bientôt en fainéantise et en extrême paresse.

L'AINÉ. Oh! le vilain animal qu'un chat! je commence déjà à le haïr; je crois que bientôt je ne pourrai plus le souffrir.

LE PÈRE. Il faut s'en servir, mais non pas se familiariser avec eux. Plusieurs personnes tiennent d'ailleurs leur haleine pour nuisible à ceux qui se mettent dans le cas de la respirer souvent; et l'on pense, avec plus de probabilité encore, quelors que dans des momens de fureur ou de transport trop vif, ils mordent la main, qu'on leur abandonne ordinairement pour ne pas se faire déchirer en la retirant, leur bave ou salive, qui s'introduit sous la peau entamée par la dent, peut produire des effets très-fu-

nestes, cette salive tenant à un certain degré de la nature de celle des animaux enragés.

Au reste, le chat est un animal fort propre, et cette qualité est une de celles qui le font aimer. Il se lèche sans cesse, s'ajuste, se lustre; il a soin de faire ses ordures dans un lieu écarté, et de les couvrir de sable, de cendres, de terre, de poussière, quand il en trouve. Il a la vie très-dure, et se défend quelquefois contre les plus gros chiens. Il ne vit guère qu'une douzaine d'années, et la femelle fait deux, trois, quatre portées par an, chacune de quatre, cinq ou six petits. La chair des chats, sur tout des chats sauvages, se mange en plusieurs endroits, et leur fourrure est aussi employée à divers usages.

Quand la femelle a des petits, elle fuit le mâle, parce qu'il les dévore souvent; et elle les emporte l'un après l'autre en sa gueule dans quelque lieu écarté et peu fréquenté, où elle les élève. Dès qu'ils sont assez forts pour courir et pour manger une souris, elle les mène à la chasse, et leur enseigne à attraper la proie. Alors si elle prend une souris elle-même, elle lui don-

ne un léger coup de dent, puis la laisse fuir pour que quelqu'un de ses petits coure après ; mais si la souris court trop loin, elle la rattrape, lui donne un coup de dent plus fort, et se met à gronder ses petits pour les animer à la chasse, jusqu'à ce que l'un d'eux se jette sur la souris, l'achève et la mange.

Quant à la couleur du poil des chats, elle est très-variée, comme vous savez ; et chacun préfère l'une ou l'autre suivant ses goûts, quoique communément les chats gris cendrés soient les plus recherchés. Mais ces variétés de couleur ne se trouvent que dans les chats domestiques ; les chats sauvages ont tous le poil d'un roux foncé, et ordinairement une raie noire tout le long du dos. Ils mangent de tout ce que les autres mangent ; mais ils ont plus de gibier à choisir, comme mulots, lapins, lièvres, et même de jeunes faons ; pour attraper ces animaux, ils grimpent sur un arbre, et se tiennent sur une branche jusqu'à ce qu'il en passe un à leur portée ; aussitôt ils s'élancent dessus, l'étranglent et le dévorent.

Le cadet. Est-il vrai, mon papa, que

les chats voient pendant la nuit aussi bien que le jour ?

LE PÈRE. Les chats ont en effet un très-grand avantage dans la conformation particulière de leurs yeux : la pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction et de dilatation ; elle s'élargit un peu quand la lumière manque, et se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat cette contraction et cette dilatation sont si considérables, que la pupille qui, dans l'obscurité, est ronde et large, devient au grand jour longue et étroite, ce qui fait que ces animaux voient mieux la nuit que le jour.

Mais en voilà assez sur le compte du chat ; nous allons passer à la description de quelques animaux féroces, afin de vous rendre plus sensibles les tableaux que comporte la classe dont nous nous occupons par les contrastes qu'elle présente.

Le Loup-Cervier.

Cet animal, que l'on appelle aussi lynx, ressemble presque au chat sauvage ; à la

différence qu'il est sensiblement plus gros, beaucoup plus hardi, puisqu'il attaque, non-seulement le chat sauvage, mais encore d'autres animaux beaucoup plus gros que lui, tels que le cerf, le sanglier, etc. dont il suce le sang et auxquels il ouvre le crâne pour leur manger la cervelle, tandis qu'il en dédaigne la chair pour se repaître de celle des oiseaux, des écureuils et des belettes. Il se tient dans le fond des plus impénétrables forêts, soit en Europe, en Asie ou en Amérique; et c'est de dessus les arbres qu'il s'élance sur sa proie, s'attachant à son gosier et lui suçant le sang jusqu'à ce qu'elle tombe morte à terre. Cependant le sanglier s'en débarrasse quelquefois en pénétrant dans les buissons épais, mais le pauvre cerf ne lui échappe jamais.

Au reste, le proverbe qui vante les yeux du lynx est vrai, en ce que cet animal a en effet la vue très-bonne. Son hurlement, semblable à celui du loup, lui en a fait donner le nom, comme son acharnement après le cerf, ou, si l'on veut, la bigarrure de sa robe, y a fait ajouter le surnom de cervier. Par le corps son poil est d'un gris

blanchâtre taché de noir, et au bout des oreilles il l'a long et noir. La femelle fait tous les ans une portée de trois à cinq petits, et ils vivent en général environ dix à quinze ans. La peau du lynx donne une fourrure assez estimée ; c'est de la Sibérie que viennent les meilleures. En Amérique on le nomme chat-cervier, parce que l'espèce y est plus petite que dans l'ancien monde.

Le Lion.

C'est le plus robuste, le plus hardi, le plus terrible de tous les animaux connus. Il se rend maître de tous les autres, et les seuls qui puissent lui tenir tête sont, l'éléphant, le tigre, l'hippopotame et le rhinocéros, à moins que l'on ne veuille y joindre le porc-épic que ses piquans sauvent de sa dent. Il n'est la proie d'aucun animal : et quoique l'on prétende que le tigre l'emporte quelquefois dans les assauts que ces deux animaux se livrent, c'est avec assez de raison que l'on regarde le lion comme le roi des animaux, puisque tous le redoutent, fuient devant lui, tremblent à sa voix et à son aspect, et que ceux mê-

mes qui lui résistent n'osent jamais l'attaquer. L'homme même n'est pas à l'abri de sa fureur ; mais quand il rencontre des hommes et des animaux ensemble, il se jette sur ceux-ci de préférence, et laisse aller les premiers, à moins qu'il n'en soit attaqué lui-même : car dans ce cas il venge son offense, et extermine en peu de jours toute une famille de nègres ou de mores.

Néanmoins on a reconnu dans le lion des qualités nobles et généreuses, comme de la reconnoissance pour les bienfaits et une magnanimité qui lui fait pardonner volontiers les offenses. On l'a vu mépriser celles de foibles ennemis, et leur permettre mille libertés téméraires, laisser la vie à des animaux qu'on lui jetoit pour s'en nourrir, et protéger ceux même qui avoient recours à lui. Je sais quelques traits de ce genre qui vous feront plaisir quand je vous les raconterai. Mais avec tout cela le lion demeure toujours lion : il a beau montrer quelquefois de la clémence et de la pitié ; il a beau n'être pas à beaucoup près aussi cruel que le tigre et le loup, qui rassasiés de pâture ne le sont pas encore de meurtres, et semblent n'égorger que pour

le plaisir de détruire, tandis que le lion n'attaque aucun animal que pour assouvir le besoin impérieux de la faim : malgré ces différences avantageuses, il garde toujours son naturel féroce.

Quelle fierté, quelle audace imposante et terrible dans ses regards, dans son port, sa démarche, son air! Quel rugissement épouvantable! Il retentit du fond des déserts comme le bruit du tonnerre, et tout tremble, tout frissonne à cette voix effrayante. Qui peut soutenir sans terreur la vue de sa vaste gueule et de ses dents ensanglantées? Que sa physionomie devient plus terrible encore dans sa fureur! Tout en lui l'exprime alors, tout l'annonce d'une manière frappante. Voyez les mouvemens précipités de sa longue et forte queue, de six à sept pieds, qui renverse tout autour de lui : voyez sa longue crinière se hérisser et flotter en tout sens sur son cou, sa tête, son poitrail; voyez les rides mobiles de son front et les mouvemens de toute sa face, ses larges sourcils se hausser et se baisser à tous momens, les claquemens de ses dents découvertes et prêtes à briser les os les plus durs; voyez-le enfin alonger sa langue ar-

mée de piquans aussi durs qu'aigus, et disposés à rebours !

Qui osera s'approcher de lui ? Aucun être vivant, sans doute, si ce n'est l'Africain qui veut le combattre les armes à la main ; car toute la force du lion cède à l'adresse de l'homme, et quand il est pris, sur tout jeune, il est susceptible d'être apprivoisé, jusqu'à un certain point. Alors il se laisse approcher sans peine par l'homme qui le gouverne et qui a soin de lui ; on voit cet homme se mettre sous ses pieds, monter à cheval sur son dos, lui ouvrir la gueule, prendre sa langue dans la main, y fourrer même sa tête, sans que le terrible animal lui fasse le moindre mal.

Au reste, le lion est plus gros que sa femelle : il a la tête, le cou et le poitrail couverts d'une longue crinière ; mais sur le reste du corps, il ne porte que des poils courts, sa queue est terminée par un bouquet ou espèce de houppe de poils. Sa couleur est d'un roux foncé ; il a la tête fort grosse, et à peu près de la forme de celle du chat ; il a autour de la gueule une espèce de moustache, et sa lèvre supérieure est fendue. Il ne vit que de chair,

sur tout de celle de chameau et de singes; et la durée de sa vie est d'environ vingt-cinq à trente ans. La lionne met bas chaque année tout au plus quatre lionceaux.

L'AINÉ. Mais puisque le lion est si terrible, quels moyens emploie-t-on donc pour le saisir et l'enchaîner?

LE PÈRE. Ce n'est pas sans danger de la vie qu'on y parvient. Pour prendre les lionceaux, les Africains tâchent d'épier le moment où la lionne est allée chercher quelque proie, et alors ils les lui enlèvent pour les élever chez eux avec le bétail, ou pour les tuer et les manger tout de suite. Les vieux, ils les tuent à coup de fusil ou avec d'autres armes; ou bien ils les prennent au piége dans des fosses légèrement couvertes de jonc ou de feuillages, avec un mouton dans le fond, ou attaché par dessus, de façon que le lion ne peut en approcher sans tomber dans la fosse. Mais il faudroit le voir quand il est pris! comme il est honteux, confus, déconcerté, découragé, tranquille et doux; il se laisse lier, enchaîner, emmuseler, et emmener par un enfant. Ce dominateur farouche suit humblement, avec une démarche

marche lente et d'un pas grave, l'homme qui le tient attaché à une chaîne.

Les Africains mangent la chair du lion, et se font avec sa peau des manteaux et des couvertures. Jadis une peau de lion étoit la tunique affectée aux héros guerriers. Dans l'ancienne Rome on atteloit des lions au lieu de chevaux aux chars de triomphe; il en falloit aussi un grand nombre tous les ans pour les spectacles publics, où l'on faisoit combattre ces animaux, soit entre eux, soit contre d'autres.

Mais pour revenir au caractère du lion, il rugit ordinairement cinq ou six fois chaque jour pour son plaisir; mais il se fait entendre aussi plus souvent, selon la volonté de son maître. Il ne permet guère que l'on touche sa queue; pour peu qu'il se trouve de mauvaise humeur en ce moment, et qu'il voie son maître éloigné, il en donne au téméraire un coup qui le renverse, et aussitôt il se jette dessus pour le dévorer. Il y a deux choses qu'il ne peut souffrir, savoir; le feu et les serpens.

Il ne sort guère que la nuit de sa tanière pour aller à la chasse; et comme il

ne monte point sur les arbres, et n'est point léger à la course, il est obligé de se cacher pour attendre sa proie; alors dès qu'il apperçoit un mouton, un cheval, un bœuf, un singe, à la distance seulement de douze ou seize pieds, il fait un bond et s'élance sur lui dans un clin d'œil; puis il le déchire avec ses griffes, lui brise les os avec ses dents, et le dévore même avec le poil.

LE CADET. Ah! mais vous nous avez dit que le lion épargnoit aussi quelquefois les autres animaux, et vous nous avez promis de jolies histoires!

LE PÈRE. En voici une d'abord.

On montroit à Londres un lion pour de l'argent, avec cette condition néanmoins que ceux qui n'avoient pas d'argent n'étoient pas moins admis à le voir, pourvu qu'ils lui apportassent un chat ou un chien, ou quelque autre animal pour le régaler: un matelot qui étoit curieux de le voir, et qui ne se trouvoit pas en argent, prit sans façon le plus joli petit chien du monde qu'il vint à rencontrer dans la rue, et le jette aux pieds du lion. Le pauvre petit chien, à la vue de ce terrible

animal, commença à trembler, à ramper à ses pieds; il se traînoit par terre dans sa frayeur, tiroit la langue, tendoit une de ses petites pattes, et sembloit implorer sa clémence. En effet, le lion entendoit tout ce langage: loin de faire du mal au chien humilié, il le prit généreusement sous sa protection, s'amusa à le tourner et retourner, tantôt avec une griffe, tantôt avec l'autre, et en quelques heures ils devinrent tous les deux si bons amis, que le lion ne mangeoit plus rien sans en faire part à son petit camarade, qui de son côté ne voulut plus se séparer du lion jusqu'à sa mort, quelques moyens que l'on prit pour l'attirer. Il couroit autour du lion, sautoit dessus, passoit dessous, se mettoit sur lui pour dormir, et prenoit avec lui les plus grandes libertés. Quand il étoit question de manger, le petit effronté vouloit tout avoir pour lui seul, mettoit sa patte dessus, se mettoit à gronder, à japper, et poussoit la témérité jusqu'à insulter en face son bienfaiteur, qui avoit la générosité de ne jamais s'en offenser, et se retiroit toujours à l'instant même pour complaire à son favori. Il y avoit

bien pis que cela; quand le lion vouloit dormir, le petit chien hargneux ne le laissoit point tranquille; il couroit, bondissoit tout autour, lui jappoit aux oreilles, lui grattoit la tête, souvent même lui tirailloit les oreilles et le mordoit. Le lion souffroit tout avec la tranquillité la plus étonnante.

Enfin cependant le chien vint à mourir. C'est alors qu'il falloit voir le désespoir du lion, comme il rugissoit, comme il faisoit rage dans sa loge. Il flairoit son petit chien, le tournoit, le retournoit, vouloit absolument le réveiller, le revoir vivant. Puis quand il voyoit ses désirs frustrés, il rugissoit avec plus de fureur encore, ébranloit sa loge presque jusqu'à la briser, refusoit de boire et de manger, prenoit auprès de lui son petit favori mort, et le mettoit contre sa poitrine. Ce désespoir dura cinq jours, et se termina par la mort du lion même, qui ne put survivre à cette perte, et expira après avoir posé sa tête à côté du corps de son ami.

Le cadet. Ah, mon papa, que voilà une jolie histoire! en verité, cela fait presque pleurer.

LE PÈRE. En effet, le sentiment de l'amitié est quelque chose de si doux pour le cœur de l'homme, que les exemples que nous en voyons nous touchent toujours. Il en est de même de la générosité dans ceux qui ont la puissance : elle a quelque chose de si noble et de si aimable, que naturellement elle gagne et emporte notre suffrage. Il faut cependant ajouter que ces deux sentimens sont des choses assez simples et assez naturelles ; et que si nous y sommes cependant si sensibles, il est à croire que leur rareté actuelle y contribue beaucoup : car quand on examine ce qui se passe dans le monde, on ne sauroit se dissimuler qu'on les y apperçoit fort peu.

Au reste, si cette première histoire vous a plu, en voici une seconde qui ne vous paroîtra pas moins intéressante ; toute la différence consiste en ce qu'elle est beaucoup plus vieille que l'autre, car elle date des temps de l'ancienne Rome. Voici le fait.

Un pauvre infortuné nommé Androclès avoit le malheur d'être réduit à l'esclavage, et pour surcroît, celui d'être l'esclave d'un maître inpitoyable qui étoit un seigneur

romain. Ce seigneur ayant obtenu le proconsulat d'Afrique, passa dans ce pays et y emmena ses esclaves : mais Androclès s'y voyant accablé de mauvais traitemens, prit le parti de s'enfuir, et s'enfonça dans les déserts arides de ces pays brûlans, au risque d'y périr de faim et de soif, ou d'être dévoré par les bêtes féroces; sort déplorable qu'il préféroit encore à celui d'être tourmenté chaque jour par un maître barbare, et, pour ainsi dire, assassiné lentement par ses ordres injustes. Il erra en effet pendant quelques jours, souffrant la faim et la soif et toute l'ardeur du climat, et cherchant en vain quelque ombrage pour se reposer et se rafraîchir.

Une caverne se présente; il y entre en remerciant les dieux, et s'assied. Mais à peine y étoit-il qu'il voit entrer un lion marchant sur trois pattes seulement, et ne pouvant s'appuyer sur la quatrième qui étoit blessée, sanglante et douloureuse au point de le faire gémir et rugir de fureur. Le lion, dès qu'il eût apperçu Androclès, alla droit à lui, présentant sa patte malade comme pour lui demander du se-

cours. Androclès comprit ce langage muet, reprit courage, et s'enhardit assez pour prendre la patte du lion, l'examiner, et voir ce qu'il pouvoit y faire. Il la trouva très-enflée, pleine de pus sanguinolent, et vit que la cause de tout le mal consistoit dans un éclat de bois qui y avoit pénétré, et qu'il en eût bientôt retiré; après quoi il nettoya la plaie, exprima le pus, l'essuya, et fit de son mieux l'office de chirurgien. Cette opération soulagea si bien le lion qu'il ne sentit plus de douleur, et qu'il s'endormit à côté d'Androclès en lui laissant sa patte dans la main. Le pauvre fugitif attendit patiemment son réveil, ne sachant encore trop ce qui devoit résulter de tout cela.

Le lion réveillé, se sentant ferme sur sa patte et sans douleur, commença à caresser son bienfaiteur, et lui montra tant de reconnoissance, que le pauvre homme résolut de rester là, de s'y reposer, et d'attendre, ne voyant rien de mieux à espérer au dehors. Le lion très-satisfait de le voir rester, partit à l'instant pour aller à la chasse, et ne tarda pas à rapporter une bonne proie dont il choi-

sit le meilleur morceau qu'il présenta à son hôte. Androclès pressé par la faim fit rôtir cette viande à l'ardeur du soleil, et la mangea. Il passa la nuit fort tranquillement, ainsi que les jours suivans; enfin peu à peu il s'accoutuma si bien à ce genre de vie, qu'il passa trois années entières dans cette caverne, vivant familièrement et amicalement avec son lion nourricier.

A la fin cependant il s'ennuya de cette vie sauvage; il eut envie de revoir des hommes, et il prit la résolution de quitter sa caverne et son étrange camarade, malgré les témoignages d'affection qu'il en recevoit chaque jour. En effet, une nuit que le lion étoit parti pour la chasse, il profita de la circonstance, s'en alla, tirant à peu près du côté par où il étoit venu, afin de ne pas s'enfoncer plus avant dans des déserts dont il n'auroit plus trouvé la fin. Il savoit à peu près que le temps du gouvernement de son ancien maître devoit être passé, et qu'il devoit y avoir un autre proconsul; de sorte qu'il s'imagina que personne ne songeant plus à lui, il ne couroit plus aucun risque de se montrer.

Vain espoir ! car à peine sortoit-il des déserts qu'il fut apperçu par des soldats romains qui étoient dispersés par tout dans les campagnes et les habitations. Son équipage le fit bientôt reconnoître pour un esclave fugitif qui sortoit du désert ; on l'arrêta, on le mit aux fers, et comme l'on eut bientôt découvert qu'il avoit appartenu à l'ancien proconsul, son successeur le fit conduire enchaîné à son ancien maître qui se trouvoit alors de retour à Rome. Cet homme barbare, qui n'étoit pas devenu meilleur, condamna Androclès au dernier supplice, et voulut qu'il fût exposé aux bêtes féroces dans le cirque, selon l'usage.

L'AINÉ. Ah ciel ! le pauvre Androclès ! est-ce qu'il fut donc exposé aux bêtes féroces ?

LE PÈRE. Hélas oui ! Au bout de quelques jours on donna au peuple un spectacle dans le cirque où, entre autres bêtes terribles, on fit paroître un lion puissant qui l'emportoit sur tous les autres. Ce fut contre ce lion que l'on fit sortir le pauvre Androclès armé d'un petit poignard, selon l'ordinaire, qui ne pouvoit servir qu'à retarder de quelques instans son malheur,

et qu'à prolonger un peu le combat pour l'amusement des spectateurs.

Mais quel fut l'étonnement de tout le peuple, quand on vit ce lion, qui, au lieu de se jeter avec fureur sur le malheureux proscrit, comme on l'avoit toujours vu, s'arrêta d'abord à le considérer en montrant une espèce de surprise, puis s'approcha de lui d'un air doux et amical, se mit à le flairer, à le lécher, à le flatter légérement de sa queue comme un chien à l'arrivée de son maître, enfin à lui faire les amitiés les plus marquées, les plus vives, les plus singulières! Le pauvre Androclès, tout accoutumé qu'il devoit être à voir des lions, s'attendoit cependant si bien à être dévoré pour cette fois, que le trouble l'avoit saisi, et qu'il n'avoit encore rien apperçu de tout cela. Cependant à force d'être tiraillé doucement par son lion....

Le cadet. Ah! sans doute, mon papa, c'étoit le lion qu'il avoit guéri! je l'avois bien déjà pensé. Mais comment ce bon lion se trouvoit-il aussi à Rome?

Le père. Je vous le dirai tout à l'heure. Androclès, tiré de son trouble par les ami-

tiés du lion, eut enfin la hardiesse de le considérer, et reconnut bientôt son camarade du désert avec lequel il avoit vécu fraternellement pendant trois années. Aussi se mit-il à le caresser, à l'embrasser, et à lui rendre toutes ses amitiés. A ce spectacle nouveau, à cette scène inattendue, le peuple se livra aux acclamations et aux applaudissemens. Cependant l'étonnement s'étoit augmenté, et tout le monde étoit curieux de savoir quelle pouvoit être la cause de cet événement singulier. L'empereur lui-même, qui assistoit aux jeux, voulut apprendre pourquoi le plus terrible des lions faisoit grâce à cet homme après en avoir dévoré tant d'autres, et se fit amener Androclès. Quand on eût entendu toute l'histoire, les assistans en furent si enchantés qu'ils demandèrent à l'empereur la grâce d'Androclès, et l'empereur la lui accorda, en y ajoutant même le lion pour présent.

Ainsi donc il faut croire que le lion avoit été pris très-peu de temps après l'esclave fugitif, et amené à Rome pour les jeux. Car d'un côté, les Romains, qui tiroient d'Afrique tous les lions dont ils avoient besoin pour leurs spectacles, avoient tou-

jours dans ce pays-là nombre de gens occupés à cette chasse ; et de l'autre, il est probable que le lion, désolé de ne plus retrouver son libérateur et son camarade de trois ans, se sera mis à le chercher ; de façon qu'en s'écartant du fond du désert, et en s'approchant des endroits habités, il aura été vu et pris l'un des premiers.

On a plusieurs autres exemples de la reconnoissance du lion ; mais il faut convenir que celui que je viens de vous raconter est le plus remarquable.

Le Tigre.

Il est beaucoup plus féroce et plus redoutable que le lion, non par la supériorité de ses forces, mais par son extrême cruauté et par la célérité de sa course ; car c'est le plus agile des quadrupèdes, comme le plus sanguinaire et le plus carnassier. Le lion du moins n'égorge pas toujours, il ne le fait que dans le besoin, et du reste, il montre quelquefois de la clémence ; mais le tigre, sans être pressé par la faim, déchire tout ce qui se présente, hommes et animaux ; rassasié de chair, il ne l'est jamais de carnage, et ne s'arrête dans sa fureur

fureur que quand il ne s'offre plus de victime. Quand il éprouve la faim, sa cruauté s'étend jusque sur ses petits, et même sur sa femelle, lorsqu'elle veut s'y opposer.

Au reste, cet animal destructeur ne se trouve que dans les climats chauds de l'Asie, et sur tout de l'Inde. Son poil est d'un blanc jaunâtre avec des bandes noires en forme de ceintures; son corps, plus alongé et plus efflanqué que celui du lion, est plus bas sur jambes : non-seulement il court avec une extrême agilité, mais encore il fait des bonds de dix à douze pieds de long, et grimpe sur les arbres pour y chercher des singes et des oiseaux; quand il peut attraper de ceux-ci, il a soin de les plumer avant de les manger. Le tigre est si robuste, si nerveux, qu'il se saisit d'un cheval, d'un buffle, ou d'un bœuf vivant, et les emporte entre ses dents avec une légéreté inconcevable. Il attaque même l'éléphant le plus monstrueux, et après lui avoir arraché sa trompe, il lui monte sur le dos et le déchire; l'éléphant vaincu n'a de ressource que celle d'écraser son cruel ennemi en se renversant sur le dos, ce qui ne l'empêche pas de périr lui-même.

On vient à bout d'apprivoiser le tigre. Mais qu'il en coûte de patience et de soins jusqu'à ce qu'un homme soit dans le cas d'oser lui ouvrir la gueule et prendre sa langue dans sa main ! cependant il ne souffre jamais que l'on monte sur lui. La tigresse met bas tous les ans trois ou quatre petits, comme la lionne, et ces deux espèces ont à peu près la même durée de vie. Les Indiens mangent la chair du tigre, et font beaucoup d'usage de sa belle peau; on en fait aussi en Europe des couvertures de chevaux, qui sont fort chères, vu la rareté des tigres.

Le Tigre d'Amérique.

Cet animal n'est pas plus gros qu'un chien de berger, mais il ressemble beaucoup au tigre d'Asie, soit pour la figure, soit pour le naturel. Au reste, toutes les fois qu'un chien, un chat, un cheval même, ou quelque autre animal ont sur la peau des taches ou raies à peu près comme celles du tigre, on exprime cette bigarrure par l'épithète de tigré.

Le Léopard.

C'est encore un animal d'Afrique, plus petit que le tigre, mais d'une bigarrure beaucoup plus belle, et d'ailleurs aussi carnassier. Les Africains mangent sa chair, et tirent quelque utilité de sa peau; mais ils cherchent moins à le tuer qu'à le prendre vivant, pour le vendre aux Européens qui ne peuvent se lasser d'admirer la beauté de cet animal.

La Panthère.

Elle se trouve dans les climats chauds de l'Afrique comme le précédent. Plus grosse que le léopard, elle n'approche pas de la beauté de sa robe, parce que les taches de la sienne sont tantôt rondes, tantôt anguleuses, et de plusieurs autres figures. C'est encore un animal célèbre pour sa férocité; l'ouverture de sa gueule est effroyable, et son cri paroît encore plus affreux que le rugissement du lion.

Le Chat-Pard.

On l'appelle encore *serval* aux Indes, et *mazaputé* ou *maraputé*, à Malabar. C'est

un animal carnassier, à peu près de la grosseur et de la figure du chat sauvage, il se trouve en Afrique et aux Indes; où il fait, dit-on, sa bauge sur les arbres, saute comme l'écureuil de l'un à l'autre avec une agilité merveilleuse, chassant les mêmes proies que le lynx et le chat sauvage.

Le Chien.

LE PÈRE. Le premier art de l'homme dans ses rapports avec les animaux, a dû être l'éducation du chien, et le fruit qu'il en a retiré a été la conquête et la possession paisible de la terre. Qu'eut-il fait sans le secours du chien, pour dompter et réduire en esclavage les autres animaux? comment, sans lui, pourroit-il encore découvrir, chasser, et détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sureté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire, en quelque sorte, un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres.

Le chien est donc de la première importance pour l'homme; et, il faut l'avouer, c'est de tous les animaux, celui qui a le mieux secondé ses besoins et rempli ses espérances.

« Le chien, dit Buffon, indépendamment de sa beauté, de sa forme, de sa vivacité, de sa force et de sa légéreté a, par excellence, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie, un coup d'œil suffit; il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire;

il est tout zèle, toute ardeur, et toute obéisssance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission ».

A-t-il perdu son maître, il gémit, il se désespère, il hurle d'une manière touchante, et n'a plus de repos qu'il ne l'ait retrouvé; il devine ses traces, vole sur ses pas à de grandes distances, et le retrouve au milieu de la foule la plus nombreuse; il connoît, non-seulement sa voix, mais il distingue même son nom prononcé par d'autres; il connoît de même la voix de chaque enfant ou domestique de la maison; et s'il se présente un étranger, un inconnu, il aboie, il va au devant, il le suit, il l'annonce à grand bruit à tout le monde.

D'ailleurs combien de services importans ne nous rend pas le chien? Sentinelle vi-

gilante, il nous avertit de tout ce qui se passe autour de nous et de notre habitation.

Voyez-le à la suite d'un troupeau; quelle vigilance, quelle attention, quelle fidélité! comme il sait maintenir l'ordre durant la marche, en allant au pacage, ou lors du retour! Arrivé sur la place, il n'est pas un instant oisif; sans cesse il est occupé à ramener les moutons qui s'écartent, à les tenir rassemblés, à éventer les bêtes voraces ou les autres ennemis qui tenteroient de s'approcher; sa voix épouvante ceux-ci, ou contient les troupeaux beaucoup plus efficacement que celle du berger; et pour tous ces soins divers, il n'attend jamais d'ordres: il semble qu'ils lui soient naturels, ou qu'il ait appris sa consigne par cœur.

Il en est de même si on l'emploie à la garde particulière des maisons, emploi qui ordinairement lui fait contracter l'habitude d'une audace, d'une espèce de férocité même, qu'il n'auroit pas autrement. Il ne ferme pas l'œil toute la nuit, et fait sans cesse la ronde autour de l'enceinte qui lui est confiée. Il sent de loin tout ce qui est

suspect ou étranger; et si quelque brigand s'arrête et tente de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. En un mot, la personne de son maître, sa maison et tout ce qui lui appartient, sont des objets sacrés auxquels il ne laisse jamais toucher. Les animaux carnassiers sont aussi des ennemis qu'il écarte avec le même soin et la même bravoure. Il les attaque, les mord, les blesse, et leur arrache la proie qu'ils vouloient enlever. Alors satisfait de sa victoire, il se couche tranquillement auprès du butin qu'il a conservé à son maître, et attend avec impatience son arrivée.

Et dans les voyages, quels services ne nous rendent pas les chiens? souvent un seul vaut mieux pour notre sureté que dix domestiques; il ne laisse approcher personne des bagages, ou des appartemens, et encore moins de son maître, et veille attentivement sur tout ce qui est à lui, ou autour de lui.

Mais il faut que je vous raconte quelques traits de l'attachement, de la fidélité et de

l'intelligence du chien.

LES JEUNES GENS. Ah oui! mon papa, une jolie histoire.

LE PÈRE. Ecoutez. Un marchand s'en revenoit un jour à cheval d'une ville ou il avoit touché une forte somme d'argent : son chien, qui sembloit deviner la joie de son maître, y prenoit part de son mieux, couroit autour du cheval, aboyoit, sautoit; l'on eut dit qu'il souhaitoit bon voyage à son maître. Ils étoient environ à moitié du chemin, lorsque le sac dans lequel étoit l'argent, se détacha et tomba le long d'une haie sans que le bruit de sa chute en avertît le marchand : mais le chien qui avoit observé cet accident, et remarqué l'inattention de son maître, voulant, sans doute, la réparer, s'arrêta comme s'il eut eu dessein de ramener par son absence les regards du marchand sur le sac qu'il avoit perdu : après cette tentative inutile il revole à son maître qui avoit continué sa marche, le tire par ses habits, se met devant lui et veut l'empêcher d'aller plus loin, criant, aboyant, gémissant, mordant même le cheval, le tout en vain; le marchand ne comprit point

son langage, et le repoussa. Le chien ne se décourageoit point; il couroit à la tête du cheval, se couchoit sur son passage pour l'empêcher d'avancer, aboyant de toutes ses forces, et enfin mordant avec plus d'acharnement.

Cette conduite extraordinaire fit naître au marchand des idées fâcheuses, et lui fit craindre que son chien ne fût enragé. Plein de cette pensée qui l'affligeoit, il l'observe le long de la route, et voit qu'il continue d'aboyer et de mordre; arrivé à un ruisseau, il le passe avec son cheval, et se retourne pour voir si son chien boiroit : point du tout, le chien ne s'arrête pas un instant, court hors d'haleine après le cheval comme auparavant, aboyant, sautant et mordant toujours. Ciel! s'écria le marchand désolé, c'en est fait! mon chien est enragé, il n'y a plus de doute; mon pauvre chien! il faut que je le tue! qu'il va m'en coûter de regrets! il m'étoit si fidelle, si attaché..... n'importe, s'il venoit à rencontrer quelqu'un et à le mordre, ce malheur seroit bien plus terrible que le premier; allons, il n'y a pas à balancer....

En disant ces mots, il tire un pistolet, l'arme, vise d'une main tremblante, et se rassurant enfin, lâche le coup, mais en détournant la vue. Le malheureux animal tombe blessé à mort, se débat; et tout en sang se traîne encore vers son maître comme pour lui reprocher son ingratitude. Le marchand s'éloigne à l'instant, le regret et le chagrin dans le cœur : au bout de quelques pas il se retourne pour voir encore son chien; le pauvre animal s'en apperçoit, et par les mouvemens de sa queue, semble vouloir lui dire les derniers adieux.

LE CADET. Ah, mon papa! le pauvre chien!....

LE PÈRE. Je ne suis point surpris de vous voir ému, je le suis moi-même jusqu'aux larmes, toutes les fois que je songe à cette histoire. Cependant le marchand étoit loin d'être consolé; l'image de son chien fidelle mourant de sa main sembloit le suivre par tout; la tristesse s'emparoit de plus en plus de son ame, et il eut donné beaucoup pour le revoir vivant. Cent fois il maudit son voyage et l'appelle malheureux: mais non! reprit-il enfin tout d'un coup, j'ai fait un bon voyage, puisque j'ai reçu

mon argent ; il est pourtant bien cruel que ce même voyage me coûte mon pauvre chien, et d'une manière si désolante !.... Tout en disant cela, il veut porter la main sur son sac ; mais, ô surcroît de douleur ! point de sac ! ce fut alors qu'il ouvrit les yeux et qu'il maudit sa précipitation et sa cruauté. Malheureux ! s'écria-t-il, je n'ai pas su comprendre le langage de mon chien, du meilleur de mes amis, du plus fidelle, du plus intelligent ! voilà donc ce qu'il vouloit dire, voilà ce qu'il vouloit me faire entendre.....

Et sur le champ il tourne bride, pique des deux, vole au galop, bien plus désolé encore qu'auparavant, et ne pouvant se pardonner ce qu'il appeloit un meurtre horrible. Il vit l'endroit où la cruelle scène s'étoit passée, il apperçut des traces de sang, il les vit encore prolongées le long du chemin, et se sentoit troublé, accablé, hors de lui-même ; mais en vain il chercha le chien des yeux, il ne le revit point. Enfin, il arriva à l'endroit où étoit resté le sac ; ah ! ce fut alors que sa douleur fut au comble.

L'AINÉ. Le sac n'y étoit plus ?

LE

LE PÈRE. Ah! vous ne devineriez pas ce qu'il vit. Le sac y étoit, mais le pauvre chien mourant y étoit aussi ; ce fidelle animal, désespérant de revoir son cher maître qui l'abandonnoit si cruellement, avoit au moins voulu lui consacrer ses derniers instans, et s'étoit traîné tout sanglant jusqu'auprès du sac, pour y faire la garde et y mourir. Quand il revit son maître, tout foible et mourant qu'il étoit, il lui témoigna encore sa joie par les mouvemens de sa queue, sans pouvoir se lever ; et se sentant caressé de cette main cruelle et chérie, il eut au moins la douce consolation de mourir en la léchant.

LE CADET. Ah! si ce malheur m'étoit arrivé, je crois que j'en serois mort de douleur.

LE PÈRE. Passons maintenant à la description physique du chien ; il y en a de plusieurs espèces, savoir : le chien de berger ou le chien domestique, le basset, le barbet, le braque, le lévrier, le dogue, le bichon et beaucoup d'autres.

Le chien de berger, ou chien domestique, est celui qui a les oreilles droites

levées, et de longs poils à la partie inférieure de la queue qu'il retrousse.

Le basset a les jambes courtes et torses, le museau et le corps alongés, les oreilles pendantes.

Le barbet a le museau camus, les poils longs mais frisés; il va bien à l'eau, en rapporte tout ce qu'on lui jette, et passe pour le plus attaché de tous les chiens.

Le braque ou chien d'arrêt, a la queue courte, et la peau tigrée, c'est-à-dire, bigarrée de blanc et de noir, ou de brun.

Le lévrier est haut monté sur jambes, a le ventre efflanqué, le corps effilé, la queue à poils ras et les jambes fort minces.

Le dogue a les muscles forts et les membres nerveux, les joues très-pendantes et les lèvres baveuses, écumeuses. Quand il vit en liberté, il est doux et paisible comme les autres chiens; mais quand on le tient à la chaîne, il est féroce et redoutable, saute sur les hommes et les terrasse. Le bouledogue ou dogue d'Angleterre en forme la plus grande espèce, et passe même pour le plus hardi et le plus vigoureux de tous les chiens: on le connoît à son museau plus alongé.

Le bichon est un petit chien très-joli, à longs poils soyeux, que beaucoup de personnes recherchent pour sa beauté et la petitesse de sa taille.

Le chien-lion est aussi un petit animal distingué par les longs poils de son cou, qui lui ont fait donner ce nom.

Ainsi, comme le boule-dogue est le plus gros des chiens, puisqu'il est presque de la grosseur du cheval, le bichon ou chien de poche en est le plus petit.

On trouve des chiens dans toutes les parties du monde; mais il n'y a point de pays où on les voie rassemblés en bandes aussi nombreuses que dans l'Egypte, le Groenland, le Kamtchatka, et vers la baie de Hudson. Les Groenlandais en ont des troupeaux de plusieurs milliers, qu'ils nourrissent avec de la mousse, des moules et des poissons.

L'AINÉ. Mais, mon papa, qu'est-ce qu'ils peuvent donc faire de tant de chiens? il vaudroit mieux, ce me semble, avoir des moutons.

LE PÈRE. Eh! pourquoi cela, mes enfans, s'ils en tirent la même utilité que nous tirons de nos moutons? ils les man-

gent et en trouvent la chair fort bonne, à leur goût.....

LE CADET. Ah ciel ! ils mangent des chiens !...

LE PÈRE. Cela nous répugne, parce que nous n'y sommes point accoutumés ; mais il n'est pas si extraordinaire de croire que la chair du chien soit bonne à manger. Il est arrivé quelquefois que des personnes en ont mangé par nécessité, faute d'autres alimens, et ne l'ont pas trouvée si mauvaise. Cela est arrivé, entre autres au célèbre capitaine anglais Couk (*Cook*). Etant en mer et relevant de maladie, il ne se trouva plus de viande ni de bétail sur le vaisseau, et pour tout animal il n'y restoit qu'un seul chien. On s'avisa de lui en faire des bouillons, et de lui en servir la chair ; Couk en mangea sans façon, et, tout convalescent qu'il étoit, il s'en trouva fort bien. Au reste, il n'est pas étonnant que la race des chiens soit si nombreuse ; une chienne fait ordinairement deux portées par an, chacune de quatre, huit, et même douze petits, qui naissent les yeux fermés, et ne les ouvrent qu'au bout de neuf jours pour la première fois.

LE CADET. Et pendant ce temps-là,

combien la tendresse de leur mère est touchante!

LE PÈRE. Rien n'égale peut-être l'inquiétude et le zèle avec lesquels les chiennes prodiguent leurs soins à leurs petits. On rapporte un exemple bien singulier de ce tendre amour, et tout fondé qu'il est sur une expérience cruelle; je ne puis me réfuser au désir de vous le rapporter.

Un homme, dit-on, très-expert dans les dissections, s'avisa un jour d'anatomiser une chienne qui venoit de faire des petits. Au moment où elle souffroit les douleurs les plus aiguës, et qu'elle se débattoit sous l'acier tranchant, on s'avisa, pour la contenir, de lui présenter un de ses petits; aussitôt elle parut insensible à son mal, et se mit à lécher son chien; mais dès qu'on l'eût retiré, elle fixa les yeux sur lui, et poussa un ton plaintif qui sembloit venir plutôt de la perte de son petit que du tourment qu'elle enduroit.

D'après tous ces détails, vous voyez, mes enfans, combien le chien est un animal intéressant pour l'homme; il n'y a qu'une chose à redouter de sa part, c'est la rage, dont il est plus susceptible que

les autres animaux, et qui peut devenir si redoutable aux hommes, à raison de leurs relations intimes avec les chiens.

L'AINÉ. Et comment connoît-on, mon papa, lorsqu'un chien est enragé?

LE PÈRE. Un chien attaqué de la rage a l'air triste et abattu, cherche la solitude, contre son ordinaire, se cache et se tapit, refuse le boire et le manger, marche d'un air nonchalant, la queue et les oreilles pendantes; on ne l'entend plus aboyer, mais gronder seulement; il se jette sur les animaux, même sur les hommes, tout à coup, et sans laisser paroître de marques de fureur; cependant, tant que l'accès n'est pas dans toute sa force, il ne fait point de mal à son maître.

Mais s'il commence à baver, si sa gueule devient écumeuse, s'il tire la langue, s'il méconnoît son maître et se jette sur lui à l'improviste comme sur tout ce qu'il rencontre, s'élançant à droite et à gauche sans que l'on y prenne garde, s'il va d'une démarche irrégulière, s'il paroît rôder avec un air d'ivresse; si ses yeux sont rouges et enflammés, hagards et troubles, sa langue presque bleue; enfin, s'il a horreur de

l'eau, symptôme que l'on regarde comme le plus caractéristique de la rage, et qui l'a fait nommer hydrophobie; pour lors le chien est complétement hydrophobe, ou enragé, et si on ne le tue pas, il n'a pas plus de vingt-quatre heures à vivre.

Mais il y a d'horribles dangers à le laisser vivre un seul instant, du moment que l'on a reconnu des symptômes de rage bien décidés : car il se jette sur tous les êtres vivans qu'il rencontre, hommes ou animaux, et leur communique à tous la même maladie, contre laquelle malheureusement il n'y a pas de remède bien assuré, et dont on meurt bientôt de la manière la plus déplorable.

Le Renard.

Pour celui-ci, c'est un madré compère, et il n'est que trop justement renommé pour ses ruses et ses artifices. Il emploie la violence quand il est le plus fort, mais quand il ne l'est pas, il tâche d'être le plus fin. Aussi s'exerce-t-il de bonne heure à la patience, afin de ne pas se précipiter dans des entreprises mal concertées, qui l'exposeroient à être la victime des hommes ou des autres animaux.

L'AINÉ. Mais est-il vrai, mon papa, que le renard prend des écrevisses avec sa queue?

LE PÈRE. Ah, vraiment, il en fait bien d'autres! Mais d'abord apprenons à le reconnoître. Le renard est gros comme un chien de berger de taille médiocre, et lui ressemble même beaucoup. Il a le poil roux (quoiqu'il y ait aussi des renards gris, des blancs et des noirs), la queue longue et touffue; il choisit son asile dans des creux pratiqués dans la terre, et se trouve dans tous les pays du Nord. Il mange toute sorte de volaille, de même que des lièvres et des lapins, des œufs, du fromage, du lait, du beurre, quand il en peut attraper. Mais quand il ne trouve pas si bonne chère, alors il se contente de rats, de souris, de serpens, de lézards, de crapauds. Il est sur tout friand de raisins et de miel; aussi dévaste-t-il les ruches quand il peut. Les abeilles ont beau lui faire sentir leurs aiguillons de tous côtés, et sous le ventre sur tout, où il a la peau plus tendre, rien ne le décourage; quand il en est bien couvert, il va se rouler à terre et se frotter contre les arbres et les broussailles, et bientôt il les a toutes écrasées et mangées. Il recommence cette

manœuvre si souvent, qu'à la fin il dépeuple entièrement l'habitation. Alors il se régale à son aise de miel et même de cire, en mangeant les gâteaux tout entiers.

Rarement le renard s'amuse à se creuser lui-même un terrier. Il a plutôt fait de déloger quelque blaireau ou quelque lapin, et alors il ne lui en coûte que peu de façon pour s'arranger à sa guise. La femelle met bas tous les ans quatre à six petits, qu'elle allaite une quinzaine de jours, après quoi le mâle les nourrit de pigeons, de poulets, de fromage et autres provisions semblables, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour le suivre lui-même à la chasse, et étudier sous lui le grand art de ruser.

LE CADET. Mais quel est donc, mon papa, cet art de ruser, que l'on attribue si particulièrement au renard?

LE PÈRE. Voici en quoi il consiste. D'abord le renard choisit pour sa demeure, un lieu voisin des villages ou des fermes, d'où il puisse entendre le chant des coqs, le gloussement des poules, et s'en repaître déjà en idée en épiant le moment favorable d'en faire sa proie. Il ne sort guère que la nuit pour faire ses coups,

et se conduit dans sa marche avec toute la prudence du plus habile maraudeur. Il va d'abord à la découverte, et prend une connoissance exacte du pays qu'il veut mettre à contribution. Lorsque tout est bien reconnu, il ne perd point de temps, et travaille à son expédition, franchit un mur, ou se creuse un passage sous une cloison, entre dans une basse-cour, court aux poulaillers, égorge d'un trait, à la hâte, tout ce qui se présente, poules, coqs, oies; alors, au lieu de s'amuser à se gorger de bons morceaux sur la place, il commence à emporter une pièce ou deux, va les cacher dans des recoins écartés qu'il a observés d'avance; revient à la charge, court à une seconde cachette; fait un troisième, un quatrième voyage, jusqu'à ce que tout soit enlevé. De cette manière, il amasse en une seule nuit des provisions pour plusieurs jours; mais il ne reste pas oisif pour cela; en attendant qu'elles soient consommées, il court pendant la nuit à de nouvelles découvertes, et songe à se préparer de nouvelles ressources.

L'AINÉ. C'est surement lui qui fait son profit des oiseaux qui se prennent à nos

gluaux, et où nous ne trouvons depuis quelque temps que des plumes?

LE PÈRE. Cela peut être; car c'est presque le seul de tous les animaux qui ait poussé la ruse jusqu'à tourner celle de l'homme à son avantage; du moins peut-on dire que c'est là le chef-d'œuvre de l'instinct animal. Il observe en effet tout ce qui se passe, et lorsqu'il voit des gluaux ou des filets tendus, il ne manque pas de les visiter avant l'arrivée du chasseur; et s'il y trouve quelques oiseaux, il ne lui en laisse que les plumes.

LE CADET. Ah! pour le coup, voilà un bon tour de fripon! Mais est-ce qu'on le laisse en paix exercer ainsi son brigandage?

LE PÈRE. Il paye quelquefois bien cher tous ses tours. Les chiens, les chasseurs, les paysans, sont souvent à ses trousses, et le poursuivent quelquefois des jours entiers sans relâche; il est vrai qu'il donne bien de la tablature et de l'exercice aux chasseurs. D'abord il faut absolument le lasser et le mettre aux abois pour l'avoir; tant qu'il lui reste un souffle, il ne cède jamais. L'on cherche bien à le surprendre au gîte; mais tandis qu'on l'attend au trou, il creuse d'un

autre côté, se fait une autre issue en moins de rien, et décampe avec sa femelle et ses petits. Le rattrape-t-on dans sa nouvelle retraite, dans ces extrémités il n'a d'autres ressources que sa patience ; il restera plutôt quinze jours entiers sans se faire appercevoir, souffrant la faim et la soif, afin de lasser les chasseurs et de leur persuader qu'il n'*y* est plus, et cependant il ne néglige pas de chercher quelque issue pour leur échapper réellement s'il est possible. S'il voit enfin que rien ne lui réussit, et qu'il n'a d'autre parti à choisir que de mourir de faim dans son trou, ou de sortir à tout risque et péril, il sort et se défend jusqu'au dernier soupir.

Dans tout ce que fait le renard, on démêle des traits d'une intelligence qui vraiment semblent l'élever au-dessus de la foule des autres animaux. La manière, par exemple, dont il se débarrasse de ses puces est si extraordinaire, que je ne puis résister au désir de vous la décrire. Quand le renard se sent trop inquiété par les puces, il prend à la gueule un petit paquet de mousse sèche et s'en va à l'eau, où il plonge lentement sa queue et force les puces qui s'*y* trouvent

vent à se retirer sur son corps. Alors il s'enfonce peu à peu dans l'eau, jusqu'à ce que toutes les puces, insensiblement chassées par ce manége sur l'extrémité de son museau, se trouvent forcées de se jeter sur le paquet de mousse qu'il tient du bout des dents. Sitôt qu'il sent toutes les puces retirées sur le paquet de mousse, il le lâche subitement, s'en va, et les laisse au bain. Ce trait est d'une intelligence rare.

Quelquefois il s'avise de s'étendre par terre *les quatre fers en l'air*, et de contrefaire le mort, jusqu'à retenir son haleine, pour attirer les oiseaux de proie et les dévorer. D'autres fois, quand il se voit poursuivi trop long temps par un chien qui le serre de près, il s'arrête un instant, pisse sur sa queue, et au moment où le chien croit sauter sur le renard, celui-ci lui asperge les yeux avec ce goupillon, de manière que le chien n'y voyant goutte et souffrant de vives douleurs, est obligé de s'arrêter pendant qu'il gagne du terrain.

Cet animal si extraordinaire peut vivre une vingtaine d'années : si on le tue

pendant l'hiver sa fourrure est bonne, mais en été sa peau dépouillée de son poil ne présente pas les mêmes avantages : les renards de la Norvège et de la Sibérie donnent l'une des fourrures les plus fines et les plus précieuses de l'univers.

Le Loup.

Cet animal, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme : mais si la conformation de ces deux animaux est semblable, ce qui en résulte est bien contraire : leur naturel et si différent, que non seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct.

Vous allez juger de la différence qui existe entre le chien et le loup par la description que je vais vous faire de ce dernier, comparée avec celle que je vous ai déjà donnée du chien.

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; naturellement poltron et grossier, il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité ; pressé par la faim, il brave

le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, gratte, creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir ou d'emporter sa proie; et lorsque le besoin est extrême il s'expose à tout, il attaque les femmes et les enfans, se jette quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage ou la mort.

Ce naturel féroce et dévastateur lui a fait déclarer par tout une guerre à mort; l'on a mis sa tête à prix, et l'on est venu à bout, sinon d'en détruire entièrement l'espèce, au moins de la reléguer dans les cantons les plus sauvages et les moins fréquentés. Il y a déjà long temps que l'Allemagne, l'Angleterre et l'Irlande n'en ont plus, à ce que l'on prétend: en France, où l'on n'a pas moins travaillé à leur destruction, il en paroît peu: en Norvège, on en est moins tourmenté qu'autrefois; il s'en trouve peu en Suisse et en Ecosse, mais dans l'Asie et dans l'Amérique il y en a beaucoup, l'Afrique sur tout en est remplie, parce que les nègres craignent d'en tuer un seul, dans l'idée,

peut-être fondée sur l'expérience, que les autres viendroient venger sa mort.

Pendant le jour, le loup se tient dans les bois, et se cache dans les parties les plus épaisses des forêts; il n'y a que la faim excessive qui le dérange de cette habitude : quand il ne se sent pas en état de se rendre maître de quelque proie considérable, ou trop agile, il prend sa femelle avec lui; la louve chasse d'un côté et lui de l'autre, et de cette façon le chevreuil harassé tombe nécessairement dans leurs griffes. Mais si l'animal est trop gros ou trop fort, alors plusieurs loups se rassemblent pour l'attaquer, et l'expédition faite, la proie dévorée, chacun se retire de son côté; car ils ne forment point de société.

Le loup a encore une autre ruse pour approcher des animaux trop lestes, et qu'il ne peut atteindre à la course, c'est de se mettre en embuscade dans les broussailles ou dans l'herbe, et de les attendre au passage; le chevreuil vient sans défiance pour brouter des feuilles ou de l'herbe, et le loup s'élance sur lui et le dévore.

Il est encore obligé d'user de strata-

gême pour attaquer, avec quelque avantage, des troupeaux entiers, gardés par des chiens et des bergers dont il a à se garantir. Pour lors il prend sa femelle avec lui; celle-ci va se présenter aux chiens qui ne manquent pas de la poursuivre, et pendant qu'elle les emmène à ses trousses du côté opposé à celui où le loup se tient en embuscade, celui-ci sort tout à coup, saisit un mouton et s'enfuit avec, malgré les cris du berger qui n'est en état ni de l'attraper, ni de lui ôter sa proie, quand même il auroit le courage de le tenter.

On prétend qu'en Afrique le lion et le loup vont quelquefois ensemble en maraude. Un voyageur (1) rapporte avoir souvent entendu des loups hurler à côté des lions rugissans, et même avoir été une fois témoin des vols qu'ils font en société, non sans avoir eu grand'peur lui-même. S'étant trouvé, dit-il, dans le cas de passer la nuit dans la cahute d'un nègre, il

(1) Voyez le Voyage du Sénégal, par M. Adanson, p. 174.

étoit sur le point de se coucher lorsque l'on entendit tout à coup un lion avec un loup accourir précipitamment à la cahute; on les entendit ensuite se dresser le long et sauter sur le toit où se trouve ordinairement l'ouverture qui sert de passage au jour et à la fumée à la fois. Comme il y avoit près de ce trou des poissons suspendus pour sécher, chacun des voleurs en tira un à lui, et ils décampèrent tranquillement avec ce butin.

LE CADET. Et ils ne firent point de mal aux gens qui étoient dans la cahute?

LE PÈRE. Ils eurent même la discrétion de ne pas y entrer, et vous trouverez assurément que ces deux brigands eurent pour ce coup-là beaucoup plus d'honnêteté qu'on ne leur en connoît pour l'ordinaire.

Au reste, il n'y a rien de bon dans le loup que sa peau; on en fait des fourrures grossières qui sont chaudes et durables: sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne à tous les animaux. Enfin, une mine basse, un aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, un naturel pervers, des mœurs féroces, tout contribue à rendre le loup un animal des plus odieux;

car nuisible de son vivant, il est encore presque inutile après sa mort.

Le Chacal ou Iacal.

La couleur jaune de son poil lui a fait aussi donner le nom de loup doré : il est gros comme le renard, et se trouve dans l'Afrique et dans l'Asie, où il fait sa proie de petits animaux, et même de chair humaine, s'il peut en avoir, comme de petits enfans, ou de cadavres qu'il déterre.

L'Hiène.

Cette bête féroce, sans être l'une des plus grosses, est cependant l'une des plus terribles. Beaucoup plus furieuse que le loup, elle ne craint ni le tigre, ni le léopard, et se défend même contre le lion. Elle va chercher sa proie aussi bien de jour que de nuit; et quoiqu'elle mange quelquefois de jeunes racines d'arbres, cependant elle est insatiable de la chair des animaux et même de chair humaine. Quand il lui est arrivé une fois d'en manger, malheur à la contrée qu'habite ce monstre! Elle devient alors si avide de carnage et de sang, qu'elle détruit en peu de temps

des troupeaux nombreux de bétail, et dévore une infinité de personnes; enfin elle ne cesse d'égorger que lorsqu'il ne se présente plus rien. Elle n'a pas moins de goût pour les cadavres; aussi cherche-t-elle les cimetières pour les y déterrer à plusieurs pieds de profondeur; se trouve-t-elle sur les champs de bataille, elle dévore les corps abandonnés ou à peine recouverts de terre.

L'hiène ne se trouve guère que dans les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie; car quoique l'on ait donné son nom à quelques animaux carnassiers d'une figure particulière, qui se sont montrés de temps à autre en France, et y ont exercé des ravages, on a cependant lieu de douter que ce fussent des hiènes. Elle a les jambes plus longues que le loup, mais le corps plus ramassé, le poil d'un brun jaunâtre, les oreilles longues et sans poils, le museau camus. Elle se tient dans des trous de rochers ou dans des creux sous la terre, et la durée de sa vie est de vingt à trente ans. Elle va presque toujours la tête basse; et comme elle a le cou roide et court, elle est obligée de tourner tout le corps pour

regarder de côté. Elle peut supporter la faim pendant un temps étonnant, et sauter à une distance prodigieuse, deux facultés qui augmentent beaucoup le danger de la poursuivre et la difficulté de la réduire.

La chair de l'hiène est de fort mauvais goût, et sa peau même ne vaut pas grand'chose non plus. Il est impossible de l'apprivoiser, quelque jeune qu'on la prenne, et de quelque méthode que l'on se serve. On en amène rarement de vivantes en Europe.

L'Ours.

Il y en a deux espèces, celui de terre et celui de mer : le premier ne va point à l'eau, et l'autre vit moins sur la terre que dans l'eau et sur la glace. Du reste, ces deux espèces sont entièrement différentes, tant par la conformation que par le naturel.

L'ours terrestre est un animal lent, et qui n'a d'autre voix qu'un certain grognement; on distingue le noir et le brun, qui, selon de bons auteurs, ont des différences de caractère comme de couleur. En général, cet animal a les pattes larges et presque en forme de mains, la queue courte, le

poil long, épais, rude et presque frisé, ce qui le fait paroître informe en voilant le contour de ses formes, qui du reste ne sont pas des plus élégantes. Il grimpe fort bien sur les arbres, mais sans agilité, mange des fruits et des grains, est sur tout friand de miel et de lait, mais fait aussi sa proie de petits animaux; et quand il est irrité, il se jette même sur l'homme qu'ildéchire, étouffe et dévore. La durée de sa vie est de vingt à vingt-cinq ans, et la femelle met bas tous les ans trois à cinq petits oursons.

L'ours se trouve en Europe, en Asie et en Amérique. Il y en avoit autrefois en Afrique, puisque les Romains en tiroient de la Lybie pour leurs spectacles.

Dans l'hiver, l'ours dort pendant six, dix et quatorze semaines, faute de trouver de pâture; cependant il ne tombe point dans l'engourdissement; quelquefois il se loge dans de gros troncs d'arbres creux, et quelquefois aussi à terre sous des racines parmi les broussailles, où il se construit une espèce de cabane de branchages, bien recouverte de mousse et d'herbes pour être à l'abri de la pluie, et bien tapissée par

dedans de feuilles et de mousse pour coucher mollement.

Les Polaques prennent les ours d'une manière assez commode, savoir : en leur offrant pour appât du miel dans lequel ils ont mêlé de l'eau-de-vie qui enivre l'animal; au bout de quelques minutes qu'il en a pris, il chancelle d'ivresse, et l'on s'en rend maître sans aucun risque. Il y a des ours qui ont presque la grosseur du bœuf. La chair en est bonne, et se mange dans presque tous les pays, sur tout les jambons et les paturons, qui sont très-délicats. Les peaux d'ours noirs s'emploient à faire des couvertures de chevaux, des bonnets de grenadiers, des manchons, et des pièces d'habillement fourrées.

L'Ours Blanc.

L'ours blanc, ou aquatique, ou de la Mer Glaciale, est beaucoup plus gros que l'ours terrestre. Il a le poil long et blanc, et du reste beaucoup de ressemblance avec le chien de berger. On le trouve dans les pays qui bordent la mer glaciale. Il fait sa proie d'oiseaux et de poissons, et mange aussi les cadavres de baleines et de chiens ma-

rins. Cet animal est plus rusé et plus alerte que l'ours terrestre, saute lestement à la mer, plonge et nage aisément, et s'y défend contre les hommes, qu'il blesse même quelquefois à mort.

Les ours blancs prennent vivement le parti les uns des autres; dès que l'un d'eux se trouve en danger, un autre vole à son secours, le père à l'aide du petit, le petit à l'aide du père, et plutôt que de fuir, ils se laissent tuer l'un et l'autre sur la place. Ceux qui vont à la chasse de la baleine se font des pelisses de peaux d'ours blancs, et les habitans du Nord en mangent la chair.

DIXIÈME ENTRETIEN.

VIIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. La classe que nous allons parcourir aujourd'hui, mes enfans, est celle des animaux rongeurs. Elle est toute composée de petites espèces, comme de l'écureuil, des rats, des souris, des lièvres, des blaireaux, etc.

Tous ces animaux ne vivent presque que de plantes et de fruits; peu d'entre eux aiment

aiment la chair. De notre côté, nous tirons de bonnes fourrures de leurs peaux, et de plus, nous les mangeons très-bien.

LE CADET. Comment! manger des rats et des souris!

LE PÈRE. Pourquoi non? on en a mangé plus d'une fois, et l'on ne s'en est jamais mal trouvé. Il y a même des pays où l'on achète sur les marchés des rats, des souris, et des serpens, comme nous achetons chez nous des pigeons, des lièvres et des poulets. Il est même vraisemblable que si l'on vouloit employer les peaux des souris et des rats à fourrer des bonnets ou des mantelets, on trouveroit cette fourrure toute aussi bonne qu'une autre. Mais nous ne sommes jamais contens de ce que la providence nous met sous la main : nous préférons la fourrure des rats des pays éloignés, parce qu'ils ont des noms différens.

L'Ecureuil.

C'est un fort joli petit animal que l'on aime à tenir en cage pour lui voir faire ses gestes divertissans. On le trouve dans toutes les contrées de l'Europe, de même

que dans presque toute l'Asie et l'Amérique septentrionale. Il se tient dans les bois, sur les arbres, où il mange des noisettes, des glands, des faînes, des fruits sauvages, des bourgeons d'arbres; il s'accommode à merveille des amandes, des châtaignes et des noix, quand il peut en avoir.

L'AINÉ. Où donc, mon papa, les écureuils font-ils leurs nids?

LE PÈRE. Ils les font sur les arbres, et quelquefois dans des creux; ils les construisent de petits branchages, voutés par dessus, pour faire écouler la pluie, et tapissés en dedans de mousse et de feuilles. Comme ils craignent beaucoup le vent, ils ne laissent au nid qu'une très-petite ouverture; mais si le vent vient à souffler justement du côté de ce trou, ils se hâtent de le boucher et d'en faire un autre du côté opposé.

LE CADET. Et dans l'hiver, comment font-ils, le passent-ils dans le sommeil?

LE PÈRE. L'écureuil est un petit animal toujours éveillé, toujours alerte, mais avec cela fort prévoyant. Comme il ne passe point l'hiver à dormir, il a soin de se faire dans quelque creux d'arbre un

magasin de noisettes et de faînes. Si l'hiver se trouve trop long, et que le magasin soit consommé de trop bonne heure (ce qui n'arrive guère), il sait fort bien gratter sous la neige, et il trouve assez d'autres faînes ou d'autres glands par terre; d'ailleurs il mange les jeunes pousses des arbres et les bourgeons; ainsi il n'est jamais exposé à souffrir la faim.

Le cadet. C'est un vrai plaisir que de voir ce petit animal grimper sur les arbres, avec une agilité qui le feroit presque prendre pour un oiseau!

Le père. Il fait bien plus, il saute d'une branche à l'autre, d'un arbre même à son voisin, comme s'il ne faisoit que glisser sur une surface continue; en un clin d'œil on l'a perdu de vue, et quand on le croit à dix pas, il est déjà hors de la portée des yeux. Aussi est-il très-difficile de prendre les écureuils vivans, et l'on perd souvent son temps et sa peine à courir après.

L'aîné. Et comment fait-on donc pour en prendre?

Le père. Si on ne veut les avoir que morts, on est quitte pour tirer dessus à

coups de fusil; mais si on veut en avoir de vivans, il faut leur tendre des piéges et des filets.

L'AINÉ. Ce seroit bien dommage de les tuer !

LE PÈRE. Cela arrive cependant, et c'est pour les manger et en avoir la peau, dont on fait des fourrures dans la Russie, la Norvège, la Suède, et les autres pays du Nord; ils sont sur tout précieux pour ce dernier objet : ce sont eux qui fournissent la fourrure la plus chère et la plus estimée; celle que l'on connoît sous le nom de petit-gris.

En général, l'écureuil est un petit animal fort fantasque, fort inquiet et timide. Pour peu que l'on frappe le tronc de l'arbre où il a son nid, il en sort aussitôt et n'y rentre plus; il emporte ses petits, souvent au nombre de quatre, et gagne le plus haut de l'arbre, ou s'élance sur un autre; et d'arbre en arbre se trouve bientôt hors de la portée de l'ennemi. Quand il mange, il le fait fort proprement, assis sur ses pattes de derrière, la queue relevée avec grâce sur son dos, en forme de parasol, et se servant des pattes de devant en guise

de mains, pour tenir ses noisettes tandis qu'il les ronge, ou pour porter les morceaux à sa bouche. Aussi prend-on plaisir à les mener en lesse avec une longue chaînette, ou à les nourrir dans les appartemens, ou dans des cages tournantes faites exprès. Ce sont d'ailleurs des animaux fort propres, sans cesse occupés à se nettoyer, s'ajuster, s'arranger. Ils ne vivent pas plus de huit à dix ans.

LE CADET. Ah que je voudrois bien en avoir un enchaîné!

LE PÈRE. Cela ne seroit pas bien difficile; mais je vous préviens que c'est un petit rongeur qui n'épargne rien et déchire tout, habits, linge, boiserie, armoires, tables; et puis si on lui laisse un moment de liberté, il est bientôt parti pour ne plus revenir; il se trouve toujours mieux dans les bois que dans la prison la plus brillante.

Le Loir.

C'est un petit animal qui a beaucoup de rapport avec l'écureuil, tant pour la forme que pour la manière de vivre. Il a le dos gris et le ventre blanc, fait quelquefois son nid dans des trous de murailles, ordinaire-

ment dans des creux d'arbres, avec de la mousse et des feuilles, et la femelle met bas quatre à cinq petits. Il ne vit que huit à neuf ans.

Le loir s'engourdit pendant l'hiver; après s'être mis dans son trou dès l'automne, bien roulé, bien enveloppé, il tombe dans sa léthargie pour ne se réveiller qu'en mai. Il arrive cependant que lorsqu'avant cette époque, et même au milieu de l'hiver, s'il fait quelques jours de beau temps, le loir se ranime, se réveille, et sort de son trou pour chercher à manger; puis y rentre et se rendort jusqu'au bout du terme (1).

On emploie la peau des loirs en fourrure, et leur chair est fort bonne à manger. Dans la Carniole, les habitans les prennent par milliers, lorsqu'ils sont gros et gras, pour les saler et les manger le long de l'hi-

(1) Les observations de M. de Buffon semblent démontrer que le sang de ces animaux et autres qui passent l'hiver dans l'engourdissement, est de l'espèce que l'on nomme sang-froid, c'est-à-dire, dont le degré de chaleur est fort au-dessous de celui du sang humain. Il a trouvé par le thermomètre que le sang des loirs n'est qu'au degré de la température de l'air, quelquefois même un peu au-dessous.

ver, comme l'on mange du bœuf ou du cochon salé. Les anciens Romains les regardoient comme un mets délicat, les élevoient en grand nombre comme des lapins, et les engraissoient pour les servir sur les meilleures tables. Il s'en trouve peu ou point dans les pays un peu froids; ils préfèrent les climats plus tempérés.

Le Lérot.

L'AINÉ. Oh! pour celui-là je le connois; il a le dos noir, n'est-ce pas? le ventre blanc, et la queue longue, garnie de poils. Il se tient dans les jardins et dans les trous d'arbres et de murailles.

LE PÈRE. C'est bien lui. Vous avez dû observer encore qu'il grimpe sur les arbres et les arbrisseaux, et qu'il mange ou ronge les fruits qu'il y trouve, sur tout les pêches et les abricots, dont il dépouille quelquefois un arbre entier dans un jour, emportant dans son trou ce qu'il ne peut pas manger sur la place. Il est singulier que ne se nourrissant que de bonnes choses, la chair du lérot ait une mauvaise odeur; elle ne vaut rien en effet: leur peau même n'est pas de bonne qualité, de sorte qu'au

bout du compte, ces petits animaux font beaucoup de mal, et ne sont propres à quoi que ce soit de bon.

LE CADET. Oh! je me promets bien de faire la chasse à tous ceux que je pourrai découvrir.

Le Muscardin.

Celui-ci est plus petit que les précédens, et n'est pas plus gros que la souris : du reste c'est un joli petit animal, qui a la robe rougeâtre, une longue queue velue, et n'est pas, à beaucoup près, aussi malfaisant que ses camarades. Il demeure dans les bois, nichant dans des arbres creux, ou dans les haies épaisses, et sur tout dans les lieux couverts de noisetiers, dont il mange le fruit encore plus volontiers que celui du chêne et du hêtre. Il n'y a pas beaucoup de muscardins, et on n'en mange point.

La Marmotte.

LE CADET. Oh l'animal curieux que la marmotte, sur tout lorsqu'elle est entre les mains d'un savoyard, et qu'elle danse au son de la vielle!

LE PÈRE. La marmotte, quand elle est

prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, et presqu'autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître; voilà pourquoi vous en voyez entre les mains des savoyards, qui en font une ressource dans leur misère.

Du reste, la marmotte est grosse comme le chat, d'un poil rougeâtre, tenant un peu de l'ours et un peu du rat pour la forme du corps.

Elle se trouve dans les montagnes de la Suisse, de la Savoie, de l'Italie, en Russie, en Pologne.

Cet animal mange tout ce qu'on lui donne, herbes, racines, fruits, viande, pain, légumes, scarabées même et sauterelles; mais il n'aime rien tant que le beurre et le lait : quand la marmotte peut en attraper, elle le boit avec tant de plaisir, qu'elle bourdonne et murmure de joie, à peu près comme le chat quand il dévore dans un coin quelque bon morceau de son goût. Elle répète ce murmure de contentement toutes les fois qu'on lui donne quelque friandise, ou même quand on la caresse, et c'est

ce qui lui a fait donner probablement le nom de marmotte.

Elle se tient aussi assise sur ses pattes de derrière comme l'écureuil, et se sert comme lui de celles de devant pour porter à la bouche tout ce qu'elle veut manger. Elle court fort vîte en montant, mais fort lentement en plaine. Dans les beaux jours seulement les marmottes sortent ensemble de leurs tanières, et s'amusent à jouer sur la mousse, à grimper sur les arbres et à se jeter en bas, ou à mille autres ébats fort singuliers : mais pendant ce temps-là il y en a toujours une d'entre elles en sentinelle qui les avertit par un signal dès qu'elle croit voir l'approche de quelque danger.

La femelle met bas tous les ans quatre petits, qu'elle allaite jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour manger les herbes et les racines ; alors elle les mène hors de la tanière, les conduit dans les prés, et leur apprend à connoître ce qu'ils doivent manger. Mais elle a soin de ne les pas mener trop loin, afin d'être plus à portée de se retirer avec eux en cas de danger.

LE CADET. Pourquoi, mon papa, dit-on : dormir comme une marmotte ? est-ce que

les marmottes dorment bien long temps ?

LE PÈRE. La marmotte tombe comme le loir, dans un état d'engourdissement aux approches de l'hiver : avant de s'engourdir, elle bouche l'entrée de sa tanière pour que rien n'y puisse pénétrer, après quoi elle se roule en un monceau, et s'endort.

L'AINÉ. Et comment sont donc faites les tanières de la marmotte ?

LE PÈRE. Elles sont remarquables sur tout par leur construction, qui annonce de l'intelligence. Elles consistent en un long boyau creusé sous terre, auquel aboutissent deux autres boyaux ou galeries plus petites, creusées obliquement : ce qui donne à toute la tranchée la forme à peu près d'un Y : la première de ces galeries représente le boyau d'entrée par lequel on descend dans le fond ; la seconde, qui s'étend plus bas en terre, sert aux marmottes à faire leurs excrémens, afin que l'humidité ne coule point dans la galerie du fond, représentée par la queue de l'Y, et où elles se couchent. Elles tapissent cet endroit de mousse et de foin, qu'elles coupent elles-mêmes, et qu'elles y voiturent pendant l'été, de la manière, dit-on, la plus singulière.

LE CADET. Vous allez nous la raconter, n'est-ce pas, mon papa?

LE PÈRE. Voici comment elles s'y prennent. Elles font coucher une d'entre elles sur le dos; celle-ci tient ses quatre pattes en l'air en guise de ridelles, tandis que les autres lui chargent le ventre de foin et de mousse; alors les autres se mettent à la tirer par la queue, tandis qu'il y en a à droite et à gauche pour prendre garde que la voiture ne verse. Arrivées au logis, on décharge et l'on tapisse les appartemens.... Eh bien, quoi? cela vous fait rire? je parie que vous n'en croyez rien.

L'AINÉ. Elles auroient plutôt fait, ce me semble, de prendre chacune une bonne poignée de foin à la gueule, et de faire deux ou trois voyages de cette façon.?

LE PÈRE. Cela peut être; mais si ce que je viens de vous raconter est vrai, il faut croire que la nature ne leur a pas donné d'autre instinct. Au surplus, on a cru voir la preuve de cette conduite singulière des marmottes dans leur dos, qui est pelé; on en a conclu que c'étoit le frottement réitéré de leur dos qui leur occasionnoit cette difformité. On pourroit cependant

dant en donner une autre raison ; c'est qu'habitant sous la terre, s'occupant sans cesse à la creuser, cela seul suffit pour leur peler le dos.

Enfin pour terminer sur les marmottes, il nous reste à savoir qu'elles sont assez multipliées, et qu'elles vivent neuf à dix ans. On peut les manger quand elles sont grasses : c'est aux approches de l'hiver qu'elles ont le plus d'embonpoint ; alors les Savoyards vont les prendre dans leurs tanières, où elles sont engourdies, les coupent en quartiers, et les enfument pour l'hiver, outre qu'ils font fondre la graisse pour s'en servir en guise d'huile, et qu'ils emploient la peau à toutes sortes d'usages, comme fourrures, habits, bonnets, manchons, havresacs, etc.

Le Mulot et le Surmulot.

Le mulot est plus petit que le rat et plus gros que la souris, il n'habite que les champs et les bois. Il a les yeux à fleur de tête, le dos roux-brun, le ventre blanchâtre. Il se fait de grands magasins de glands, de noisettes, de faînes, dont on trouve jusqu'à un boisseau dans un seul trou : aussi

fait-il souvent beaucoup de dommage aux plantations nouvelles. La femelle produit plus d'une fois par an, et les portées sont souvent de neuf ou dix. Ils mangent les souris, les petits oiseaux, et se mangent eux-mêmes en cas de disette.

Le surmulot a été ainsi nommé parce qu'il est plus grand que le mulot, sans être cependant du genre des rats. Il a le poil roux, la queue très-longue et sans poils, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, mais le corps beaucoup plus épais, enfin des moustaches comme le chat. La femelle fait jusqu'à trois portées par an, chacune de huit à douze petits. Le mâle est très-méchant, et sa morsure n'est pas sans danger. Ils passent l'été dans la campagne, et l'hiver ils se retirent dans les granges où ils font un dégât infini, après cependant en avoir chassé les rats et les souris.

Le Mulot d'Allemagne.

Il est de la grosseur du rat, a les pieds blancs, le dos rougeâtre, le ventre noir, la queue courte et sans poils, et se tient dans les champs de grains, dans des souterrains spacieux qu'il se pratique. Là il ne vit tout

le long de l'été et de l'automne, que de blé, de seigle, d'orge, d'avoine, de pois, de haricots, de vesces, de lentilles, de graines de lin; mais au printemps, avant que les légumes et les grains soient poussés, il se contente d'autres plantes, et même il fait la chasse aux souris et aux oiseaux.

LE CADET. Mais est-ce qu'on ne peut donc pas les détruire, ces voleurs?

LE PÈRE. Allez les chercher à cinq ou six pieds dans terre et dans des tanières si singulièrement construites, qu'elles sont presque introuvables, et puis ce sont des animaux qui pullulent si prodigieusement, qu'un seul mâle et une seule femelle peuvent, dans l'espace de trois ans, avoir une postérité de plus de sept mille descendans.

L'AINÉ. Comment sont donc faites les tanières de ces animaux.

LE PÈRE. Fort singulièrement; le mâle est d'un côté, la femelle de l'autre, et les petits d'un autre encore: chacun a son souterrain à part avec des passages particuliers pour l'entrée et pour la sortie; chacun a aussi son magasin en propre, et nul ne fait part à son voisin de ses provisions. Le mâle se creuse ordinairement six

pieds en terre, la femelle un pied de plus, et les jeunes se logent à deux pieds de profondeur pour la première fois. La femelle élève seule ses petits, qui naissent aveugles et nus, et n'ouvrent les yeux qu'au bout de cinq jours, quelquefois seulement au bout de neuf.....

LE CADET. Ah, ah! j'avois cru qu'il n'y avoit que les petits chiens qui fussent aveugles en naissant.

LE PÈRE. Vous n'avez donc jamais vu de petits chats? tous les animaux rongeurs, et même beaucoup d'autres, sont dans le même cas.

Le Léming.

Le léming ou lemmar, est un peu plus gros que le mulot d'Allemagne; il a le poil roux taché de noir, mange de l'herbe et de la mousse, et se tient dans les montagnes de Norvège et de Laponie, où il se creuse une tanière qu'il vide comme la taupe, pour lui, pour sa femelle, et pour ses cinq ou six petits.

Comme ils se multiplient beaucoup en peu de temps, et qu'enfin la place leur manque, ils font des émigrations nom-

breuses, et s'en vont chercher fortune au loin dans un pays étranger. Ce sont toujours des troupes de douze cent mille têtes, qui voyagent en droite ligne, et subsistent en dévastant sur leur route, champs, prés, jardins, moissons, fourrages, etc. Jugez quel plaisir ce doit être pour les Norvégiens ou les Suédois, quand ils voient arriver cette visite sur leurs terres, ou plutôt comme ils doivent s'en effrayer!

LE CADET. Mais est-ce qu'on ne fait pas partir à leur rencontre des armées de chats?

LE PÈRE. Ah! ce sont des animaux enragés, contre lesquels il n'y a presque rien à faire : rien ne leur fait peur, ni chiens, ni chats, ni porcs, ni bâtons même, ou autres armes. On ne peut pas même réussir à les faire détourner de leur droit chemin; ils ne se dérangent pour quoi que ce soit. S'ils rencontrent un homme, ils cherchent à lui passer entre les jambes, ou sur les pieds; si on leur présente un bâton, ils le mordent; s'ils trouvent sur leur chemin une meule de foin, ou de grains, ils ne font point le tour, mais ils s'arrêtent à creuser, et ron-

ger dedans jusqu'à ce qu'ils se soient fait un jour au travers ; si c'est un tas de bois, ils montent dessus pour sauter à terre de l'autre côté ; ils passent les fleuves à la nage, les lacs même et les étangs, sans se détourner de la droite ligne, au point que s'ils rencontrent un vaisseau, ils montent dessus au lieu de faire le tour, et courent se rejeter dans l'eau précisément au côté opposé. Aussi est-ce un bonheur pour les Norvégiens et les Suédois que ces animaux singuliers ne s'arrêtent pas long temps dans un endroit, et ne fassent que passer en ligne droite, traversant les montagnes et les vallons sans se détourner à droite ni à gauche, du moins tant qu'ils sont en grand nombre : car quand il en a péri quelques centaines de milliers, soit dans l'eau, soit autrement, alors le reste se disperse et se perd insensiblement, sans cependant qu'il en retourne un seul dans sa première contrée.

Les Rats.

Qui ne connoît pas ces petits vilains quadrupèdes à longue queue, aussi gros que de jeunes chats, de poil noirâtre, brun,

gris ou blanc, qui se tiennent dans les maisons, les étables, les granges, les caves, les gardes-manger, les cuisines, les vaisseaux, où ils mangent le lard, la viande, le suif, la graisse, le beurre, le pain, le fruit, le fromage; rongeant les habits, les meubles, le papier, le cuir; qui dans la disette font la guerre aux souris, et enfin se la font entre eux, s'entre-détruisant les uns les autres?

Les rats en général sont des animaux très-féroces. Ils multiplient beaucoup, puisque les femelles mettent bas deux fois par an, et font chaque fois cinq à six petits; comme souvent, avec tous les chats, les piéges, les poisons du monde, on ne peut venir à bout de les détruire, il arrive quelquefois qu'ils infestent une maison au point de courir entre les jambes des gens, de sauter en plein jour sur les tables et sur les siéges, et de venir prendre les denrées aux yeux de tout le monde.

On a ordinairement beaucoup d'aversion pour cet animal: plusieurs personnes mêmes le croient venimeux; mais il n'en est rien, et il y a même dans plusieurs endroits des gens qui les mangent sans répugnance,

de façon qu'en cas de besoin, on pourroit y avoir recours sans avoir rien à craindre. Les sauvages de la Martinique et de la Jamaïque, et sur tout les Californiens, en font un ragoût délicieux, qu'ils préfèrent à tout autre.

Le Rat d'Eau.

Il est un peu plus gros que le rat domestique; mais par le naturel et les habitudes, il a plus de rapport avec la loutre. Il vit, comme elle, presque toujours au bord des eaux, des rivières, des lacs, des étangs, des fossés; se nourrit, comme elle, presque uniquement de poissons, en y ajoutant par fois des grenouilles, des écrevisses, des insectes aquatiques, quelquefois même des plantes qui croissent dans l'eau. Il nage assez bien, et il peut rester long temps sous l'eau. Il est d'un gris noirâtre.

La Souris Domestique.

On la nomme ainsi pour la distinguer de la souris des champs et de la souris des bois. Elle est beaucoup plus petite que le rat, et beaucoup moins malfaisante aussi.

Ce n'est pas qu'elle ne mange la viande, le lard, le pain, le fromage et tout ce qu'elle trouve : mais elle n'est pas aussi hardie et aussi destructive que le rat ; au contraire, elle est timide, ne sort que la nuit de son trou, ou seulement quand la faim la tourmente ; il faut d'ailleurs que tout soit tranquille, et qu'elle ne sente ni chat ni autre ennemi à portée de la troubler.

La Souris des Bois.

Elle est presque de la moitié aussi grosse que le rat, et par conséquent la plus grosse de son espèce. Elle est rougeâtre, ses yeux sont à fleur de tête ; elle ne vient point dans les maisons, et demeure toujours dans les bois ou dans la campagne, où elle vit de glands, de faînes, de noisettes, et de toutes sortes de grains et de jeunes pousses.

La Souris des Champs.

Plus petite que la précédente, elle égale la souris domestique en grosseur ; son poil est d'un gris roussâtre, sa tête grosse, sa queue écourtée ; elle fait son séjour dans

les champs, les prés, les bois, les jardins, où elle fait beaucoup de dégât. C'est vraiment un fléau et une calamité que la multiplication de cette espèce de souris dans un pays; elles sont en état de dépouiller en peu de jours, non-seulement tout un champ, mais encore tout le canton, au point que ni dans les jardins, ni à la campagne, on ne trouve rien à récolter. Ce fléau est d'autant plus terrible, que souvent tous les soins, tous les stratagêmes imaginables ne suffisent pas pour le détruire, vu la multiplication rapide de ces animaux, et leur passage d'une contrée dans une autre. Ordinairement il n'y a que de grandes pluies ou de fortes gelées subites qui les fassent périr par milliers.

Il y a une souris à museau pointu et alongé, qui tient beaucoup de la taupe, et semble faire la nuance intermédiaire entre l'une et l'autre. Elle est plus petite que la souris domestique, et par conséquent c'est la plus petite des souris; on peut même dire que c'est la plus petite espèce (1) des animaux vivipares que nous

(1) Pallas, dans la seconde partie de ses Voyages,

connoissons. Elle est d'un roux brun, se tient dans les étables, les fumiers, de même que dans les bois et dans les champs, où elle vit de grains, d'insectes et de charognes; d'où lui vient une si mauvaise odeur, que le chat, qui la prend et la tue, n'a pas le courage de la manger. Cependant elle n'est point venimeuse.

La souris d'eau est un peu plus grosse, et d'un gris noirâtre; elle se tient près des sources et des ruisseaux, sait nager et même plonger, et se nourrit d'insectes aquatiques, et de petits poissons.

La Taupe.

C'est un petit quadrupède que bien des gens croyent privé de la vue, parce que ses yeux, petits et recouverts, ne sont pas à fleur de tête comme ceux du chat: cependant en l'examinant on lui trouve des yeux, qui probablement lui suffisent pour

---

parle d'une espèce de souris d'une petitesse incroyable, qui se trouve en Sibérie près du fleuve Iéniséi: en ce cas, c'est elle qui sera le plus petit des vivipares.

le besoin. On a cru également la taupe sourde, parce qu'à la place d'oreilles on n'apperçoit qu'une petite ouverture ; mais cela n'empêche pas qu'elle n'entende très-bien, au point qu'elle excelle en ce point comme pour l'odorat ; mais elle est réellement privée de la voix, et ne peut ni siffler, ni crier ; aussi n'en a-t-elle pas besoin, puisque les taupes s'entendent très-bien entre elles sans ce secours, à l'aide seulement de l'ouïe et de l'odorat.

La taupe a le poil d'un gris cendré, le museau fort alongé, les pattes approchantes de la main de l'homme et pourvues de cinq doigts armés d'ongles aigus, enfin une très-petite queue. Elle se tient presque toujours sous la terre, qu'elle creuse et rejette par dessus, où elle mange des insectes et des vermisseaux ; enfin elle ne sort que rarement, dans les nuits chaudes de l'été. Elle fuit les terrains pierreux et sablonneux, parce qu'ils n'abondent pas en vermisseaux et qu'elle n'y est pas à son aise pour percer au travers. Elle s'enfonce jusqu'à la profondeur de cinq à six pieds, et se loge ordinairement sous un arbre ou sous un mur, afin que la pluie ne pénètre pas

pas aisément jusqu'à elle ; car elle craint beaucoup trois choses, l'humidité, le froid et les rayons du soleil. Mais si les pluies deviennent trop abondantes, ou même s'il arrive une inondation sur le terrain qui la cache, elle a beau faire, elle est perdue ; il s'en échappe peut-être quelqu'une, qui réussit à gagner à la nage un endroit sec, ou qui creuse la terre à une profondeur que les eaux n'ont pas atteinte ; mais dans ce cas même les jeunes taupes restées dans les trous n'en réchappent jamais.

Elle met bas quatre ou cinq petits tous les ans, et ne vit que cinq ou six. L'hiver, elle ne s'engourdit point dans son trou, mais creuse seulement plus avant, où elle est suivie par les insectes et les vermisseaux que le froid contraint de même à s'enfoncer davantage, de façon qu'elle ne manque jamais de provisions.

C'est le matin, au lever du soleil, et le soir, qu'elle travaille à creuser, afin de n'être pas apperçue ; si elle creuse quelquefois en plein jour, du moins elle se garde bien alors de jeter la terre dehors ; elle ne se hasarde même pas aisément à creuser

près de la surface, où elle peut être surprise sans peine.

L'AINÉ. Mais si la taupe détruit les insectes et les vermisseaux, elle est plus utile, à mon avis, que nuisible.

LE PÈRE. Cela seroit vrai, si elle se contentoit de détruire les vermisseaux qui rongent les racines; le mal est qu'elle ne se contente pas de manger le ver rongeur, mais qu'elle emporte la racine avec, et détruit elle-même une infinité de plantes sous la terre; d'ailleurs elle dérange beaucoup la terre par ses fouilles perpétuelles, aussi les jardiniers ont grand soin de s'en débarrasser.

Le Didelphe.

Ce quadrupède, sans contredit l'un des plus remarquables qui existent, se nomme aussi philandre, opassum ou opossum, sarigue, manicon, rat à bourse, etc.

Il est de la grosseur du chat, avec la tête du renard et le groin de cochon, le poil d'un jaune noirâtre, la queue longue d'un pied, velue par dessus, écailleuse par dessous; il a entre ses cuisses de derrière une poche ou bourse qui lui sert

à enfermer ses petits pour les allaiter, les élever, et les sauver du danger tant qu'ils en ont besoin.

Cet animal unique se trouve en Amérique; il se nourrit de canne à sucre, d'œufs d'oiseaux, et de sang qu'il suce. Il grimpe sur les arbres et se suspend par la queue à une branche, jusqu'à ce qu'il voie passer quelque petit animal dont il puisse sucer le sang; aussitôt il s'élance dessus, et le coup est fait dans un instant.

Le didelphe met bas toutes les années depuis quatre jusqu'à sept petits, qui, au moment de leur naissance, sont à peine gros comme des noix, ne pouvant remuer ni pied ni patte, aveugles enfin, et cependant très-vivans, et sur tout tetant à merveille : à peine sont-ils nés que la mère les prend avec ses pattes de devant et les met dans sa poche, où ils trouvent huit tettes remplies de lait; chacun d'eux se hâte avec le groin d'en saisir une, qu'il ne quitte plus de quinze jours entiers, tetant sans discontinuer comme s'il y étoit collé, en un mot, jusqu'à ce qu'il soit entièrement formé et gros à peu près comme une souris, pouvant faire usage de ses jam-

bes et ayant les yeux ouverts. Alors la mère les tire de sa poche, et les chasse pour leur apprendre à chercher leur nourriture ; mais elle les reprend pour les faire teter encore, continuant ainsi pendant quelques jours jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait formés. Depuis cette époque, elle veille toujours sur eux; et quand elle apperçoit un ennemi, elle les rassemble promptement, les empoche, et se sauve avec eux. Mais si, par malheur, elle est atteinte par l'ennemi, ou si, en toute autre occasion, elle se trouve surprise par un danger imminent, soit que sa construction subite lui fasse perdre tout sentiment, soit qu'elle ne sache pas d'autre ruse, elle se jette par terre, et y reste sans force et sans mouvement, se laissant brûler, piquer, frapper, mutiler même, et enlever ses petits, sans bouger et sans jeter le moindre cri. Si cependant elle en réchappe, et que l'ennemi s'éloigne, elle ouvre les yeux, regarde autour d'elle avec inquiétude et douleur, se lève et se sauve encore, s'il lui en reste la faculté.

On place dans le genre du didelphe un autre rat d'Amérique, qui se trouve sur

tout à Surinam, gris-cendré sur le dos, blanc sous le ventre, vivant sous terre, et remarquable par l'instinct qu'a la femelle, de prendre, en cas de danger, ses petits sur son dos, retroussant sa longue queue pour qu'ils entortillent la leur autour, afin de se tenir plus fermes. Alors elle court fort vîte avec ce fardeau, et grimpe même sur des arbres sans en perdre un. Or devinez quel nom on s'est avisé de lui donner, parce qu'elle emporte ses enfans dans sa fuite? .... Devinez, c'est celui d'un héros dont l'histoire vous intéressa tant, lorsque vous en connûtes les détails, et qui en fuyant d'une ville embrasée emporta son père sur ses épaules.

L'AINÉ. C'est Enée, n'est-ce pas?

LE PÈRE. Justement: et c'est son nom que l'on a donné au rat d'Amérique.

LE CADET. Vous me l'auriez donné à mille, je ne l'aurois jamais deviné.

Le Lièvre.

Pour celui-ci, ce n'est point un animal nuisible comme ceux que nous venons de voir; au contraire, il est très-utile, non-seulement comme aliment, mais encore pour sa fourrure.

Les lièvres sont multipliés par toute la terre ; ils sont même innombrables dans certains pays. La femelle du lièvre met bas dans une seule année quinze à vingt levrauts, en cinq ou sept portées. Elle les allaite tous pendant vingt jours, mais passé ce terme, ils sont obligés de se pourvoir eux-mêmes, parce que la mère, prête à mettre bas de nouveau sous peu de jours, ne peut leur prolonger ses soins plus long temps. Quant au mâle, il ne s'en inquiète guère, et même il les dévore quelquefois.

LE CADET. Ah ! Qui auroit cru cela d'un lièvre ? Le scélérat ? Et que fait donc sa femelle ?

LE PÈRE. Elle pense d'autant moins à l'empêcher, qu'elle en fait fort bien de même à son tour, et quelquefois les mange l'un après l'autre.

LES JEUNES GENS. Ah les vilains animaux !

LE PÈRE. Je parie que vous ne mangerez plus de lièvres ? Cependant ce devroit être une raison d'en manger davantage ; ne fut-ce que pour les punir : car

du reste, leur chair n'en est pas moins délicate.

L'AINÉ. Mais de quoi vivent donc les lièvres ordinairement?

LE PÈRE. De plantes et de racines, de grains, de jeunes pousses vertes, d'herbe, de feuillage, et même en hiver d'écorces d'arbres. Ils se tiennent dans les bois, les taillis, les champs, les jardins : pendant le jour ils restent ordinairement tranquilles dans leur gîte, c'est-à-dire, dans quelque fond ou petit creux, couchés à plat ventre; mais dès que le soir est venu, ils commencent à sauter, courir et chercher la pâture, au clair de la lune sur tout; c'est un plaisir de les voir jouer et sauter ensemble, se poursuivre, et se donner mille ébats.

LE CADET. Mais aussi, s'ils viennent à entendre la voix du chien...

LE PÈRE. Ah! rien ne les épouvante plus que la présence ou la voix de cet ennemi de leur espèce, et c'est dans ces momens d'angoisse que l'on voit le lièvre paisible et simple déployer une adresse, une ruse qui étonne : à force de stratagêmes, il sait fatiguer, dépayser, mettre en défaut le chien le plus exercé. Que de sauts en

divers sens pour lui faire perdre la piste ! que de tours, de détours, de retours ! combien de haies franchies ! quelquefois il se tapit au milieu d'un troupeau de moutons, d'autres fois il traverse les ruisseaux et les mares, les rivières même. Mais, comme l'on dit, deux chiens sont la mort du lièvre : quand il en a deux à ses trousses, il a beau faire, il est perdu, sur tout s'ils le tiennent sur une hauteur. Car comme il a les jambes de devant fort courtes, il gravit avec facilité ; mais il faut enfin descendre, et c'est alors que les chiens ne le manquent pas, parce qu'il fait sans cesse la culbute.

Le lièvre est gris à la partie supérieure, mais par dessous il est blanc et jaunâtre : il a les yeux gros et prééminens, le museau épais, et ses narines placées fort loin au-dessus des lèvres, ont l'air d'une seconde bouche, d'autant plus que la lèvre supérieure est fendue. Le lièvre a la bouche garnie de poils comme les chats, les oreilles longues, noires à la pointe, la queue courte et retroussée, les pattes de devant courtes et minces, avec cinq doigts ; celles de derrière longues et grosses, avec trois

doigts seulement. Il peut vivre jusqu'à huit ans.

Le Lapin.

C'est un quadrupède aussi utile pour nous que le lièvre; mais il n'est pas à beaucoup près aussi multiplié, et même comme il ne peut supporter le froid, on n'en trouve point du tout dans les pays où il est rigoureux, quoique ce soit là précisément que l'on trouve le plus de lièvres. De plus, il y a des contrées où l'on en trouvoit autrefois beaucoup, et où l'on n'en voit plus aujourd'hui, parce que s'y étant jadis trop multipliés, et gâtant tout pour creuser leurs clapiers, on s'est vu forcé de les détruire. En effet cet animal multiplie prodigieusement, la femelle fait jusqu'à sept portées par an, chacune de six ou huit lapreaux; cette fécondité importune a été quelquefois au point de ravager des provinces entières, et d'expulser presque les hommes et les bestiaux de leurs habitations.

Le lapin est plus petit que le lièvre, mais il en a presque le poil, la figure, et la manière de vivre; cependant il a plus d'industrie, et n'est pas si timide.

On le distingue en lapin domestique, et en lapin de garenne ou sauvage; celui-ci est gris et un peu moins gros que l'autre. Parmi les domestiques, il y en a de gris, de blancs, de noirs, de bigarrés; les blancs sont les meilleurs, leur peau se vend mieux.

Le Cavin.

Il est de la grosseur de l'écureuil, et a le poil du lapin sauvage; il est sans queue, et a le groin et presque le grognement du cochon, ce qui lui a fait donner le nom de cochon de Bresil, d'où il a été apporté en Europe. Il mange toutes sortes de plantes et de fruits, de même que du pain et de la farine; il préfère le persil à tout. Cet animal multiplie fort vîte, mais on ne le mange point en Europe, le mâle et la femelle ne dorment jamais tous les deux à la fois, mais l'un des deux fait toujours sentinelle pendant le sommeil de l'autre.

L'Agouti.

Ce quadrupède, autrement appelé cochon-lapin, est de la grosseur du lièvre; il mange des fruits, des racines, des

feuilles d'arbres : aussi ne se creuse-t-il pas des trous en terre, comme le cavin, mais il se loge dans des creux d'arbres. Cet animal est originaire du Bresil dans l'Amérique, où on le mange.

Le Paca.

C'est encore un quadrupède de l'Amérique méridionale, gros comme un lapin, qui se fait aussi des trous en terre, et vit de racines, d'herbes. Il tient du jeune porc par quelque rapport de conformation, de même que par le grognement, et par sa manière de fouger la terre. Il passe pour un bon manger dans le pays où il vient.

La Marte.

Cet animal est un des plus cruels ennemis de l'espèce volatile ; il égorge et tue tout ce qui lui tombe sous la dent. Pigeons, poules, oies, grosse et petite volaille, elle n'épargne rien. Il ose même attaquer des oiseaux beaucoup plus gros que lui, comme le coq de bruyère, le faisan, le coq d'Inde ; enfin l'aigle même n'est pas exempt de sa dent meutrière, s'il peut le surprendre endormi ; et quand

il a commencé de lui ouvrir la veine, il se laisse enlever aux nues plutôt que de lâcher sa proie.

La marte est de la grosseur du chat; elle a le poil d'un jaune-brun, la taille svelte, les jambes courtes, la queue longue et garnie de poils.

On en distingue de deux sortes, la domestique qui a la gorge blanche, et la sauvage qui l'a jaunâtre; du reste elles se ressemblent presque en tout.

La marte domestique, ou la fouine, se loge ordinairement ou dans les maisons, ou du moins tout près des habitations, d'où elle pénètre dans les poulaillers ou pigeonniers; une fois qu'elle y est entrée, elle commence par leur manger la cervelle, ensuite elle leur suce le sang, puis elle en emporte un ou deux dans son trou, et revient en chercher d'autres de temps en temps.

La marte sauvage se tient éloignée des lieux habités; elle aime beaucoup les écureuils, mais sur tout les oiseaux, et ne craint pas même, comme nous l'avons dit, de surprendre l'aigle, le plus terrible de tous.

L'AINÉ. Mais, mon papa, quand une marte

marte a été emportée bien haut, par un aigle, qu'est-ce qu'elle devient après?

Le père. Elle force bien l'aigle à redescendre vers la terre; à force de le déchirer et de lui sucer le sang, il s'affoiblit, et l'aigle tombe bientôt, ou mort, ou presque expirant. Il est vrai que cette chute n'est pas sans danger pour la marte, parce que l'aigle ne retombant plus sur ses pieds, à cause de sa foiblesse, mais sur le dos, il l'écrase quelquefois par son poids.

La marte fait tous les ans trois à cinq petits, et ne vit que huit ans au plus. Sa peau donne une fourrure très-estimée, et l'on en mange aussi la chair. Elle est beaucoup moins commune en France que la fouine; il y en a peu dans l'Allemagne; mais dans la Russie, dans le Nord de l'Asie et de l'Amérique, elles y sont en si grande quantité, que l'on en prend jusqu'à trente et quarante mille chaque année.

Le Putois.

Il ressemble beaucoup à la fouine, non-seulement par la forme du corps, mais encore par son humeur meurtrière. Il se

tient dans la campagne et dans les bois pendant la belle saison ; mais aux approches de l'hiver, il gagne les villes et les villages, pour être à portée des pigeonniers et des poulaillers ; souvent il se loge dans les fénils ou derrière les tas de bois. Il exhale une odeur si infecte, qu'il est impossible d'en manger la chair, les chiens même la rebutent ; pour sa peau, elle n'est pas non plus fort employée, parce qu'elle conserve toujours un peu de cette odeur.

La Zibeline.

C'est le nom d'un quadrupède sauvage des pays du Nord, dont la fourrure est si chère et si estimée, qu'il n'y a que les princes et les personnes extrêmement riches qui puissent s'en vêtir.

La zibeline a la taille aussi effilée que la marte, et les jambes aussi courtes. Elle ne se trouve que dans les forêts les plus épaisses de la Sibérie et des autres pays très-reculés du Nord, où elle se loge dans les arbres creux, près des rivières et des ruisseaux : elle mange des oiseaux et suce leurs œufs ; mais elle se contente dans le besoin de glands, de faînes, de baies et

de fruits sauvages, de jeunes pousses d'arbres. Elle fait tous les ans quatre à six petits, et vit au plus huit années. Elle est très-alerte à grimper sur les arbres, et saute de l'un à l'autre avec une agilité étonnante. Elle boit volontiers de l'eau fraîche, mais elle le fait d'une manière fort bizarre; car au lieu de mettre le museau dans l'eau, comme tous les autres animaux, elle ne fait qu'y tremper sa queue longue et touffue, pour la sucer ensuite. Sa chair n'est pas de mauvais goût.

La Belette.

Elle ressemble beaucoup à la marte; mais son poil change de couleur en hiver, où de roux il devient blanc. Elle se loge dans des creux d'arbres au milieu des forêts, où elle prend des oiseaux, suce leurs œufs, mange des rats, des souris, des serpens, des taupes, des insectes, et même des poissons quand elle se trouve près des rivières ou des étangs.

On la prend difficilement, parce qu'elle dort le jour cachée dans son trou, et ne sort que la nuit pour exercer ses brigandages. Cependant on en vient à bout avec des filets

et des lacets. Sa peau, quand elle est blanche, est assez estimée.

L'Hermine.

On la regarde comme une espèce de belette particulière aux pays du Nord où elle vient. On la dit très-féroce et très-hardie : dans le beau temps elle passe à la nage dans les îles qui bordent les côtes de Norvège, pour y chercher des oiseaux et des œufs ; elle surprend même, pendant le sommeil, les élans, les ours, les aigles, s'attache à eux pour leur sucer le sang, et ne lâche jamais prise, quelques mouvemens qu'ils fassent, jusqu'à ce qu'ils soient tombés morts (1).

L'hermine donne encore une fourrure très-estimée. Le bout de sa queue, qui est noir, se vend très-cher ; on en fait beaucoup d'usage pour des manchons, des bonnets des habillemens de femmes, et autres.

Le Goulu ou Glouton.

Ce quadrupède est ainsi nommé à cause de sa gloutonnerie : car il paroît plus insa-

(1) Voyez Pontoppidane, Hist. Nat. de Norvège.

tiable encore que le loup. Il est de la grosseur d'un gros chien de boucher, et lui ressemble même assez par la figure. Il a le poil noirâtre, les jambes courtes, marche très-mal, ne saute point; il se trouve dans la Laponie, dans le nord de l'Asie et de l'Amérique, et vit d'oiseaux, de lièvres et de rennes, qu'il attrappe d'une manière singulière. Comme le renne est beaucoup plus gros que lui et infiniment agile, il grimpe sur un arbre pour le guetter au passage, et emporte dans sa gueule un peu de mousse que ces animaux aiment beaucoup. Dès qu'il apperçoit un renne de loin, il laisse tomber sa mousse pour l'attirer et l'arrêter; si le renne donne dans ce piége, le glouton se jette sur lui, comme pour lui crever les yeux avec ses griffes, et s'accroche si ferme entre ses cornes, que malgré tous les mouvemens désespérés du pauvre animal, il ne lâche jamais prise. Cependant le renne aveuglé, courant à perdre haleine, va se choquer rudement la tête contre les arbres, de façon qu'affoibli d'ailleurs par le glouton, qui lui suce le sang, il tombe bientôt sans force et sans vie. Aussitôt le glouton le met en pièces, en dévore une partie avec

la peau et le poil, puis enterre le reste dans la neige pour le retrouver au besoin.

Au reste, la fourrure du glouton est très-belle et très-estimée, fort chère, sur tout en Suède; préférée à toute autre par les habitans du Kamtchatka.

La Civette.

Cet animal est de la grosseur du chat, et a le poil gris, rayé de noir. Il est originaire d'Afrique et de l'Inde, où il vit d'oiseaux, d'œufs, de fruits. Ce qu'il a de plus singulier, c'est une bourse ou poche placée entre ses jambes de derrière, remplie d'une matière huileuse, qui est d'une odeur extrêmement forte, et que l'on emploie en parfum sous le nom de civette; c'est pour avoir de cette huile odorante que l'on prend la civette; on la tient enfermée, et on lui vide sa poche à certaines époques; puis on fait de cette graisse des boulettes ou pelottes, qui sont connues par tout. Les Hollandais, qui en font un grand commerce, élèvent ces animaux en cage, pour n'être pas exposés à en acheter l'huile falsifiée. Ces cages sont si étroites que l'animal ne peut pas se tourner dedans; sans cela, il seroit

assez difficile de lui vider sa poche à parfum, parce qu'il mord et déchire cruellement. On prend ce parfum tous les deux ou trois jours, par le moyen d'une petite cuiller que l'on introduit dans la poche.

La Genette.

C'est encore un autre animal du même pays, qui a aussi une poche de parfum, mais d'une odeur plus foible et moins durable que celle de la civette, à laquelle il ressemble d'ailleurs beaucoup, quoique plus p[illegible] et.

Le Puant.

Cet animal se trouve en Amérique, où il se loge pendant le jour dans des vieux arbres creux, et court pendant la nuit après les oiseaux, sur tout après les poules, dont il aime beaucoup les œufs. Il est de la grosseur de la marte, svelte comme elle, noir et rayé de blanc, du reste très-peu aimable, mais cependant fort singulier. Quand on s'approche de lui, il gronde et renifle avec violence, gratte la terre de ses pattes de devant, tourne le derrière, et lâche ses excrémens dont l'odeur

est insupportable, même pour les animaux. Aussi se garde-t-on bien de l'approcher ; mais s'il arrive pourtant qu'il voie quelqu'un assez proche de lui pour l'atteindre avec son urine, il ne manque pas de lui lâcher son eau, que l'on dit être encore plus puante que ses excrémens, et si caustique, que s'il en entre quelques goutes dans les yeux, on court risque de perdre la vue.

Le Furet.

C'est un petit animal originaire des pays chauds, et que l'on n'élève en France que comme domestique : il est du genre des belettes ; il a le corps alongé, mince, le museau pointu, la tête étroite, et il exhale une assez mauvaise odeur en tout temps. Il a le naturel des animaux de cette classe, et c'est le seul dont on a su tirer parti pour faire la guerre aux autres ; on s'en sert sur tout pour la chasse aux lapins : mais il faut toujours l'emmuseler quand on le lâche dans un terrier, sans quoi il dévoreroit le lapin, ou du moins lui suceroit le sang, et s'endormiroit dans le trou, de façon que l'on perdroit le lapin et le

furet. La femelle fait deux portées ordinairement de cinq ou six petits.

L'Ichneumon.

On le nomme autrement rat d'Egypte, rat de Pharaon, mangouste; cet animal est gros comme la marte, à peu près de la même figure, bigarré de blanc, de noir et de jaune. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Asie et de l'Afrique, sur tout en Egypte et dans l'Inde, sur les bords de la mer, des lacs, des fleuves, où il mange des serpens, des lézards, des rats, des souris, des oiseaux, et des œufs de crocodile. La femelle met bas trois à cinq petits tous les ans.

En Egypte on le prend et on l'apprivoise pour s'en servir, en guise de chat, à purger les maisons de rats et de souris. Il y a des gens qui en font un métier dans ce pays-là, et qui les portent vendre au marché.

Le Blaireau.

De tous les animaux que nous connoissons, celui-ci est sans contredit le dormeur le plus déterminé; car il dort régu-

lièrement toute la journée entière, ensuite la bonne moitié de la nuit, et par-dessus le marché tout le long de l'hiver tant qu'il dure : ainsi le blaireau dort beaucoup plus que les trois quarts de sa vie, et la marmotte ou le loir sont, en comparaison, des animaux très-éveillés.

Il est de la grosseur d'un renard, ou d'un petit chien, avec la tête du premier et le museau du second; il a le poil long et touffu, de couleur blanche, rousse et noire, les jambes courtes et minces, et presque point de queue. Il fait son terrier dans le plus épais des bois, à quatre, huit, et dix pieds de profondeur; vit de rats, de souris, d'œufs, d'oiseaux, de grains, de racines, de fruits; la femelle met bas tous les ans trois petits : la durée de la vie de ces animaux est communément de neuf ans.

Le blaireau porte entre les cuisses une bourse à graisse, dans laquelle il fourre son museau pendant son sommeil d'hiver, apparemment pour la sucer.

Il est susceptible de s'apprivoiser, et alors il peut tenir lieu de chat dans une maison, et la purger même de rats et de

souris ; mais il rend sa domesticité plus à charge que celle du chat, parce qu'il ne se contente pas de rats et de souris, mais qu'il dévore les poules, coqs, oies, et en général tout ce qu'il trouve de son goût. Du reste, on le mange aussi ; sa chair n'est pas mauvaise : comme sa peau est forte et bien fourrée, de manière à n'être jamais pénétrée par l'humidité, on s'en sert beaucoup à faire des carnassières, des havre-sacs, des doublures de malles, et autres choses de cette nature. Enfin, ses longs poils servent aux peintres pour leurs pinceaux.

On ne peut le prendre qu'avec une espèce de chien qu'on appelle basset à jambes torses, le seul qui puisse se fourrer dans son terrier, et le poursuivre jusqu'au fond, d'où il le chasse, de façon que le chasseur, qui l'attend au trou, le tue aisément ou bien le basset le tue lui-même, aidé de ses camarades ; ou bien encore, si le blaireau ne sort pas, il donne le temps aux chasseurs de percer le terrier au-dessus du fond, et d'en tirer l'animal.

Il faut encore mettre dans cette classe le coati, sujet à se ronger le bout de la queue, et qui ne se trouve qu'en Améri-

que ; le renard de Ceylan, le souslic (ou soulik), le konguruh ou le grand gerbo des Terres Australes, le gerbo, le ratel.

A demain, mes enfans, pour la classe des animaux vivipares qui volent.

ONZIÈME ENTRETIEN.

VIIIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Cette classe, mes enfans, ne nous offrira pas une bien grande carrière à parcourir ; mais elle nous présentera une de ces productions de la nature, qui frappent et arrêtent par leur singularité.

Quoique tout soit également parfait en soi, puisque tout est sorti des mains du Créateur ; il est cependant, relativement à nous, des êtres accomplis, et d'autres qui nous semblent imparfaits et difformes. Les premiers sont ceux dont la figure nous paroît agréable et complète, parce que toutes les parties en sont proportionnées, les mouvemens assortis, et toutes les fonctions faciles et naturelles. Les autres, sont ceux qui nous paroissent imparfaits, et même hideux,

hideux, parce que, non-seulement leurs affections nous sont nuisibles, mais encore par la singularité de leur conformation, qui s'éloigne trop de la nature commune des premières idées sur lesquelles s'est formé notre jugement.

La Chauve-Souris.

Les chauve-souris sont du nombre de ces animaux qui s'écartent le plus des règles ordinaires de la nature. Elles sont moitié oiseau, moitié souris. Cependant elles n'ont pas de plumes comme les oiseaux, et l'on ne sauroit même dire qu'elles aient proprement des ailes : elles ont la peau couverte de véritables poils, et ce qui leur donne la faculté de voler, c'est une membrane très-déliée, semblable à un crêpe, qui est d'une pièce avec la peau tout le long du corps, depuis les pattes de devant jusqu'à celles de derrière, qui y sont de même attachées les unes et les autres. Néanmoins il paroît que cet organe ne suffiroit pas pour les élever fort haut dans les airs ; et quoiqu'elles volent assez rapidement, on voit cependant qu'elles ne font, à proprement parler, que voltiger, à peu près

comme de jeunes oiseaux qui commencent à s'exercer. Elles ne sauroient courir par terre, parce que les doigts sont trop longs à leurs pattes de devant ; tout au plus peuvent-elles, à l'aide de l'ongle du pouce, qui est court, se traîner assez vîte sur le ventre.

On ne les voit voltiger que vers le point du jour, ou à la nuit tombante, sur tout dans les belles soirées, et au clair de la lune : la lumière du soleil paroît leur être contraire. Pendant le jour, elles se retirent dans toutes sortes de trous obscurs, tant dans les maisons que dans la campagne ; ensuite, dès que le soir est venu, elles sortent pour faire la chasse aux mouches et aux papillons, ou bien pour entrer dans nos maisons, où elles mangent du lard. Mais à peine est-il jour qu'elles disparoissent, et gagnent de nouveau leurs retraites obscures. Dans l'hiver, elles se rassemblent en monceau dans ces trous, s'enveloppent dans leurs aîles comme dans un manteau, se suspendent par les pieds de derrière, et dorment ainsi entassées jusqu'au printemps sans se réveiller et sans manger. Puis aux premières chaleurs, elles

se dégourdissent peu à peu, et reprennent insensiblement leurs premières habitudes de chasse.

Les chauves-souris sont assez multipliées, sur tout en Asie et en Amérique ; dans nos contrées, les hiboux les détruisent. Elles mettent bas tous les ans deux ou trois petits, qu'elles allaitent pendant trois ou quatre semaines (leurs mamelles sont au nombre de deux) : après quoi elles les nourrissent en leur apportant de la pâture jusqu'à ce qu'ils soient en état d'aller eux-mêmes à la picorée.

La chauve-souris commune peut avoir un peu plus que la grosseur de la souris domestique. Il y en a de bien plus petites encore. Elles ont, comme les autres espèces, cinq doigts à chaque patte de derrière, et pour les pattes de devant, elles n'ont, à proprement parler, que le crochet ou ongle crochu qui leur sert à s'accrocher au lard et aux autres choses qu'elles veulent dévorer. La membrane déliée qui forme leurs ailes, est attachée à tout le tour du corps dans la longueur, et tient aux pieds et à la queue. Mais il y a des chauve-souris d'une taille bien supérieure, sur tout

dans les pays étrangers. Nous avons nous-mêmes celle à longues oreilles, qui est d'une figure très-difforme : mais arrêtons-nous à l'espèce la plus grosse et la plus dangereuse.

Le Vampire.

C'est une chauve-souris, aussi cruelle que hideuse, qui, au rapport de tout le monde, suce le sang des bêtes, et même des hommes, pendant leur sommeil. Elle est de la grosseur de l'écureuil, a la tête semblable à celle d'un chien, la face noire, de longs poils noirâtres, et, par bonheur pour nous, ne se trouve point dans nos contrées, mais seulement dans l'Amérique méridionale et aux Indes, où on les voit passer le soir en volées nombreuses qui obscurcissent l'air, et couvrent les rues : chose d'autant plus croyable, qu'un gros vampire, les ailes étendues, a bien trois pieds d'envergure.

Le cadet. Ah ciel! mais est-ce que ces vilains animaux ne vivent absolument que du sang qu'ils sucent?

Le père. Grâces au ciel, non; autrement le pays seroit bientôt dépeuplé d'hom-

mes et d'animaux ; car une pareille sangsue peut faire mourir un homme d'une seule piqûre, tant par la quantité de sang qu'elle lui dérobe, que par celle qui sort encore de l'ouverture qu'elle a faite, même après qu'elle a cessé de sucer. Les vampires mangent ordinairement des fruits : ils aiment sur tout beaucoup à sucer le jus du palmier; mais il les enivre de façon que souvent ils tombent par terre comme morts : cependant ils préfèrent encore à tout cela le sang des animaux. Dès que la nuit arrive, ils parcourent tout un canton, en cherchant quelque part un homme endormi; dès qu'ils en ont apperçu un, ils s'approchent sans bruit, et lui appliquant sur un bras, ou autre partie découverte, leur langue garnie de piquans aigus et très-déliés, ils se mettent à presser et à sucer jusqu'à ce que le sang sorte sans l'éveiller : alors ils se rassasient à plaisir. Ils traitent de même les bœufs, les vaches, les ânes, les chevaux, et tout autre animal domestique.

L'AINÉ. Mais comment se fait-il que l'on ne se réveille pas ? Car cela doit faire du mal, et l'on se réveille bien pour une

puce ou une punaise, qui ne sont pas si grosses!

Le père. Ces maudits animaux ont une adresse et une malice singulières, qui consistent en ce que, pour empêcher le dormeur de s'éveiller, elles l'éventent doucement avec leurs grandes ailes et le rafraîchissent: ce qui, dans des pays aussi chauds, provoque beaucoup le sommeil. Cependant on s'éveille malgré cela quelquefois, tantôt pendant que la maudite harpie est encore occupée à sucer, tantôt quand elle a fini: alors on se sent foible, abattu, quelquefois tout en sang, quelquefois malade à mourir. Quand la sucée n'a pas été trop copieuse, il peut arriver qu'elle tienne lieu d'une saignée utile, et prévienne une maladie. Le pis est que le vampire entre souvent dans les maisons, par les portes, les fenêtres, les cheminées, et va sucer le sang des hommes jusque dans leur lit. Pendant le jour ils se tiennent tapis dans les creux des arbres, ou bien sur les arbres mêmes, où ils se suspendent les uns aux autres en longs chapelets par les pieds de derrière, la tête en bas.

Au reste, aucune espèce de chauve-souris

n'est vénimeuse, ni même n'a la chair malsaine; on les mange dans la Chine et dans plusieurs autres pays de l'Inde.

Voilà, mes amis, où se terminera notre entretien sur cette classe d'animaux si extraordinaires; nous nous dédommagerons demain de sa brieveté, en parcourant celle des animaux qui ont les pieds palmés ou en pattes d'oie.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

IXème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Un des caractères des animaux de cette classe, est d'avoir les jambes courtes et les pieds palmés. Nous y joindrons les animaux qui ont les jambes de devant serrées contre le corps, et celles de derrière métamorphosées en une queue plate, de façon qu'ils paroissent être sans jambes. Tous les animaux de cette classe viennent dans les contrées septentrionales de l'ancien monde et du nouveau, partie dans les lacs et les rivières, comme les castors et les loutres, partie dans la mer,

comme les chiens de mer, les ours marins, les lions de mer, les chevaux marins, les vaches marines, ou en général, les phoques de toute espèce. Commençons par le plus intéressant de tous.

Le Castor.

On appelle *bivres* ceux de nos pays d'Europe. C'est un animal de la grosseur à peu près d'un mouton, qui a la tête pointue, tenant de celle du rat, la queue plate et couverte d'écailles, les jambes de devant fort courtes avec des pieds à cinq doigts bien dégagés, celles de derrière plus longues avec des pieds palmés, c'est-à-dire, dont les cinq doigts sont liés ensemble par une membrane pour leur servir à nager, le poil doux et moëlleux de couleur noirâtre par tout le corps, quoiqu'il s'en trouve aussi de tout blancs, et d'autres qui sont bigarrés de blanc et de brun. Il habite au bord des fleuves, étangs, lacs; mange du bois tendre, de l'écorce, des feuilles, et vit quinze à vingt ans : la femelle fait tous les ans une portée de deux ou trois petits.

Tout le monde sait la réputation qu'a

le poil du castor. On en fait des chapeaux des bas, du drap, des gants de la plus grande finesse.

Comme les castors sont beaucoup plus multipliés dans le nord de l'Amérique que par tout ailleurs, ce sont les Anglais qui font le plus grand commerce de tout ce que l'on tire de ces animaux. Ils se plaisent peu en Europe, parce qu'étant trop peuplée, ils n'y trouvent pas la facilité d'y exercer leurs talens singuliers, y vivre en société et y bâtir des bourgades; ceux qui s'y trouvent, vivent épars, solitaires, fugitifs, cachés dans des terriers, où on les poursuit même vivement, parce qu'ils dégradent les jetées et pilotis que l'on fait dans l'eau, pour en tirer du bois qu'ils mangent, et parce qu'ils labourent trop le rivage. On en trouve de cette espèce en France, par exemple, dans le ci-devant Languedoc sur les îles du Rhône; en Suisse, en Italie, en Espagne, et en plusieurs endroits de l'Allemagne. Il y en a beaucoup plus en Asie; mais c'est l'Amérique, et sur tout le Canada, qui peuvent être regardés comme la vraie patrie des castors: ils y sont rassemblés par milliers dans nombre

d'endroits, de façon qu'à voir leurs habitations, on croiroit que ce sont des bourgades de sauvages, qui ne mettent pas plus et même moins d'art dans la construction de leurs huttes.

LE CADET. Quoi! vraiment les castors se bâtissent des maisons et forment des bourgades?

LE PÈRE. C'est peut-être la chose la plus étonnante qui se passe parmi les animaux. Comment croire, en effet, qu'un animal abatte des arbres presque de la grosseur d'un homme sur le bord des rivières, et les fasse tomber en travers dans l'eau; les tire à l'eau, si malheureusement la chute se fait du côté de la terre, puis se mette dessus pour les conduire, en flottant, au lieu fixé pour l'établissement de la colonie? c'est avec ces matériaux qu'il construit de grandes jetées ou digues, et bâtit des cabanes où l'on semble reconnoître la main de l'homme: voilà en raccourci l'histoire des talens et de l'industrie du castor en société, et tout cela sans autres instrumens que sa queue et ses dents.

L'AINÉ. Mais comment font-ils, mon papa, pour exécuter un ouvrage si difficile?

Oh! dites-nous en détail de quelle manière ils s'y prennent?

LE PÈRE. Une fois les matériaux assemblés dans le lieu du travail, ils se mettent à l'œuvre sans perdre de temps. Les uns coupent les branches de l'arbre abattu, et les taillent en pieux d'égale longueur; alors d'autres plongent et vont au fond de l'eau creuser des trous dans lesquels ils font entrer les pieux, puis après les avoir bien affermis, pendant que d'autres les soutiennent droits ou inclinés, selon la place, ils les entrelacent de branchages. D'autres apportent de la terre glaise, de la mousse, des pierres; de la première on pétrit un ciment, qui sert à plâtrer le clayonnage, tandis qu'on le comble de pierres et de terre, et qu'on le calfate exactement avec de la mousse.

De cette manière, ces architectes ingénieux élèvent une digue ou chaussée, quelquefois de cent pieds de long sur douze d'épaisseur à la base, droite du côté d'où l'eau arrive, et en talus du côté opposé, afin de mieux en soutenir le poids. Lorsque ce grand ouvrage est achevé à frais communs, alors ils se divisent par petites

bandes de dix, vingt et même trente, pour bâtir des cabanes exactement proportionnées à chaque nombre. Ces cabanes sont élevées sur la digue même, elles sont de figure ovale, ordinairement à un seul étage, souvent à deux; et quand chaque cabane est achevée, chaque paire de castors, mâle et femelle, s'y prépare une loge ou cellule à part, où elle fait un lit de paille ou de foin pour recevoir mollement les petits à naître. Quand tout l'édifice est achevé, la république vit là tranquille, et chacun goûte les douceurs du ménage et du repos pendant toute la durée de l'automne et de l'hiver : bien entendu que l'on n'a pas oublié de faire des magasins de provisions pour la mauvaise saison, c'est-à-dire, d'amasser du bois tendre, de l'écorce, du feuillage, que l'on met dans l'eau pour les tenir frais.

LE CADET. Et quand le printemps est venu, quittent-ils leur habitation pour aller ailleurs ?

LE PÈRE. Dès que le printemps a fait renaître la verdure, toute la famille, tant vieux que jeunes, quitte l'eau et gagne les bois, pour s'y réjouir en broutant de bonnes

nes feuilles nouvelles, de l'écorce fraîche bien succulente, des bourgeons tout récemment éclos. Les castors restent dans les bois jusqu'en automne; aux approches de l'hiver ils regagnent leurs cabanes, réparent et rétablissent les ouvrages, s'ils les trouvent endommagés, ou en font de nouveaux s'ils sont détruits tout à fait.

L'AINÉ. Et ils exécutent tout cela sans instrumens, sans clous, sans scie, sans hache?

LE PÈRE. C'est, comme je vous l'ai dit, avec leurs dents, leur queue et leurs pieds, que les castors exécutent tous leurs travaux. Leurs dents, qui sont fort tranchantes, leur tiennent lieu de scie et de hache; leurs pieds de devant sont des espèces de mains dont ils se servent, tantôt comme de pioches pour creuser la terre, tantôt pour entrelacer leur clayonnage; avec ceux de derrière ils gâchent et pétrissent la glaise et le ciment, et leur queue est tantôt une pelle pour la porter, tantôt une truelle pour l'appliquer contre les murailles de leur logis, l'étendre, la battre, et la polir. Cette queue leur sert encore à donner le signal du départ dans

les cas de besoin ; si un castor aperçoit quelque ennemi, un chasseur, par exemple, ou s'il entend quelque chose de suspect, il frappe aussitôt un coup de sa queue sur la surface de l'eau ; à ce claquement, qui retentit au loin, tout les autres plongent et disparoissent : car, quoique leurs cabanes aient toujours deux ouvertures ou portes, l'une du côté de l'eau, l'autre du côté de terre, ils prennent rarement pour fuir, ce dernier chemin, parce que la conformation de leurs jambes les rend peu propres à la course ; aussi ont-ils la démarche embarrassée d'une oie ou d'une canne, de façon que leur seule ressource est du côté de l'eau, vu qu'ils nagent et plongent très-bien, et savent à merveille se sauver sous la glace.

Le cadet. Mais puisque le castor vit la plupart du temps dans l'eau, il devroit manger des poissons et s'en nourrir ?

Le père. A voir en effet le castor toujours dans l'eau, on pourroit s'imaginer qu'il mange des poissons, comme tant d'autres, mais il n'en est rien : le castor ne sait ce que c'est d'être ennemi d'aucun être vivant ; il ne se soucie même ni de

grains, ni de fruits, et se borne aux provisions dont nous avons parlé, si ce n'est que lorsqu'on l'a apprivoisé, il s'accoutume peu à peu à manger de tous les végétaux qu'on lui donne; il n'y a que la viande, ou chair de tout animal quelconque, qui ne se trouve jamais de son goût. Au reste, quoiqu'il soit très-pacifique, il se défend de son mieux quand on l'arrête, et cela est bien naturel; alors il se sert du tranchant de ses dents, et traite les jambes ou les bras de ceux qui l'attaquent comme les branches d'arbres dont il se nourrit aux champs.

Il ne faut pas oublier une particularité qui est propre au castor; c'est qu'il a sous la queue une poche (d'autres disent quatre) remplie d'une espèce de graisse ou huile, qui lui sert à oindre son poil et à rendre sa fourrure impénétrable à l'eau. Cette huile, qui a une odeur forte et désagréable, est fort recherchée, et employée par les apothicaires sous le nom de *castoreum*. Un gros castor peut peser cinquante à soixante livres.

La Loutre.

Elle est un peu plus grosse qu'un chien barbet ; sa tête ronde, et garnie de moustaches, tient de celle du chat ; elle a les oreilles petites, les yeux grands, la queue longue et garnie d'un poil touffu, les jambes courtes, les pieds à cinq doigts palmés, et tout le corps couvert d'un poil doux, couleur gris-brun : elle se tient, comme le castor, au bord des eaux, et mange des poissons, des écrevisses et des grenouilles, et même dans le besoin, des rats d'eau, de l'écorce d'arbre, des feuilles, de l'herbe : elle vit douze à quinze ans, et la femelle met bas tous les ans trois à cinq petits.

Cependant la loutre ne bâtit point comme le castor ; elle se loge dans le premier trou qu'elle trouve fait en terre sur le rivage, ou sous les racines d'un arbre déchaussé. Mais elle sait cacher sa retraite en établissant sous terre sa communication avec les eaux, et ne laissant à la surface de la terre qu'une très-petite ouverture pour y faire entrer l'air. On la chasse et on la mange, quoique sa chair n'ait qu'un mau-

vais goût de poisson ; mais son poil est très-fin et presque égal en bonté à celui du castor ; aussi en fait-on le même usage.

Quand la loutre veut prendre du poisson, elle commence à battre l'eau avec sa queue pour les faire rassembler ; puis tout d'un coup elle plonge, en prend une couple, et vient les manger à terre. On peut dire que c'est le renard des étangs, car elle y fait autant de ravage que lui dans les basse-cours. C'est sur tout de nuit qu'elle s'y introduit, et son adresse est telle à cette chasse, qu'en peu de temps elle est en état de dépeupler les étangs les plus poissonneux ; puis quand elle n'y trouve plus de poissons, elle s'en prend aux écrevisses.

La loutre marine est plus grosse que la loutre de rivière, mais sa figure est la même à peu de chose près ; la grande différence qu'il y a entre ces deux espèces, consiste en ce que la loutre marine fréquente la mer en y descendant par le courant des fleuves, sur les bords desquels elle a son trou ; qu'elle ne se trouve que dans les régions les plus froides de l'Asie et de l'Amérique ; que son poil est d'un

gris-noir, et encore plus fin et plus doux que celui de la loutre d'eau douce. Enfin, elle ne met bas qu'un petit tous les ans, et la durée de sa vie est de vingt à vingt-cinq ans. Du reste, c'est un animal très-foible et sur tout extrêmement stupide; on le prend et on le tue comme l'on veut. Seulement on lui remarque beaucoup de tendresse pour ses petits : elle les tient embrassés entre ses jambes, et se laisse plutôt assommer que de les lâcher. Sa méthode, pour leur apprendre à nager, est assez singulière; elle se met sur le dos et les porte sur son ventre en les tenant serrés entre ses pattes, et dans cette posture se laisse aller au fil des eaux jusqu'à ce que les petits sachent nager d'eux-mêmes.

Le Chien de Mer.

Ce vivipare, auquel on donne encore les noms de phocas ou phoque, de veau-marin et de robbe, se trouve dans les mers du Nord, et dans les lacs de ces contrées froides, tant en Amérique, qu'en Europe et en Asie : le chien de mer a depuis quatre jusqu'à huit pieds de long, et depuis deux jusqu'à quatre de haut. Il a

la tête grosse, de longues moustaches de poils roides, disposées comme celles du chat, avec de semblables soies sur le nez et sur les yeux, avec quelques différences, selon les espèces; les yeux gros, les oreilles sans bouts, la queue courte; les jambes et les pieds d'une figure toute particulière; enfin, tout le corps revêtu de poils courts et roides, tantôt d'un gris-blanc, tantôt d'un gris-noir, ou bigarrés de noir et de blanc; ces animaux ne mangent presque que du poisson, et sur tout des harengs, et ils vivent environ vingt à vingt-cinq ans; la femelle fait tout les ans une portée d'un ou de deux petits.

Quant à la forme tout à fait singulière des pattes du chien de mer, elle est telle qu'il ne peut s'en servir, et qu'il paroît toujours estropié; il est obligé de se traîner presque comme un vermisseau, ou de ramper avec ses pattes de devant, comme si on lui avoit rompu celles de derrière. A proprement parler, il n'a point de jambes, mais seulement quelque chose d'approchant; les pattes de devant sont un peu plus longues que celles de derrière, tortues, courbées en arrière, munies

de cinq doigts avec de gros ongles pointus; enfin presque semblables à celles des oies ou plutôt des taupes. Celles de derrière sont aussi tortues et armées d'ongles, mais tellement recourbées en arrière, qu'elles semblent se confondre avec sa queue fourchue, de plus palmées pour la nage: enfin tout son attirail de jambes est si singulier, qu'à ne le voir qu'en peinture, on croiroit qu'il n'en a point du tout, et qu'en effet on a pris ce qui les représentoit pour la figure d'un paquet de nageoires tronquées, du moins celles de devant; et celles de derrière pour une partie de la queue.

L'AINÉ. Comment fait donc le chien de mer pour marcher avec de pareilles jambes?

LE PÈRE. La nature y a pourvu; à l'aide de ses ongles crochus il peut grimper sur le haut des rochers et des montagnes de glaces, où il se repose et dort: puis, quand il veut descendre, il se lance à l'eau du sommet de ces hauteurs, ou s'y laisse tomber. D'ailleurs, tout estropié qu'il paroît, il ne laisse pas de sauter et de ramper assez vîte sur la glace, pour que le chas-

seur le plus alerte ait beaucoup de peine à l'atteindre.

Au reste, les peuples du Nord en tirent beaucoup d'avantages; ils en mangent la chair et la graisse, et se vêtissent de sa peau : sa chair est rouge, tendre, succulente, grasse, et se mange tant fraîche que fumée. On mange de même le lard, qui a deux ou trois doigts d'épais, ou l'on en brûle une partie dans les lampes en guise d'huile. Enfin l'on emploie sa peau à faire des habits, des camisoles, des bonnets, des culottes, des bottes, des souliers, des courroies, des cordes, des outres, et même à faire des petits canots nommés cayaques, ou du moins à les en revêtir par dehors et par dedans : ces peuples en recouvrent aussi leurs cabanes d'été, et en vendent une infinité aux Européens, qui à leur tour s'en servent pour recouvrir des coffres et des malles, à faire des garnitures de bonnets, et des tabatières. Les phocas sont, pour les peuples indigens du Nord, une ressource si nécessaire, que s'ils en étoient privés, ils périroient de faim et de froid.

Aussi ces animaux utiles sont-ils extrê-

mement multipliés. On compte qu'il s'en tue au moins cinquante mille tous les ans dans les pays du Nord. La plupart du temps on les surprend endormis sur la glace, et l'on a le temps d'en tuer des centaines avant que les autres songent à s'éveiller, tant ils dorment profondément, sans souci, sans inquiétude, sans avoir même le soin de se garder en plaçant des sentinelles. Cependant il mordent cruellement quand ils peuvent attraper les jambes ou les mains de quelqu'un ; mais on ne les laisse pas approcher de si près. Il suffit de leur appliquer quelques coups sur le nez pour les étourdir et les abattre; on les égorge sur le champ, on leur enlève le lard dont on remplit des tonnes que l'on emporte pour le faire fondre et en tirer de l'huile de poisson. Ils ont la vie si dure, que souvent lorsqu'ils sont déjà écorchés à demi, ou même tout à fait, ils se débattent encore, font des sauts considérables, et cherchent à saisir et à mordre.

L'huile que l'on tire de ces animaux a le goût et les qualités de la vieille huile d'olive, mais celle des jeunes n'a ni odeur

ni goût fort, de sorte qu'elle est aussi bonne que l'huile d'olive fraîche.

L'Ours Marin.

Le phoque, appelé ours marin, est plus gros que le chien de mer, mais il lui ressemble assez par la figure; il a la tête d'un ours, les oreilles courtes, la queue courte aussi, les pattes de même, mais armées de cinq doigts onguiculés et palmés jusqu'à la moitié, enfin le poil court, roide et d'un gris-noir par tout le corps. Il se nourrit d'herbe et de poissons, vit près de cinquante ans, et se trouve sur tout dans la mer de Kamtchatka, entre l'Asie et l'Amérique. La femelle met bas tous les ans un petit, et rarement davantage. Ce phoque-ci court très-bien, et fait tête à tout ennemi, jusqu'à l'homme même, soit quand on va le chasser avec des chaloupes, soit quand on le cherche sur le rivage pour le tuer à coups de fusil : si l'on s'en approche trop, il saute sur un homme et le terrasse sans peine. Cependant les Kamtchadales savent les assommer à coup de pierres, ils en mangent la chair et en boivent le sang : ordinairement un seul

mâle est entouré de vingt, trente ou cinquante femelles, dont il est très-jaloux, et tient toute sa postérité rassemblée jusqu'à la troisième génération : toutes ces familles vivent dans une grande union, et se défendent mutuellement jusqu'à la mort. D'ailleurs les ours marins, en général, accourent au secours les uns des autres quand ils en voient un attaqué.

Le Lion Marin.

Il ressemble beaucoup au phoque ou veau marin ; mais il est beaucoup plus gros, et a douze à vingt pieds de longueur; sa tête a quelque rapport avec celle du lion terrestre, d'où vient son nom. Le lieu de son séjour est la Mer Pacifique, quoiqu'on le retrouve beaucoup plus loin et jusque vers la Mer du Sud ; il se tient tantôt dans l'eau, tantôt sur terre ; son poil est court et d'un brun clair ; il mange des poissons et de l'herbe, et vit jusqu'à cinquante ans. La femelle fait tous les ans une portée de deux petits.

Quand il a pris tout son accroissement, il pèse dix-sept à dix-huit quintaux sans être écorché. On en mange la chair qui est

est recouverte d'une couche de lard d'un pied d'épais, duquel on tire quarante à cinquante pots d'excellente huile ; et sa peau fournit un cuir propre à faire des bottes fortes, des souliers et des courroies.

Ces animaux s'arrêtent volontiers pour dormir sur les îles et les bancs de sable ; mais il en reste toujours un en sentinelle, qui, à la vue d'un ennemi, fait un bruit affreux par son cri, semblable tantôt au grognement d'un cochon, tantôt au hennissement du cheval ; de sorte qu'on ne les massacre pas si aisément, ni aussi impunément que les autres phoques ; au reste, ils ne sont point malfaisans, et ne se jettent sur personne, si ce n'est lorsqu'ils se sentent blessés, ou lorsqu'on enlève leurs petits ; car dans ces occasions ils n'épargnent rien de ce qu'ils rencontrent, et mettent tout en pièces avec leurs terribles dents. D'ailleurs ils ne sont lestes ni à courir, ni à nager ; les femelles portent leurs petits sur le dos dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils sachent nager ; et pour les y forcer plutôt, le mâle les jette souvent à l'eau, au risque de les replonger s'ils ne réussissent pas du premier coup.

La Vache Marine.

C'est un animal qui surpasse en grosseur le bœuf le plus puissant; et celui des phoques auquel il ressemble le plus, est le veau marin : sa tête est une grosse masse ronde, percée d'une large gueule de bœuf, armée à la partie supérieure de deux longues dents ou défenses, recourbées en dedans, grosses comme le bras, presque semblables à celles de l'éléphant, d'une grande dureté, et en dedans de la plus grande blancheur, préférées même à l'ivoire pour nombre de jolis petits ouvrages. La vache marine a de plus, la queue courte et les pieds du chien de mer, deux narines, qui lui servent non-seulement à respirer, mais aussi à faire jaillir de l'eau en assez grande quantité fort haut et avec fracas. Sa peau est de l'épaisseur d'un doigt, toute ridée et parsemée de quelques poils d'un rouge-brun, de même qu'il a autour de la gueule des moustaches composées de soies grosses comme des tuyaux d'épis de blé, qui, avec ses deux grands boutoirs, ne contribuent pas peu à lui donner un aspect affreux. Elle se trouve dans la Mer Glaciale près du Spitzberg, et

de la baie de Hudson ; elle mugit comme le taureau, mange des plantes marines et des coquillages, et vit au plus cinquante ans : la femelle fait tous les ans une portée d'un ou deux petits. Autrefois on ne faisoit la chasse aux vaches marines que pour avoir de l'ivoire ; mais aujourd'hui on sait les écorcher pour employer leur peau, pour manger leur chair et pour se servir de leur lard.

Le Lamentin.

Cet animal a plus de ressemblance avec la baleine qu'avec les phoque ; car ses pieds de devant, qui ont à peine deux pieds de long et lui servent à traîner la masse de son corps, ont presque l'air de nageoires, et ceux de derrière, l'air d'une queue de baleine. Cet animal, plus gros que les autres phoques, a la tête petite, alongée, et presque carrée, avec une gueule de vache, mais sans dents, si ce n'est deux boutoirs prolongés au dehors, dont l'un sort de la partie supérieure, l'autre de l'inférieure, et enfin deux ouïes et point d'oreilles. Sa peau est noire et fort épaisse, presque semblable à l'écorce d'un vieux

chêne, d'ailleurs si dure qu'à peine peut-on l'entamer à coups de hache. Il se tient toujours dans les mers du Kamtchatka, et plus loin vers l'Amérique méridionale; il mange des plantes marines et vit plus de cinquante ans. La femelle met bas un petit tous les ans.

Le lamentin nage souvent sur le dos, tenant ses petits entre ses jambes; quand il nage sur le ventre, on voit la moitié de son dos, et les corneilles avec d'autres oiseaux ne manquent pas de fondre dessus pour y enlever les poux et les autres insectes qui se fourrent dans les rides et les crevasses de sa peau. On le prend lui-même avec de gros harpons de fer; quand on a réussi à lui en ficher un dans le corps assez avant pour le blesser à mort, il faut dix hommes au moins pour le tirer à terre, car c'est une masse de plusieurs milliers pesant: une fois remorqué sur le rivage, à l'aide de la corde qui est toujours attachée au harpon, on l'achève à grands coups de hache ou d'épieux.

Sa chair est un peu dure, mais quand elle est bien cuite, elle a presque le goût du bœuf en bouilli. On tire de l'huile de son lard

fondu, et sa peau s'emploie aussi à beaucoup d'usages.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

Xème. *Classe des Vivipares.*

LES CÉTACÉES.

LE PÈRE. Ce n'est pas sur la terre qu'il faut chercher, mes enfans, les êtres les plus énormes qu'ait créés la nature; c'est dans les abymes les plus reculés, c'est dans le vaste bassin des mers que vivent les plus monstrueux et les plus considérables.

Les cétacées sont les animaux que la nature a placés à l'extrémité du règne animal pour y être comme le dernier terme de ses productions organisées les plus colossales.

La Baleine.

Cet animal, en effet, est le plus grand de tous les êtres organisés connus : il ne tient aux poissons que par la figure ; ôtez cette ressemblance à la baleine, elle approche parfaitement des quadrupèdes; sa structure intérieure est la même ; elle res-

pire comme eux par le moyen des poumons, s'accouple de même, donne ses petits vivans et les allaite.

Si l'on s'en rapporte aux voyageurs sur la grandeur des baleines, on n'aura rien de bien certain; il faudra croire que quelques-uns en ont vu dans les mers de la Chine, qui avoient neuf cent soixante pieds de longueur, et qui paroissoient comme des écueils ou des îles flottantes. On en a vu qui avoient jusqu'à cent trente et même deux cents pieds de longueur; mais il faut convenir que ces énormes poissons se rencontrent rarement, et que la baleine du Groenland, qui parvient jusqu'à soixante-dix pieds, est une des plus grandes.

Cette baleine a la tête si monstrueuse qu'elle fait au moins le tiers de toute la masse du corps. Cette tête porte dans son milieu une bosse où se trouvent les évens, c'est-à-dire, deux ouvertures par lesquelles elle rejette l'eau qu'elle avale avec sa proie, à une telle hauteur qu'on peut voir de fort loin ce jet-d'eau singulier, et avec un fracas que l'on entend à près de deux lieues. Ces jets sont de la grosseur du bras à leur naissance, et s'élèvent si haut que lorsqu'il

se trouve plusieurs baleines ensemble, on diroit, en les voyant de loin, que c'est une ville dont on aperçoit les cheminées vomissant de la fumée (1).

La gueule de cette baleine forme, par sa fente, à peu près la figure d'une S renversée, et cette ouverture est si vaste que l'on peut y entrer avec un petit canot, s'y promener, lui couper la langue et les barbes.

L'AINÉ. Ah ciel, mon papa! mais c'est quand elle est morte, sans doute? car elle auroit bientôt écrasé et avalé l'homme et le canot.

LE PÈRE. Bien entendu que l'on ne va pas s'y fourrer quand le monstre est en vie; si l'on en revenoit, l'on seroit fort heureux. Cependant on ne risqueroit pas d'être avalé, encore moins le canot; car ce monstre, tout prodigieux qu'il est, n'a le gosier large que de quatre ou cinq doigts. Cela vous paroît presque incroyable, et cependant c'est un fait; ainsi la baleine ne

(1) Selon l'expression de Pontoppidan, dans son Hist. Nat. de Norvège.

peut avaler que des insectes de mer et de petits harengs, quoique vous ayez entendu dire qu'il y eut autrefois un homme avalé par une baleine, et revomi au bout de trois jours.....

LE CADET. Ah! c'est le prophète Jonas? mais s'il en est ainsi, mon papa, comment croire.....

LE PÈRE. Tout dépend du nom du monstre marin qui l'avala; car il y en a d'autres qui ont le gosier assez large pour cela, comme nous verrons bientôt. Mais si le hardi pêcheur, qui s'aviseroit de se promener en canot sous les voûtes du palais d'une baleine vivante, au milieu de la forêt de ses barbes, n'étoit pas avalé, il n'en vaudroit guère mieux. Car il faut vous représenter que ces barbes sont disposées tout autour de la mâchoire supérieure de la baleine, au nombre de sept à huit cents, à peu près comme les tuyaux d'un buffet d'orgue, et s'enchâssent dans des espèces de fourreaux qui se trouvent à la mâchoire inférieure. C'est avec ces barbes, qui lui tiennent lieu de dents, et qui sont d'une matière dure approchante de la corne, que la baleine prend les insectes marins dont

elle se nourrit par centaines avec la vase où ils se tiennent enfoncés ; et s'il se trouvoit un homme pris dans cette sorte de filet, il y seroit brisé, moulu, et y périroit encore plus misérablement que s'il étoit tout simplement avalé et étouffé dans l'estomac d'un monstre.

Cette structure des mâchoires de la baleine est réellement curieuse. La mâchoire supérieure de cet animal a bien une vingtaine de pieds de long, et est si forte, si épaisse, que l'on en peut faire des montans de porte, ou des pièces de traîneaux ; les barbes qui y sont enchâssées, au nombre de trois cent cinquante de chaque côté, sont les unes grosses, les autres petites, et disposées de façon que les petites forment une rangée au bord extérieur de la mâchoire, et une autre sur le bord intérieur, et que la rangée des grandes barbes se trouve entre deux. Elles ont la forme d'une faux ; elles ont à leur base, c'est-à-dire, à l'endroit où elles s'enchâssent dans la mâchoire, un pied de large au plus et six doigts d'épais, dans les grosses baleines ; ensuite elles vont en diminuant jusqu'à la pointe. Elles sont garnies des deux côtés

de longs poils, qui garantissent la langue d'en être blessée, et servent aussi à mieux retenir et embarrasser les petits animaux qui lui servent de pâture. La mâchoire d'en bas, qui porte les fourreaux de toutes ces faux qui s'y perdent et s'y engainent, n'a point de barbes.

Ce sont ces barbes dont on se sert sous le nom de côtes de baleine, après les avoir refendues en petites lames de différentes longueurs, pour en faire des cannes, des parasols et des corps de femmes. Les Esquimaux en font les poteaux de leurs huttes d'été; ils en font même des canots qu'ils recouvrent par dedans et par dehors avec des peaux de chien de mer. Les côtes et les os de baleine servent à faire des siéges, des bancs, des tables; car elles sont aussi grosses que les poutres de nos charpentes de maison.

Les yeux de la baleine sont garnis de paupières, et ne sont pas plus gros que ceux de nos bœufs; ils sont placés aux deux extrémités de la gueule, et se trouvent éloignés l'un de l'autre de dix à douze pieds. Immédiatement derrière les yeux, on trouve les oreilles, qui ne sont que les

ouvertures de deux conduits de quatre pieds de profondeur, au fond desquels on sent le tympan. C'est au bas des yeux que sont placées les deux nageoires ou mains de la baleine, qui s'en sert moins pour nager que pour embrasser; elles ont de dix à dix-huit pieds de long et presque autant de large. Le principal instrument qui lui sert à se mouvoir avec toute la vîtesse qui lui est propre, c'est sa queue, qui a trente à quarante pieds de large, recourbée en dessus à ses deux pointes, et qui est placée horizontalement, tandis que dans les poissons le plan de la queue est dans une situation perpendiculaire : la baleine a tant de force dans cette partie, que d'un coup de queue elle peut mettre en pièces une chaloupe assez considérable.

Il y a peu d'animaux dont les hommes tirent plus d'utilité ; le nombre même en diminue tous les jours, parce que l'on en prend trop, sans leur donner le temps de parvenir à leur grandeur naturelle, ni même de se propager. Les femelles ne mettent bas qu'un petit tous les ans, ou deux tout au plus : ces petits, en sortant du ventre de la mère, sont déjà gros comme un

bœuf. Ainsi, comme les nations, tant commerçantes que sauvages, deviennent de jour en jour plus ardentes à la pêche de la baleine, il est à craindre que l'espèce ne s'en éteigne à la fin, comme l'on voit déjà qu'elle ne peut plus prendre tout l'accroissement que lui a fixé la nature.

L'AINÉ. Mais, mon papa, comment est-ce que l'on fait donc pour prendre ces gros poissons qui brisent les vaisseaux, qui sont si monstrueux ?

LE PÈRE. L'intérêt arme les hommes contre la baleine ; quelque périlleuse que soit cette pêche, les avantages qu'elle procure font surmonter tous les dangers. Elle se fait dans le détroit de *Davis*, où la baleine se trouve en abondance, dans les mois de février et de mars. On la fait aussi sur les côtes du Groenland, mais les vaisseaux y courent de grands dangers, parce que les glaces qui viennent s'y attacher, les arrêtent et les font périr sans ressource.

Lorsque les Hollandais, qui font plus particulièrement la pêche de la baleine que les autres peuples, partent pour cette expédition, on croiroit qu'ils vont à la conquête d'un nouveau monde : trois ou quatre cents

cents navires avictuaillés pour neuf mois, quittent les ports, et vont se répandre sur les mers du Nord. Quand ils sont arrivés dans les lieux où se commence la pêche, ils se tiennent toujours à la voile : un matelot attentif est en vedette au haut du mât de hune, et dès qu'il apperçoit une baleine, il avertit les *harponneurs* : l'équipage se disperse aussitôt dans les chaloupes, et court, la rame à la main, après la baleine apperçue : celui qui doit lancer le harpon (1) se met en avant de la chaloupe et court beaucoup de risque, parce que la baleine, ayant été blessée, donne des coups de queue et de nageoires, qui tuent souvent le harponneur, et renversent la chaloupe : le grand point est de lancer le harpon au-dessous de l'ouie, ou dans l'endroit du dos qui est le plus gras. La tête offre beaucoup moins de prise, et la précaution avec laquelle la baleine la présente lorsqu'elle est poursuivie, donne lieu de croire

(1) C'est un fer à deux tranchans, qui ressemble à une flèche, et qui est extrêmement pointu. Le manche est de six pieds de long. C'est à l'extrémité de ce manche qu'est attachée la corde que l'on file, lorsque la baleine est atteinte par le harpon.

qu'elle n'ignore pas que cette partie est la plus propre à résister aux coups.

L'animal se sentant blessé, prend la fuite, et plonge dans la mer : on file alors la corde à laquelle tient le harpon, et la chaloupe suit. La baleine remonte sur l'eau de temps en temps pour respirer, et rejeter une partie de son sang : la chaloupe s'en approche au plus vîte, et l'on tâche de la tuer à coups de lances ou de dards, avec la précaution d'éviter les blessures mortelles que feroient sa queue et ses nageoires. Quand la baleine est morte et qu'elle va au fond avant d'être attachée au côté du bâtiment, on coupe la corde qui tient au harpon, pour empêcher qu'elle n'entraîne les chaloupes avec elle, on perd alors la baleine qu'on avoit harponnée, et tous les cordages.

Le cadet. Oui, mais on sauve les chaloupes, n'est-ce pas?

Le père. Cela est vrai : si on a évité cet accident, et si on a pu amener la baleine jusqu'au vaisseau, on l'attache avec de grosses chaînes de fer aux flancs du bâtiment ; les matelots montent aussitôt dessus avec des bottes armées de crampons,

de crainte de glisser ; ils sont aussi tenus au bâtiment par une corde qui les lie au travers du corps ; ils tirent alors des couteaux faits exprès, et à mesure qu'ils enlèvent le lard de la baleine suspendue, on le porte au bâtiment où on le met dans la chaudière pour en tirer l'huile.

L'AINÉ. Il faut que les avantages que l'on tire de la pêche de la baleine soient bien considérables, puisqu'on s'expose à d'aussi grands dangers pour les obtenir ?

LE PÈRE. Ces avantages sont en effet très-grands. L'huile que fournit la graisse de la baleine est une branche de commerce considérable ; une baleine qui en donne cent barriques peut rapporter huit à neuf mille florins. Cette huile est d'un usage universel ; elle sert à brûler, à faire le savon, à la préparation des laines des drapiers, aux corroyeurs, aux peintres, aux sculpteurs, aux marins. Ce que nous avons nommé les barbes de la baleine est employé dans les arts, pour construire des parasols, des buscs, et des corps nommés corps de baleines, dont on se sert peu aujourd'hui, heureusement pour l'humanité.

Mais l'homme n'est pas le seul ennemi de la baleine; elle en a bien d'autres, tels que l'épée, le poisson à scie, et plusieurs autres animaux de différentes grandeurs, qui la poursuivent et viennent à bout de la faire mourir, ou la forcent à se cacher sous les glaces, au risque d'y étouffer si elle n'en ressortoit pas au bout de quelques minutes, ou si elle ne trouvoit pas le moyen de rompre la glace sur sa tête pour respirer l'air; ce qu'elle peut toujours faire quand le plancher de la glace n'est que de deux ou trois pieds d'épaisseur.

Telle est l'histoire de la grande baleine que l'on pêche dans la Mer Glaciale; mais il y a plusieus autres espèces de cétacées, comme le physale, le cachalot, le cotodon, le narval, le dauphin, le cochon de mer ou marsouin, et l'épaulard ou orque (1).

Le Physale.

Cet animal est plus long que la baleine du Groenland: mais il n'a que le tiers ou le

(1) L'auteur, qui a le mieux écrit sur tout ce qui concerne les baleines, est M. Grantz, Histoire du Groenland; MM. Martens et Anderson en ont donné de bonnes relations, de même que quelques autres.

quart de son épaisseur : aussi est-il infiniment plus agile, plus furieux, plus dangereux qu'elle, sur tout à cause des coups terribles de sa queue. De là vient que les Européens ne s'avisent guère de le poursuivre, d'autant moins que son lard est en petite quantité, assez mauvais, et ses barbes courtes et noueuses; mais les peuples du Nord en trouvent la chair excellente, et en font grand cas. Du reste, on le prend comme la grande baleine, c'est-à-dire, au harpon. Il a aussi comme elle, des fanons au lieu de dents, et lui ressemble même pour tout le reste, à la seule différence qu'il a sur le dos une espèce de nageoire de la longueur de quatre pieds, dans une situation perpendiculaire et dans la direction de la queue. La largeur de son gosier ne lui permet d'avaler que des harengs tout au plus; aussi le trouve-t-on toujours ardent à la poursuite des hordes de ces petits poissons qui voyagent dans les mers.

Le Cachalot.

Le cachalot, ou, comme d'autres disent, cachelot, est bien à peu près de la même force que la baleine, mais il en diffère

beaucoup par sa conformation, sa nourriture et son séjour. Il a la tête d'une grosseur extraordinaire, faisant près de la moitié de tout le corps, et le mufle comme tronqué; ses yeux sont petits, avec un évent au-dessus : il a sur le dos deux nageoires de quatre pieds de long, la gueule tres-petite, mais de taille néanmoins à avaler un bœuf sans toucher aux bords. La mâchoire inférieure est garnie de trente à quarante dents, grosses comme le bras, et d'un pied de long, qui s'emboîtent dans des trous de la mâchoire supérieure, d'une matière dure comme la corne; elles lui servent à prendre d'assez gros poissons, dont il se nourrit, et à les écraser un peu avant que de les engloutir dans son vaste gosier.

Le cachalot se tient ordinairement dans les mers du Nord, mais il s'égare quelquefois, dit-on, dans les autres mers de l'Europe, et même dans les embouchures des grands fleuves; d'où l'on a présumé qu'il s'en pouvoit trouver dans la Mer Méditerranée, et que c'étoit un cachalot qui engloutit dans ses larges entrailles le prophète Jonas.

La partie la plus remarquable du cachalot est la tête, dont le cerveau peut remplir une dizaine de tonnes, et quelquefois davantage. En effet, tout son crâne est plein d'une matière huileuse qui se caille au moment qu'on la met à l'air, et c'est ce qu'il y a de meilleur dans le cachalot. Ce n'est pas que son lard ne soit bon aussi, mais il n'en a pas beaucoup. Cette huile du cerveau du cachalot s'emploie dans les pharmacies et pour la toilette, sous le nom de blanc de baleine.

Le cotodon paroît être une espèce de cachalot, car on en distingue plusieurs sortes; sa couleur d'un blanc-jaunâtre lui a fait donner en allemand le nom de poisson-blanc; il n'a que vingt-quatre ou trente pieds de long, et ressemble aussi à la baleine, à la tête près et aux dents; car il en a aux deux mâchoires, et sa tête, au lieu d'être en pointe, est obtuse. Il mange de petits poissons et se tient aussi dans les mers du Nord. Son lard n'a pas un demi-pied d'épais, et l'on peut à peine en remplir quatre tonnes; mais en revanche on mange sa chair qui est rouge et a presque le goût du bœuf.

Le Narval.

C'est la licorne de mer, qui est longue d'environ seize ou vingt pieds, épaisse de dix à douze; elle a la peau noire et unie, et la tête d'une petitesse singulière, tellement qu'au premier coup d'œil on la prendroit pour un poisson sans tête. Sa bouche est petite, et n'a ni dents ni barbes; elle écrase sa proie avec la langue : mais ce qui la distingue, ce sont les deux cornes ou plutôt les deux défenses qu'elle porte à la mâchoire supérieure, et qui se prolongent en avant, en formant une espèce de fourche : elles sont de la grosseur du bras, leur longueur est de huit à quatorze pieds, l'intérieur en est creux, et elles sont contournées à double, ou tordues en spirale. Ces dents, qui se travaillent comme l'ivoire, servent au narval tant à chercher au fond de la mer sa pâture, qu'à se défendre contre ses ennemis; avec elles il peut percer le ventre de la baleine, la tuer, et ensuite lui manger la langue dans la gueule (ou du moins la lui sucer); il enfile aussi avec elles de gros poissons et des phoques, et il s'en sert encore pour fendre les glaces afin de respirer l'air extérieur.

Au reste, le narval est très-difficile à prendre, à cause de son agilité surprenante; mais quand ils se trouvent en grande troupe, et qu'on leur donne la chasse, ils se serrent tellement, que leurs défenses s'embarrassent les unes dans les autres, et qu'ils ne peuvent plus plonger; c'est alors qu'on les tue. Néanmoins on les recherche peu, parce qu'ils n'ont pas beaucoup de lard.

Le Marsouin.

Ce mot, qui signifie cochon de mer, est le nom d'un cétacée de sept à huit pieds de long, et habitant presque toutes les mers de l'Europe, sur tout la Baltique et la Mer du Nord. Il a le dos d'un brun-noirâtre, et le ventre blanc comme les autres cétacées, une nageoire sur le dos placée près de la queue et taillée en demi-lune, un mufle alongé et de la forme à peu près du groin du cochon, et les deux mâchoires garnies de petites dents pointues.

On pêche assez volontiers le marsouin, parce qu'il a beaucoup de bon lard, et que la chair en est de bon goût.

Le Dauphin.

C'est encore un cétacée de l'espèce de la

baleine, mais un peu plus gros que le marsouin, auquel il ressemble, soit pour la conformation, soit pour les habitudes, à la tête près cependant, qui est plus alongée ou plus pointue. Il étoit célèbre chez les anciens par son prétendu goût pour la musique, et son inclination pour l'homme, deux qualités bonnes à orner un récit fabuleux. Du reste, il se nourrit de petits poissons et d'insectes marins, et il est d'une agilité extrême dans l'eau, qualité qui l'a fait nommer la flèche de mer.

L'Orque.

C'est une espèce de baleine qui se trouve dans la Mer du Nord près des côtes de Norvège, et sur tout en quantité vers le Cap Nord; l'orque a vingt-deux à vingt-quatre pieds de long, et huit ou dix d'épais; ainsi sa grosseur n'est pas comparable à celle de la grande baleine, mais du reste, il lui ressemble presque tout à fait, à cela près, qu'il a les mâchoires garnies de dents. Cependant il ne mange presque que des harengs, qu'il met en tourbillon avec sa queue, pour les prendre ensuite à son aise. Tels sont, mes enfans, les cétacées dont

la classe infiniment curieuse seroit susceptible de bien d'autres détails, si des descriptions aussi intéressantes ne sollicitoient pas également notre attention et notre curiosité. Vous savez qu'il nous reste encore une classe à parcourir pour terminer la description des animaux vivipares.

LES JEUNES GENS. Oui, mon papa, c'est celle des animaux qu'on appelle paresseux.

LE PÈRE. Ah ils ont bien des camarades parmi les hommes ! ... Demain donc la classe des animaux paresseux !

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

XIème. *Classe des Vivipares.*

LE PÈRE. Nous allons voir dans cette classe une singulière espèce d'animaux, et d'ailleurs assez peu connue, savoir celle des paresseux, ainsi nommés de leur lenteur excessive et de leur sommeil presque continuel. Ils ont en général le corps épais et velu; les pieds à deux, à trois, à quatre ou à cinq doigts : plusieurs d'entre eux

n'ont pas de dents ; tels son l'ahi et le tamandoua.

L'Ahi.

Cet animal est si lourd, si nonchalant, si stupide, si indolent, qu'on l'a nommé paresseux par excellence : ahi est le nom qu'on lui donne d'après le cri qui lui est particulier, et qui exprime ces deux syllabes. En effet, il n'y à rien de comparable à la stupidité extrême de cet animal : car, au moins, tous les autres animaux connus, tant gros que petits, savent se garder de leur ennemi, cherchent à se sauver, et se défendent de leur mieux ; mais l'ahi ne fait rien de tout cela. On le frappe, soit avec des pierres, soit avec un bâton ; on le pique, on le perce, on le foule, on le tourne et retourne, sans qu'il donne aucun signe de colère, de vengeance, sans qu'il fasse la moindre mine de vouloir prendre la fuite. Il ne regarde même pas s'il est en danger, et s'il y a quelque ennemi autour de lui ; s'il en voit, il ne se hâte pas davantage, il n'en fait pas un pas de plus, et se laisse prendre ou assommer au pied d'un arbre, sans avoir le cœur d'y grimper.

Le

Le cadet. En vérité, voilà qui est encore plus singulier que tout le reste !

Le père. Devinez à peu près combien la démarche de l'ahi peut être alerte.

L'aîné. Mais à peu près comme celle d'un escargot ; car enfin l'on ne sauroit être moins dégagé qu'un colimaçon.

Le père. Le colimaçon est un aigle en comparaison de l'ahi ; car enfin il n'y a pas d'escargot, traînant sa maison ou non, qui ne soit en état de monter sur un banc dans l'espace de quelques minutes ; eh bien, il faut des heures à un paresseux pour faire cet effort, à peine peut-il en un jour entier parcourir un intervalle de cinquante pas, et pour parvenir à se guinder sur un arbre, place qu'il préfère à toute autre, il ne lui faut pas moins de deux ou trois journées d'efforts. Et quand il est juché sur une branche, quelle misère, quel travail, que de temps pour en gagner une autre ! et pendant tout ce temps l'ahi ne mange point, car il ne songe à bouger de la première branche que quand il l'a tout à fait dépouillée de feuillage. Quant au boire, il n'est pas à plaindre, puisqu'il n'a jamais soif ; ainsi c'est un

bonheur pour lui, qu'avec sa lenteur et son peu de goût pour la boisson, il puisse encore supporter sans peine une disette de plusieurs jours, et même de plusieurs semaines.

LE CADET. Mais est-ce qu'il n'a donc pas quatre jambes comme les autres bêtes?

LE PÈRE. Il a bien ses quatre jambes, mais elles sont si mal faites, qu'elles ne peuvent lui servir à courir; tout au plus en tire-t-il un mouvement progressif quelconque, tel que je viens de vous le dépeindre. Mais en revanche il a les ongles si forts et si serrés, que quand il empoigne quelque chose à loisir, il n'y a pas moyen de lui faire lâcher prise, ce qui lui donne la faculté de pouvoir se suspendre aux branches d'arbre et même dormir en cette posture le dos à la renverse.

L'ahi est de la grosseur d'un renard; il a la tête petite, le museau approchant d'une figure humaine un peu vieille, ou plutôt d'une figure de singe, l'air triste et pleureur, sans cesse répétant son ahi d'un ton plaintif et douloureux; ses yeux sont petits, ses oreilles à fleur de tête, sa queue presque imperceptible, ses doigts pris en-

semble, quoique les ongles soient séparés, le poil gris-brun collé sur le corps et semblable à de l'herbe gâtée : enfin cette triste figure vit et végète misérablement pendant dix à quinze ans, mangeant uniquement des feuilles d'arbre; et la femelle met bas tous les ans trois ou quatre petits dans un petit trou au pied d'un arbre. On en mange la chair qui n'est pas mauvaise.

Quand cet animal a dépouillé un arbre de toutes ses feuilles, il ne se met pas tout de suite en marche pour en aller brouter un autre; mais il semble prendre du temps pour la réflexion ou pour délibérer : on diroit qu'il rêve pendant plusieurs jours s'il prendra le parti de quitter l'un pour monter sur l'autre. Mais à force de réfléchir, si la faim vient à le presser avant que tout soit examiné, il prend son parti tout d'un coup, et au lieu de descendre de son cher arbre comme il y est monté, il se laisse tomber tout bonnement à terre, comme une lourde masse, et ne s'apperçoit seulement pas qu'il a essuyé un choc. Ensuite il se met en marche tout à l'aise, et gagne une autre demeure voisine; car changer d'arbre est pour lui

comme changer de quartier ou d'habitation, puisqu'il reste des trois ou quatre mois sur le même sans descendre à terre une seule fois. Il lui faut au moins une quinzaine pour le voyage, pendant lequel temps il ne mange rien, de façon que quand il arrive aux branches du nouvel arbre, il est sec comme amadou, et n'a que la peau et les os; alors il se remet à manger de nouveau, et en voilà derechef pour un quart d'année sans revoir la terre. Il se trouve dans l'Amérique méridionale, et sur tout dans le Brésil.

Le Tamandoua.

On met au nombre des paresseux cet animal qu'on nomme aussi fourmilier. Il y en a quatre espèces, des petits, des moyens, de gros, et à long poil; ils sont aussi distingués par le nombre de leurs doigts; car les uns en ont deux, les autres trois, les autres quatre. Les plus petits sont à peu près comme l'écureuil, et les plus gros comme le chien de boucher. Tous ont la tête petite, le museau pointu et fort alongé, la queue longue, les jambes courtes, le poil blanc ou brun, la langue fort

longue et enduite d'une humeur visqueuse, mais point de dents; il mangent des fourmis, et quoiqu'ils soient moins engourdis que les ahis ou paresseux proprement dits, quoiqu'ils courent même un peu, ils sont bien faits pour aller ensemble. Tamandoua est le nom qu'on leur donne au Brésil, où l'on mange aussi leur chair.

Le petit fourmilier, qui n'est pas plus gros qu'un écureuil, a le poil long, doux et d'un brun clair, deux doigts aux pattes de devant, et quatre à celles de derrière, tous onguiculés, afin de fouiller dans les fourmilières, de même que pour monter sur les arbres et pour s'y tenir ferme. Il n'est pas fort dégourdi, mais il n'y a cependant pas de comparaison entre sa lenteur et celle de l'ahi.

Pour le gros tamandoua, il a le museau très-long, et presque semblable à la trompe d'un éléphant, quatre doigts onguiculés aux pattes, le poil noir et blanc : sa grosseur est à peu près d'un bon dogue de boucherie.

Leur manière à tous de prendre les fourmis, est de fourrer leur long museau dans les fourmilières, ensuite d'alonger

la langue pour que les fourmis s'attachent à l'espèce de glu qui y est toujours ; puis, quand elle en est bien garnie, ils la retirent promptement, la secouent contre la terre pour faire détacher le sable, et avalent les fourmis qui y restent cramponnées.

Nous voilà, mes enfans, à la fin de notre carrière sur les animaux vivipares ; nous prendrons, si vous le voulez, quelques jours de repos, pendant lesquels nous nous occuperons à classer plus particulièrement dans nos idées les différentes descriptions que je vous ai données, après quoi nous passerons à la dernière partie de l'histoire naturelle qui comprend les animaux ovipares.

DES ANIMAUX OVIPARES.

PREMIER ENTRETIEN.

Des Poissons.

LE PÈRE. La première espèce des animaux ovipares dont nous allons nous occuper, est celle des poissons.

On appelle ainsi tous les animaux qui ont l'eau pour élément et pour séjour ordinaire. Les écailles et les nageoires suffisent pour caractériser les poissons. Leur tête tient immédiatement au corps; la gueule est devant, dessus ou dessous; les lèvres sont plus ou moins saillantes, les dents fixes ou mobiles affectent différentes formes et différentes positions; la langue cartilagineuse et souvent imparfaite, n'a d'autre usage que de retourner les alimens.

Les poissons n'ont point de pieds, mais en revanche, la nature les a pourvus d'instrumens bien plus convenables à l'élément qui leur sert d'asile. Ces instrumens, appelés nageoires, sont composés de deux

membranes soutenues par des rayons. C'est à l'aide de ces rames ou de ces ailes mobiles que les poissons nagent, et font dans l'eau toute espèce de mouvemens; sans ces organes ils seroient réduits à ramper au fond des eaux.

La plupart des poissons ont dans le corps une vessie pleine d'air, qu'ils renflent pour s'élever en se rendant plus légers que l'eau, et qu'ils vident pour descendre vers le fond de l'eau en se rendant plus pesans. Ceux qui sont dépourvus de cette vessie, comme les plies et les soles; ou ceux à qui on l'a percée, sont obligés de rester au fond de l'eau, et ne peuvent pas s'élever à la surface.

LE CADET. Mais est-ce que les poissons restent toujours dans l'eau, le jour et la nuit, l'hiver et l'été?

LE PÈRE. Ils se gardent bien d'en sortir, car s'ils restoient seulement quelques minutes dehors, ils souffriroient beaucoup, s'ils n'en mouroient pas. Il n'y a que l'anguille qui puisse rester hors de l'eau tant qu'il lui plaît.

LE CADET. Et comment font-ils pen-

dant l'hiver, que l'eau est si froide et même glacée?

LE PÈRE. Ils n'ont pas froid sous la glace, comme vous le pensez; les poissons d'ailleurs nagent alors plus près du fond. Il est vrai que si l'eau se glace jusqu'au fond, il faut bien qu'ils périssent; mais c'est ce qui arrive peu, et pourvu qu'on leur fasse quelques trous dans la glace qui les enferme et les garantisse du froid, pour leur donner de l'air, on les retrouve à la fin de l'hiver gras et bien portans. Au reste, la plupart des poissons préfèrent l'eau froide; plus elle l'est, plus ils s'y multiplient, plus ils y prennent d'embonpoint: la preuve de cela, c'est que plus on avance vers le Nord, plus on en trouve dans la mer; c'est dans la Mer Glaciale même, que se tiennent les harengs, par exemple; et les kabliaux et morues n'en sont pas loin.

L'AINÉ. Pourquoi donc, mon papa, les poissons ont-ils besoin d'air, puisqu'ils sont dans l'eau?

LE PÈRE. Ils sont dans l'eau sans doute, mais dans l'eau même il leur faut de l'air: la petite quantité qu'ils en respirent en

avalant l'eau leur suffit : s'ils en avoient davantage ils mourroient. C'est pour cela que quand on les tire hors de l'eau, vous leur voyez sans cesse ouvrir la bouche et agiter leurs ouïes : alors ils ont trop d'air ; ils se pâment et meurent.

Le cadet. Mais à force d'être mouillés, les poissons devroient tomber malades ?

Le père. Point du tout ; ils ne se mouillent point : ne voyez-vous pas qu'ils sont couverts d'une cuirasse dure et huileuse que l'on nomme les écailles, et ceux qui n'en ont point, ont au moins une peau épaisse et grasse que l'eau ne sauroit mouiller, ni pénétrer ; de sorte que jamais la chair du poisson ne se mouille. Ces écailles sont placées l'une sur l'autre, à peu près comme les tuiles d'un toit : elles sont d'une matière cartilagineuse, et quelquefois elles sont si petites qu'on a de la peine à les distinguer, tandis que d'autres fois elles sont de la largeur d'un écu.

Les poissons ont cinq sens, savoir la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, et le tact ; mais il leur manque la voix ; seulement il y en a quelques-uns qui, lorsqu'on les poursuit, lorsqu'on les prend, ou qu'on

les tue, poussent des sifflemens, ou des espèces de gémissemens. C'est de là que vient le proverbe : muet comme un poisson.

Il y a aussi beaucoup de singularités dans la structure des poissons ; les uns, par exemple, peuvent voler, c'est-à-dire, s'élancer hors de l'eau, et s'y soutenir à quelque distance par le moyen de leurs nageoires étendues ; d'autres ont à la tête une espèce de lance, de corne, ou d'épée, qui leur sert soit à se défendre, soit pour chercher leur pâture et s'en rendre maîtres.

Il y a des poissons qui nagent seuls, et d'autres qui ne marchent qu'en société ; d'autres, comme les harengs, font en troupe des voyages de quelques semaines, et quittent leur patrie pour aller visiter d'autres parages, tandis que d'autres ne s'éloignent pas des eaux où ils sont nés. Il y en a qui ne se tiennent que dans les eaux salées, comme celles de la mer ; d'autres dans les eaux douces, comme celles des rivières, des lacs, des étangs ; d'autres enfin qui passent des unes dans les autres.

On peut manger presque tous les poissons, ou en tirer quelque utilité. On les

mange tantôt frais, comme la carpe et la truite ; tantôt salés comme les morues. Comme ce sont les poissons femelles qui portent les œufs, et les mâles qui ont la laite ou laitance, on appelle ceux-ci laités, et les autres œuvés.

Il y a des millions d'hommes qui ne vivent presque que de poissons. Il y a des peuples qui n'en pêchent que pour leur nourriture, comme les Lapons et les Groenlandais, et d'autres peuples auxquels l'infécondité de leur terroir ne laisse pour ressource que le poisson rôti. Mais il y a des peuples aussi qui font du produit de la pêche un article important de leur commerce.

LE CADET. Mais, mon papa, comment se fait-il donc qu'il y ait toujours des poissons, tandis que l'on en prend tant toutes les années ?

LE PÈRE. Il est vrai, qu'à voir la quantité de harengs, de morues, de saumons et de rayes qui se consomment tous les jours, on pourroit s'étonner de voir les mers, les lacs et les fleuves toujours également poissonneux. Mais quand on remarque d'un autre côté la quantité plus étonnante encore des œufs que chaque femelle

melle renferme, on conçoit cette multiplication perpétuelle. On peut dire en effet que de tous les animaux qui existent, les poissons sont ceux qui multiplient davantage : une femelle pond chaque année plusieurs centaines et même plusieurs milliers d'œufs.

Quant à la génération, l'opinion la plus commune est qu'à une certaine époque, les femelles déposent leurs œufs dans différens lieux ; ce temps s'appelle celui du *frai* ; les mâles viennent ensuite répandre sur les œufs une liqueur fournie par deux viscères appelés *laites ;* la chaleur du soleil fait éclore ces œufs, et les petits poissons en sortent après avoir rompu leur enveloppe ; ces œufs sont ordinairement très-petits, mais si nombreux qu'on en a compté trois cent quarante-deux mille cent quarante-quatre dans une carpe ordinaire. Cette prodigieuse fécondité empêche la destruction entière des poissons, qui, dans leurs différens états et dans leurs différens âges, sont exposés à une foule d'accidens.

On distribue toutes les espèces de poissons en quatre classes. Ceux de la première n'ont point de nageoires sous le ventre,

tels que l'anguille et le poisson-épée. On met dans la seconde ceux qui ont les nageoires du ventre avant celles du poitrail, comme la morue. La troisième comprend tous ceux dont les nageoires du ventre sont au-dessous de celles du poitrail, tels que les plies et les poissons volans. Enfin, la quatrième est composée des poissons qui ont les nageoires du ventre derrière celles de la poitrine, comme les carpes et les truites.

Nous ne ferons qu'un seul entretien de ces quatre classes, après lesquelles nous passerons aux amphibies.

SECOND ENTRETIEN.

Ière. *Classe des Poissons.*

Le père. La première classe des poissons comprend, comme je vous l'ai annoncé hier, ceux qui existent sans nageoires, et qui sont à ventre ras. Parcourons les principaux d'entre eux.

L'Anguille.

Ce poisson a le corps très-alongé, et semble n'être qu'un serpent d'eau; il se

trouve par toute l'Europe, dans les rivières, les lacs, les étangs, etc. Il a la tête pointue, le ventre blanc, et le dos d'un jaune noirâtre; il mange des petits poissons, des œufs de poissons, des poissons morts et autres chairs. Il est vivipare, comme les serpens, quoiqu'il ait des œufs dans le ventre; il est très-recherché et effectivement d'un goût exquis.

L'anguille a la vie fort dure, et les tronçons de son corps découpé font encore long temps des mouvemens. On écorche les anguilles; et comme elles ont la peau transparente, très-forte et très-durable, les Russes en garnissent les chassis de leurs fenêtres : dans nos pays, les paysans s'en servent pour lier les deux pièces de leurs fléaux à battre le blé.

La Torpille.

On la nomme aussi torpède, tremble, etc. Elle se trouve sur nos côtes de l'Ouest, de même que dans l'Amérique méridionale, et ailleurs : mais ces torpilles étrangères diffèrent des nôtres par la figure; les nôtres sont plates et larges, les autres longues comme l'anguille, mais toutes à ventre ras. On nom-

me aussi ces dernières anguilles tremblantes. Cette espèce de poisson offre une singularité bien extraordinaire, en ce que dès qu'on le touche, on se sent frappé d'un coup subit qui est suivi d'un engourdissement dans le bras ; on le sent même, quoiqu'on ne touche la torpille qu'avec un bâton. Les expériences que l'on a faites à ce sujet sur ce poisson, prouvent qu'il a une vertu magnétique et électrique.

L'Épée de Mer.

On l'appelle aussi poisson empereur. Ce poisson porte à la tête une arme osseuse, qui a la forme d'une lame d'épée, longue de quatre, cinq à six pieds, et large d'un demi-pied, qui lui sert pour l'attaque et pour la défense ; il se nourrit de plantes marines et d'animaux marins. Il se trouve sur tout dans les mers du Nord, à la suite des baleines, dont il est un ennemi mortel et dangereux, puisqu'il leur enlève quelquefois des pièces de chair considérables, et qu'il les tue à coups de poignard. Souvent les épées de mer s'assemblent en nombre pour attaquer la baleine, et quelque grosse qu'elle soit, ils en viennent à

bout ; ils trouvent même le moyen de lui entrer dans la gueule et de lui couper la langue, qu'ils mangent avidement. C'est un animal fort audacieux, qui se révolte même contre l'homme, et qui s'en fait craindre. On le prend au harpon comme la baleine. Il s'en trouve de fort gros, qui ont dix-huit à vingt pieds de long, et pèsent près de deux cents livres. Sa chair est bonne à manger.

La classe des poissons à ventre ras comprend aussi le poisson à queue déliée, la smelte ou anguille de sable, le poisson serpent, etc.

IIème. *Classe des Poissons.*

Ce sont ceux qui ont des nageoires au cou et point sous le ventre, comme les uranoscopes, les poissons de Saint-Pierre, les cabliaux, les rotzfiches, etc.

L'Uranoscope.

Ce poisson est très-commun dans la Méditerranée, long d'un pied, et large comme la main ; sur le dos il est d'un gris cendré, et sous le ventre blanchâtre ; il dort le jour, et ne cherche sa pâture que la nuit :

il fait la chasse aux petits poissons. Son nom, qui signifie contemplateur du ciel, vient de ce qu'il a les yeux situés sur la tête, ce qui l'oblige de se tenir sur le sable au fond de l'eau pour épier sa proie, c'est-à-dire, les petits poissons qui nagent au-dessus de lui.

Le Poisson de Saint-Pierre.

Ce nom donné par le vulgaire à un poisson de l'Océan et de la Méditerranée, de la Baltique et de la Mer du Nord, n'est fondé sur rien de vraisemblable. Il est à peu près de la grosseur de la carpe, et sa chair est de très-bon goût.

Le Cabliau.

Ce poisson, autrement nommé morue ou poisson à bâton, se trouve vers les mers de la Laponie, du Groenland, d'Islande, de l'île de Terre-Neuve, et dans toutes les mers du Nord. Il se multiplie aussi prodigieusement que le hareng; un observateur a compté dans une femelle jusqu'à neuf millions trois cent quatre-vingt-quatre mille œufs. On en pêche une quantité étonnante, dont on sale ou

fait sécher la plus grande partie, pour l'envoyer par toute l'Europe, sous le nom de morue.

Le cabliau est long de deux pieds, large presque comme la main, et les gros ont jusqu'à quatre pieds de long et un d'épaisseur. Sa pâture ordinaire consiste en harengs, en petites plies, étoiles de mer, crabes, écrevisses, etc. On le pêche surtout dans l'Amérique septentrionale, près de l'île de Terre-Neuve. On ne peut pas prendre ce poisson au filet, comme les harengs et tant d'autres, parce qu'il les ronge et les coupe en pièces; mais on est obligé de se servir d'hameçons. Cependant les Norvégiens et les Hollandais en prennent beaucoup au filet.

Quand le cabliau est pris et arrivé à terre, il passe tout de suite par les mains des décolleurs, qui lui coupent la tête, delà dans celles des habilleurs, qui lui fendent le ventre tout du long et le vident; enfin partie dans celles des saleurs, partie dans celles des sécheurs. Les entrailles ne sont pas perdues: les Anglais en tirent de l'huile, et les Français les emploient, aussi bien que les œufs, à la pêche de la sardine.

Le cabliau est un poisson fort avide qui mord à tout ce qu'on lui présente ou à tout ce qu'il trouve, de façon qu'il avale souvent des morceaux de bois, que son estomac, quelque bon qu'il soit, ne peut cependant pas digérer.

LE CADET. Il a donc une indigestion dont il doit mourir, n'est-ce pas ?

LE PÈRE. Bon, mourir ! nos gourmands seroient bien heureux et nos médecins bien embarrassés, s'ils savoient le privilége singulier et unique, peut-être, que la nature a donné au cabliau. Quand il sent son estomac ainsi embarrassé, il le fait sortir par sa bouche tout uniment, c'est-à-dire, il le vomit, et le retourne comme nous faisons une poche d'habit ; puis quand il l'a bien vidé, nettoyé et rincé dans l'eau, il ravale son estomac, le remet à sa place, et se met à manger comme auparavant.

L'AINÉ. Cela vaut un peu mieux que d'avaler une médecine noire !

LE PÈRE. Au reste, ce poisson se prépare de différentes manières pour être vendu par les peuples qui le pêchent, et il prend alors différens noms sous lesquels il

est assez généralement connu. Dans l'intérieur de la France, nous ne connoissons guère que les noms de morue et de merluche; celle-ci est le cabliau sec, et l'autre le cabliau salé. Mais sur les ports on connoît les noms originaux de *stokfiche*, qui est le cabliau décapité, fendu et séché, dur comme un bâton, sur des bancs de cailloux arrangés exprès au bord de la mer; de *hengfiche*, qui est ce même poisson séché à des perches où on l'a suspendu après certaines préparations; de *kleppfiche*, quand il a été séché sur les rochers; de *tsartfiche*, quand il est tendre; de *laberdam*, quand il a été salé tout frais sans être fendu, mais toujours vidé et décapité.

Le Chelfiche.

C'est encore une espèce de cabliau qui se sèche ou se sale de même. Il n'a guères qu'un pied et demi de long, la bouche ronde avec de petites barbes, la peau couleur d'argent. On le trouve dans la Mer du Nord, où les Anglais, les Ecossais et les Hollandais en prennent beaucoup.

Le Dorche.

Encore une autre espèce de cabliau, mais beaucoup plus petit que le chelfiche ; il est comme marbré, sa chair est plus tendre que le chelfiche. On le trouve en foule dans la Mer Baltique, comme aussi dans la Mer du Nord, vers les côtes de Norvège.

Il y a encore d'autres espèces de cabliau, telles que le vittlingue, qui est presque tout blanc et se tient dans la Mer du Nord ; le quappe ou trouche, dont la chair est très-délicate, et sur tout le foie excellent, mais qui ne se trouve que dans les rivières, les lacs, les étangs.

Le Rotzfich.

Ce nom, qui signifie poisson muqueux, vient de ce qu'en effet il est tout enduit d'une espèce de mucilage : il y en a de différentes grosseurs et couleurs; il se tient dans les mares, les rivières, les mers. Il y en a une espèce nommée anguille-mère, qui a la forme d'une anguille, et se trouve dans presque toutes les mers de l'Europe, longue d'un pied, d'un jaune obscur marqueté de noir, avec une tête de crapaud ;

elle fait par an plus de trois cents petits tout vivans.

IIIème. *Classe des Poissons.*

Ce sont ceux qui ont les nageoires du ventre placées précisément au-dessous de la poitrine : elle comprend les sucets ou remores, les dorades, les perches, les turbots, les plies, les soles, les maquereaux, les merlans, les barbeaux, les poissons volans.

Les Surets ou Remores.

Ce poisson des Indes est long d'un pied ou au plus de deux ; sa tête a une conformation très-singulière, qui consiste en ce que le dessus est couvert d'une peau écailleuse en forme de plis ou lames dentelées ou aiguës, par le moyen de laquelle il peut s'attacher au bois, à la pierre, aux gros poissons avec tant de force, qu'il est impossible de l'en détacher sans le tuer.

Les Dorates.

Elles ont la tête comme tronquée et en pente, la bouche garnie de petites dents,

une grande nageoire fort longue sur le dos, et la peau jaune et luisante : elles ont quatre à cinq pieds de long et un pied au moins de large, et se trouvent dans l'Océan, vers les côtes d'Afrique. Elles ont la chair grasse, et d'un goût de saumon. On dit que c'est de tous les poissons celui qui nage le plus vîte.

Le Turbot.

C'est un petit poisson long d'un demi-pied, qui murmure et grogne quand il est pris. On le prend en grande quantité dans le Nord, dans l'Elbe et dans nos rivières même. Il se mange au beurre et au vinaigre.

Il y en a une espèce que l'on appelle tête d'âne, parce que sa tête est fort grosse, et presque plus que tout le reste de son corps, qui n'a pas un demi-pied de long. La femelle a une singularité dans le naturel; c'est qu'elle fait un creux au fond de l'eau pour y déposer ses œufs, et qu'elle les garde assidument jusqu'à ce qu'ils soient éclos, de façon qu'elle se laisse plutôt mourir de faim ou autrement, que de les abandonner.

La

La Plie.

Autre petit poisson plat et large, dont le dos est gris, à taches jaunes, et le ventre blanc. C'est le seul animal existant qui ait les deux yeux d'un même côté de la tête. Une autre singularité, c'est qu'il nage sur le côté, et non sur le ventre, apparemment par une suite de la position des yeux, et des narines, qui sont aussi sur le côté. De plus, elles n'ont pas toutes les deux yeux du même côté, de sorte que l'on en voit qui nagent sur le côté gauche et d'autres sur le côté droit. Il y a de grosses et de petites plies ou plyes. Les plus petites n'ont jamais moins d'un demi-pied, et une espèce se nomme carrelet; les plus grandes sont aussi grosses qu'un veau, et se nomment aussi platuses; on les trouve, partie dans les eaux douces, partie dans la mer. Le goût n'en est pas mauvais.

Les Poissons à pierre (Epinoches).

Le poisson à pierre ou de rocher, offre un assemblage des plus brillantes couleurs; son museau alongé en groin est armé de

piquans. Il y en a de plus de vingt sortes différentes, toutes de figure singulière, et qui ont des piquans tantôt aux yeux, tantôt aux lèvres. En voici deux espèces remarquables.

Le poisson à trompe est ainsi nommé, parce qu'il a une longue trompe osseuse en forme de bec, avec une petite ouverture. Il se nourrit des insectes qui courent la surface des eaux, et sa façon de les prendre est assez singulière : il sort de l'eau sa trompe, et par l'effet de l'eau qu'il lance abondamment sur les insectes, il les précipite dans son élément, où il les mange.

Le poisson ange ou éventail est armé de trois piquans bleus, fort aigus, tant à la partie antérieure du dos, qu'à la partie postérieure du ventre, et sa tête est aussi garnie de plusieurs petits piquans. Ses nageoires du ventre et du dos ont la forme d'une aile recourbée en faucille, qui probablement a occasionné le nom d'éventail qu'il porte ; elles sont bleues dans le milieu et oranges à la pointe, de même que sa petite queue : mais ses écailles sont d'un vert foncé et de forme ronde. Du reste, il n'est pas plus gros qu'une grosse noix.

Ce poisson est rare en Europe, mais l'épinoche, qui est aussi armée de piquans, et qui n'a qu'une nageoire, sans écailles, y est fort commune.

Le Poisson Lippu ou Perroquet de Mer.

Il a le premier nom à cause des lèvres épaisses qui recouvrent ses dents, et le second à cause de la variété de ses couleurs, qui en font le plus beau de tous les poissons d'Europe; il est paré de presque toutes les couleurs de l'arc en ciel.

La Perche.

C'est un petit poisson de fort bon goût, qui se trouve dans presque toutes les eaux douces de l'Europe, qui nage très-vîte, est muni de nageoires piquantes, et ne se nourrit presque que de petits poissons nouvellement éclos.

Le Maquereau.

Ce poisson si connu a le corps rond, épais, gras, la bouche garnie de petites dents très-aiguës, qui le mettent en état d'attaquer avec avantage des poissons beau-

coup plus gros que lui, et même des hommes ; on a vu des personnes qui en avoient été blessées à mort. Il y en a de petites espèces et de grandes, depuis un pied de long jusqu'à dix et au-delà ; on en voit qui pèsent deux quintaux.

La plus grosse espèce est le thon. Ce poisson, qui se tient dans la Mer du Nord, marche par milliers, en corps de troupes aussi bien rangées qu'un régiment. Quand on en fait la pêche, on en sale une partie coupée en morceaux, puis on le met dans des tonnes que l'on embarque ; et l'autre partie coupée en longues tranches ou en filets, que l'on met dans de petites caques pour être envoyées à Constantinople, où l'on en fait le même cas que nous des sardines.

Les Barbeaux de Mer.

Ils se trouvent dans la Méditerranée, et ne pèsent pas plus de deux livres. Quand on les a dépouillés de leurs écailles, ils sont tout rouges. Ils sont fort recherchés en Italie, où l'on a conservé le goût des anciens Romains, qui les payoient extrêmement chers.

Le Poisson Volant.

Ses nageoires pectorales, d'une grandeur extraordinaire, lui donnent le moyen de s'en servir comme d'ailes pour s'élancer hors de l'eau et voler dans l'air; cependant, dès que ses ailes cessent d'être humides, il est obligé de replonger malgré lui. Mais ce n'est ni par goût, ni par plaisir qu'il quitte quelquefois l'élément humide; il faut qu'il se voie poursuivi de trop près par ses ennemis, qui sont en grand nombre. Dans la Mer Méditerranée, dans les mers des Indes, de la Chine, de l'Amérique, vers le Cap de Bonne-Espérance, on voit quelquefois plusieurs centaines de poissons volans s'élancer à la fois hors des eaux, voltiger quelque temps çà et là, puis retomber dans la mer. Mais ils ne fuient un danger que pour tomber dans un autre; ils ont des ennemis par tout; les hommes et les oiseaux de proie les attendent et fondent sur eux au sortir de la mer, et à leur rentrée ils tombent dans la gueule des poissons voraces qui ont suivi leur vol et les guettent aussi. Ils ont communément un pied et demi de long, et un demi-pied de large.

Mais il y en a plusieurs espèces, comme le coq de mer, qui a la tête grosse et armée d'un casque, et trois alonges en forme de doigts au poitrail; le coq cuirassé, qui a le corps en forme de bouclier, et un museau fourchu; le roucouleur, qui, lorsqu'il est pris, imite le chant du pigeon; le coucou de mer, qui imite aussi le chant de l'oiseau de ce nom; le flambeau de mer, qui a le dedans de la bouche du plus beau rouge, et qui, quand il l'ouvre pendant la nuit, donne une vive lumière.

IVème. *Classe des Poissons.*

Celle-ci comprend les poissons à nageoires pectorales, c'est-à-dire, ceux qui ont les nageoires du ventre, non pas vers la poitrine comme ceux de la troisième classe, mais réellement sous le ventre; tels sont la lotte, le silure, le saumon, le brochet, le hareng, la carpe.

La Lotte.

C'est un petit poisson fort connu que l'on prend, durant tout le printemps, en quantité, et qui se mange frit. Sa cou-

leur est d'un jaune sale, et sa peau glissante. L'espèce nommée alose, qui se tient dans les fonds marécageux, et grogne quelquefois comme le turbot pendant une demi-heure, indique les variations de l'atmosphère aussi bien que la grenouille verte, quand on la met dans un vase d'eau, avec un peu de sable au fond.

Le Silure.

Ce poisson est le plus grand qui se trouve dans les fleuves de l'Europe; il a communément douze à seize pieds de long, et pèse depuis cent vingt jusqu'à cent cinquante livres. On en trouve dans le Danube, dans la Vistule, dans l'Elbe, dans le Rhin, dans le Pô, dans le Don, dans la Loire, dans la Garonne. Toute chair est de son goût, poisson, oiseau, quadrupède : on dit même qu'il attaque les chevaux que l'on fait aller à l'eau, et qu'il n'épargne pas les hommes. Sa chair se mange aussi.

Le Saumon.

Tout le monde connoît ce poisson, qui se mange frais, salé ou fumé. Il se trouve

dans presque toutes les mers d'Europe; mais au temps du frai, il entre dans les fleuves. Ce poisson est assez gros, et pèse quelquefois jusqu'à cinquante livres. Il a la chair tendre et grasse, rougeâtre quand elle est fraîche, et d'un rouge de sang quand elle est salée ou fumée.

Les saumons sont des poissons voyageurs, et il y a beaucoup d'ordre dans leur marche. A la tête, on voit le plus gros et le plus vieux en qualité de commandant, suivi à une petite distance de deux autres, ceux-ci de trois, puis de quatre, ensuite de cinq, les rangs augmentant ainsi d'un, tant que l'espace le permet; quelquefois le rang est d'une cinquantaine.

On met dans le genre du saumon, la truite saumonée, la truite commune, la truite rouge, le chabot, le lavaret, l'ombre ou omble.

Le Brochet.

Il est si vorace qu'on lui donne aussi le nom de loup de rivière; il est sur tout friand du frai et des jeunes poissons; il en mange d'aussi gros que lui; il mange même ses camarades. Il y en a qui pè-

sent jusqu'à trente livres : il se trouve par toute l'Europe.

La Pipe.

C'est un poisson long et menu qui a ordinairement un pied de long, et quelquefois un pied et demi, de la grosseur de deux doigts, et sans écailles. Il se trouve dans les deux Indes.

Le Hareng.

Ce poisson de passage, très-connu, est de la plus grande utilité. Il a pour patrie les mers du Nord les plus reculées, au milieu des glaces où les navigateurs ne sauroient aborder; de sorte que si, par un arrangement admirable de la providence, le défaut de nourriture ne les faisoit pas sortir de ces retraites inaccessibles, pour visiter presque toutes les côtes et les mers du monde, nous serions privés de cette ressource importante. Les harengs viennent en corps d'armée se jetter d'eux-mêmes dans nos filets, et se présenter aux pêcheurs de toutes les nations européennes, qui les attendent au passage sur les côtes de la Norvége, du Groenland, de l'Is-

lande, de l'Ecosse, de l'Angleterre, de la France, de la Hollande, etc.

C'est vers le mois de mai qu'ils commencent à sortir de dessous la glace, par bandes si nombreuses et si serrées, que souvent ils paroissent se pousser hors de l'eau ou en faire renfler la surface?

Le cadet. Mais, pourquoi se serrent-ils donc tant? ils ne doivent pas manquer de place au milieu de la mer?

Le père. Aussi n'est-ce pas faute de place, mais c'est par la crainte des ennemis nombreux qui les poursuivent. Les baleines, les requins, les chiens de mer, les cabliaux, et une infinité d'autres les poursuivent, et en détruisent des quantités prodigieuses. Jugez seulement de ce qu'en peut avaler un monstre comme la baleine! et les oiseaux de proie qui suivent aussi leur marche dans les airs, dans l'espérance d'en attraper leur part quand ils s'élancent hors de l'eau! On est presque étonné qu'il en puisse rester quelques-uns; cependant ils ne périssent pas tous dans un voyage aussi long et aussi périlleux; il en reste encore une multitude qui, en août, se rassemble et retourne en

corps dans les mers du Nord, pour y donner naissance à la génération de l'année suivante, qui n'est pas moins nombreuse, et qui ne manque jamais de faire le même voyage.

On comprend dans l'espèce du hareng, l'anchois, qui est un petit poisson de la longueur du doigt au plus, et la sardine, qui est un peu plus grosse. C'est dans la Méditerranée que l'on en trouve le plus. On les sale dans des petits barils, et on les envoie chez tous les peuples. Il y a des sardines qui sont aussi grosses et aussi grasses que des harengs.

La Carpe.

Ce poisson très-commun se trouve presque par tout; il est assez gros, et l'on en trouve de quatre pieds de long, du poids de quatorze à dix-huit livres.

Le genre de la carpe comprend encore la barbue, qui a des barbes à côté de la bouche; le goujon, qui n'est pas plus long que le doigt; la tanche, qui se tient dans les eaux dormantes et devient quelquefois du poids de sept à huit livres; le karauche ou corassin, plus petit que la carpe, et

qui cependant la mange avec sa couvée; la dorade chinoise, qui n'a pas plus d'un demi-pied de long, tantôt de couleur de fer rougi au feu, tantôt du jaune d'or le plus brillant, dont la patrie est la Chine, et que nous tenons en Europe dans des vases de verre ou dans des viviers pour le plaisir de la voir, en la nourrissant de pain ou d'insectes et de petits poissons; le poisson blanc ou able, qui est le moins recherché de tous les poissons; et le spirling, qui est le plus petit de tous.

Je vous ai promis, mes enfans, une description des amphibies; ce seroit ici le lieu de vous la donner, mais ce sujet mérite bien que nous le comprenions dans un entretien particulier.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Les Amphibies.

Le père. Tout est admirable dans la nature, et digne de l'attention de celui qui sait l'observer.

Sous ce rapport, les amphibies, malgré l'impression

l'impression désagréable que cause leur présence, malgré leur odeur forte, leur forme bizarre, leur qualité vénéneuse, le dégoût et la répugnance qu'ils inspirent, méritent de fixer les regards de l'observateur de la nature.

Les amphibies ont le corps nu ou couvert d'écailles; l'enveloppe de leurs œufs est membraneuse et flexible. Ce n'est pas parce qu'ils habitent indifféremment sur la terre ou dans l'eau qu'on les nomme amphibies, car il y en a qui ne peuvent exister que de l'une ou de l'autre manière; on les nomme amphibies, parce que leur respiration s'opère dans des intervalles inégaux et non pas alternatifs; la plupart peuvent rester plus ou moins de temps dans l'air ou dans l'eau, mais ils ne sauroient demeurer continuellement dans ce dernier milieu sans perdre la vie. Leur sang n'a pas plus de chaleur que l'élément dans lequel ils habitent. Il y a quelques amphibies qui changent de peau tous les ans comme les serpens: d'autres subissent une vraie métamorphose, et n'acquièrent certaines parties qu'à une époque de leur vie: par exemple, les grenouilles ne sont d'abord

que de petits têtards, c'est-à-dire, un petit insecte aquatique dont la forme ressemble à une boule munie d'une queue, ce n'est qu'avec le temps qu'elles prennent la conformation des grenouilles. La vie des amphibies dure depuis deux jusqu'à trente ans et au delà, et nous tirons des alimens d'une partie d'entre eux; car on mange des tortues, des lamproies, des esturgeons, des hauses, des poissons à scie, des grenouilles, et même il y a des pays où l'on mange des serpens comme des anguilles.

Il paroît que les lamproies, les hauses, les poissons à scie, les raies, les squales, font une espèce intermédiaire entre les poissons et les amphibies; car au lieu d'avoir des pieds comme les lézards et les crapauds, ils ont des nageoires et ne quittent point l'eau; mais on remarque des différences entre eux et les poissons. Ainsi ces différences nous fourniront trois classes: la première des faux poissons; la seconde des serpens; la troisième des reptiles (1).

(1) Cette division paroîtra un peu nouvelle; elle ne manque pas cependant d'avantages.

PREMIÈRE CLASSE.

Les Faux Poissons.

Ils sont nommés ainsi, parce qu'ils ressemblent aux poissons par les nageoires et leur séjour perpétuel dans l'eau : tels sont les lamproies, les squales, les raies, les esturgeons, etc.

Les Lamproies.

Ce faux poisson a le corps long et mince, et se trouve dans quelques rivières de l'Allemagne, de la Prusse, de la Pologne, de la Russie, de la France, etc. Il a rarement plus d'un pied de long et plus de deux doigts d'épais, il est sans écailles et n'a que deux yeux, quoiqu'on lui en donne tantôt sept, tantôt neuf, parce que le vulgaire a pris pour des yeux les sept trous qu'il a au cou, et qui ne servent qu'à sa respiration. La lamproie a dessus de la tête un orifice qui lui sert à aspirer l'eau, qu'elle rejette ensuite par ses sept trous, quoique peut-être ce soit tout le contraire, comme il paroît plus vraisemblable.

Elle a au bord de la bouche un grand nombre de petites dents, avec lesquelles elle peut s'attacher très-fortement aux pierres, au bois, et c'est ce qui lui a fait donner le nom de lamproie.

Le Squale ou Chien de Mer.

Cet animal est connu pour la voracité avec laquelle il se jette sur les hommes et sur les animaux. Aussi le voit-on sans cesse à la suite des vaisseaux, prêt à engloutir tout ce qui en sort, hommes, chevaux, chiens ou chats, veaux ou moutons, ordures ou vieilles guenilles; rien ne rebute son terrible appétit.

Cet animal se tient dans la Mer du Nord et dans la Méditerranée; il a le corps long et rond, la tête grosse, et la gueule effroyable : il est vivipare. Quelque dangereux qu'il puisse être, on ne laisse pas d'en prendre, et l'on a trouvé que sa chair étoit sèche et dure, que son foie donnoit beaucoup d'huile, et que sa peau étoit excellente pour faire le chagrin ou sagri le plus fin.

Au reste, il y a plusieurs espèces de squales ou chiens de mer, depuis la gros-

seur d'un veau jusqu'à celle d'un bœuf, et même d'une petite baleine.

L'espadon ou poisson à scie en est une espèce ; il se trouve dans la Mer du Nord ; il a dix à dix-huit pieds de long et un de diamètre, sa tête est armée d'une scie de quatre à six pieds de long sur près d'un demi-pied de large, dont les dents sont très-fortes et très-aiguës, et qui ressemblent parfaitement à une scie à deux mordans ; c'est pour ce faux poisson une arme offensive et défensive : il se nourrit de poissons et de plantes marines. Son ennemi le plus cruel est la baleine ; cependant quand plusieurs espadons attaquent à la fois une baleine, ils lui font de si cruelles blessures, qu'en peu d'heures elle devient leur proie ; alors ils lui ouvrent le ventre, entrent dans son corps, et mangent sa langue : pour la chair, elle n'est point de leur goût, ils la laissent aux ours blancs, qui ne manquent pas d'être aux aguets à peu de distance pour s'en saisir.

Mais le plus grand et le plus redoutable des squales c'est le requin ou mangeur d'hommes. Il a vingt ou vingt-quatre pieds de long, et huit ou dix de diamè-

tre; son énorme geule est garnie de plusieurs rangées de dents triangulaires, en forme de pointes de flèche, et dentelées elles-mêmes sur leur bord; vorace et cruel, affamé sur tout de chair humaine et vivante, il s'attache aux vaisseaux, il les suit; et si un matelot tombe à la mer, il est aussitôt dévoré: on le pêche avec des lignes amorcées avec de gros morceaux de viande; mais même hors de l'eau, il faut éviter avec soin sa dangereuse approche, il ne mord point qu'il n'emporte des membres ou d'énormes lambeaux. Un coup de sa queue est aussi à craindre que sa morsure; sa cruauté s'étend jusque sur sa propre espèce. Sa chair n'est point recherchée: on fait bouillir son foie pour en tirer l'huile: sa peau est connue dans les arts sous le nom de chagrin, elle s'emploie pour couvrir des étuis, des tubes de lunettes, etc.

Les Raies.

C'est un faux poisson plat et presque rond, qui se trouve dans nos mers où l'on en prend beaucoup; il est fort bon à manger. Il a au cou cinq orifices pour la res-

piration, et sa bouche se trouve par dessous au bas de la tête. Il y a des raies qui ne sont pas plus larges que la main, d'autres qui ont quatre ou six pieds de long, et qui pèsent jusqu'à deux cents livres ; on en a même vu du double.

Les œufs de raie ont une coque noirâtre garnie de quatre longues pointes aux coins, et ressemblent à des rats, de manière qu'on les nomme en effet rats de mer.

Les Esturgeons.

Ils ont depuis quatre pieds jusqu'à vingt de longueur, et six ou huit de grosseur, et pèsent souvent plus de douze quintaux. On en mange la chair, et même les œufs, qu'on marine : cette espèce de préparation se vend sous le nom de kaviar, elle est de couleur verdâtre, et se mange sur le pain comme du beurre : elle excite l'appétit et fortifie l'estomac.

Outre cet usage que l'on tire des œufs de l'esturgeon, cet animal est encore remarquable en ce que sa peau, sa queue, ses nageoires, ses entrailles, sa vessie, servent à faire la colle de poisson. On coupe toutes ces matières en petits morceaux; ensuite

on les cuit en bouillie, et on met cette bouillie en petites feuilles : ce sont les Russes qui font le plus de cette colle et la meilleure.

L'Oostracion.

Autre faux poisson qui a la peau fort dure et coriace, ayant à chaque mâchoire dix dents rondes et obtuses, et des trous pour la respiration. Il y a neuf espèces de ce genre, qui toutes se tiennent dans les mers des Indes, et auxquelles on a donné des noms analogues à leurs formes différentes. Il y en a une qu'on appelle quatre-cornes.

Le Hérisson de Mer.

On le nomme ainsi, parce qu'il a tout le corps garni de piquans mobiles comme le hérisson terrestre. Il a, en guise de dents, deux mâchoires cartilagineuses, en forme de bourrelets, qui sont fort durs, et qui font l'effet de deux petites meules. Il se trouve vers le Cap de Bonne-Espérance, et dans l'Amérique septentrionale. Au reste, il y en a deux espèces; le porc-épic de mer, qui est de figure ovale, et le poisson-boule, qui est tout rond, à peu

de chose près, et de la grosseur d'un gros ballon à jouer.

Le Poisson Cornu.

Il a la tête aplatie, huit dents à chaque mâchoire, et au-dessus des nageoires de la poitrine, des trous pour respirer : sa peau, qui est comme du parchemin, est recouverte d'écailles. Il y en a huit espèces, qui toutes tirent leurs noms de leurs excroissances cornues, et qui se trouvent dans l'Océan, entre l'Afrique et l'Amérique. L'un des plus remarquables est le nez ridé, ainsi appelé parcequ'il contracte son nez et sa lèvre supérieure de manière qu'on lui voit à nu toute la mâchoire d'en haut. Sa première mâchoire est comme rayonnante et en forme de corne.

Les Poissons Aiguilles.

Ce sont de petits animaux aquatiques, longs et menus, qui se trouvent dans la Mer du Nord, dans la Baltique, dans la Méditerranée : ils sont pour la plupart vivipares, et ne sont pas bons à manger. L'espèce nommée aiguille de mer, est longue d'un pied, ou tout au plus d'un pied

et demi, et n'est pas plus grosse que le doigt.

L'hippocampe est un très-joli petit animal de la longueur du doigt, qui, quoique droit quand il est en vie, se courbe et se contourne quand il est hors de l'eau et qu'il meurt : son nom vient de ce que dans l'attitude qui en résulte pour sa tête, elle ressemble à une tête de cheval.

Ce petit animal, et le précédent, se trouvent dans presque tous les cabinets d'histoire naturelle.

SECONDE CLASSE.

Les Serpens.

Les serpens n'ont point de pieds, ni d'autres membres ; ils ne marchent qu'en se traînant sur le ventre, et en faisant des mouvemens très-vifs sur la terre en recourbant et contournant leur corps. Ils montent même sur les arbres, et quoiqu'ils ne puissent pas rester long temps dans l'eau, ils peuvent néanmoins s'y tenir. Mais leur séjour ordinaire est dans les lieux humides et frais, comme les tas de fumier, les feuilles mortes, les trous de la terre :

c'est là qu'ils déposent leurs œufs enchaînés les uns aux autres, ou qu'ils font leurs petits, quand ce sont des espèces vivipares.

Ils ont le corps couvert d'écailles, ou d'anneaux, ou de bandes écailleuses; des oreilles fort sensibles, une langue étroite et fendue, et des dents qui, à la vérité, ne leur servent point à mâcher leur proie, puisqu'ils l'avalent toujours entière, mais seulement à la tenir ferme quand ils l'ont saisie; l'herbe, les mouches, les scarabées, les araignées, les lézards, les oiseaux, les rats, les grenouilles, les crapauds, les chats, les lièvres, selon la grosseur du serpent, tout s'engloutit entier dans son estomac : les cerfs même n'en sont pas exempts!

LE CADET. Quoi, ils avalent des cerfs avec leurs cornes?

LE PÈRE. Non. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ne pouvant pas les couper, ils sont obligés, dans ce cas, de les laisser sortir de leur bouche jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes, et que leur racine se détache en pourrissant, ce

qui n'arrive ordinairement qu'au bout de quelques jours.

L'AINÉ. Mais, mon papa, comment les serpens peuvent-ils avaler des animaux qui sont plus gros qu'eux ?

LE PÈRE. Il y a des serpens qui sont très-gros, de dix à vingt pieds de long, et de la grosseur d'un homme, comme le boa. Outre cela, ils peuvent étendre et élargir prodigieusement leur gueule et leur ventre. Ces animaux vivent dix à vingt ans, changent de peau chaque année, et grossissent toute leur vie. Ils n'ont ni os, ni arêtes, mais de simples cartilages. Quand ils dorment, ils roulent leurs corps en spirale, et tiennent communément la tête élevée : en Europe, ils dorment tout l'hiver, du moins pour la plupart.

Une chose qui vous étonnera, c'est que parmi les serpens, il y en a peu qui soient venimeux ; en Europe, on n'en compte qu'un petit nombre qui aient cette terrible qualité : en Allemagne et en gagnant vers le Nord, on n'en trouve aucun de venimeux. Plus un pays est chaud, plus on y trouve d'animaux dangereux, soit par leur fureur, soit par leur venin. Ainsi, quand on

on se sauve à la vue d'un serpent, c'est par pure ignorance, c'est faute de s'instruire ou d'avoir été instruit.

LE CADET. Oh! pour moi, j'ai cependant bien peur des serpens : est-ce donc qu'ils ne sont point méchans?

LE PÈRE. Ni méchans, ni venimeux : ils ne mordent et n'attaquent jamais personne.

L'AINÉ. Mais cela est-il bien possible, mon papa?

LE PÈRE. Tenez, si nous en trouvons un quelque jour, je veux vous faire voir qu'on peut le prendre sans crainte; ensuite nous le garderons, nous le nourrirons, et vous aurez surement du plaisir à considérer toute la beauté de la robe de cette espèce d'animal, qui, par lui-même, est cent fois plus joli que certains animaux auxquels nous donnons la préférence. Vous seriez bien plus étonnés encore, si quelque jour il me prenoit fantaisie d'en faire un repas.

LE CADET. Ah, mon Dieu! mon papa, ne faites pas cela! car surement vous en mourriez.

Le père. Il y a long-temps que je ne serois plus, si j'avois dû mourir pour avoir mangé des anguilles de buisson.

L'aîné. Comment! des anguilles de buisson?

Le père. Oui; c'est le nom qu'on leur donne dans les pays où l'on est dans l'usage d'en manger. Si nous voyageons quelque jour ensemble de ce côté-là, je demanderai exprès, à la première auberge où nous nous arrêterons, que l'on nous apprête une anguille.

Le cadet Eh bien! l'on nous donnera une anguille, et non pas un serpent; alors je ferai volontiers écot avec vous.

Le père. Non; on nous demandera si nous voulons une anguille de buisson ou une anguille de rivière; et alors je dirai une anguille de buisson, et je suis sûr que quand vous en sentirez la bonne odeur, et que vous la verrez bien apprêtée, vous la trouverez tout aussi bien de votre goût que moi.

Au reste, je pourrois vous citer une foule de pays où l'on est dans l'usage de manger ces animaux, et d'autres où on ne songe pas à les manger. Par exemple,

à la Jamaïque, on porte au marché des serpens, des lézards, des rats, que l'on sert sur les meilleures tables, et dont tout le monde mange avec plaisir. Passons maintenant à la description des serpens, et commençons par le plus dangereux, c'est-à-dire, par le serpent à sonnettes.

Les Serpens à Sonnettes.

L'AINÉ. Mais est-ce qu'ils ont réellement des sonnettes!

LE PÈRE. On devroit dire plutôt serpent à castagnettes, comme le signifie son nom grec (*crotalophorus*); car ce qui fait du bruit dans ce serpent, en est réellement une espèce. Ce serpent se trouve en Afrique et en Amérique; sa longueur est de quatre à six pieds; il a trois ou quatre doigts de grosseur, et quelquefois il est gros comme le bras. Il porte à la queue une vingtaine ou une trentaine d'écailles en anneaux, qui débordent l'une sur l'autre comme celles de la queue des écrevisses, mais qui sont dures comme de la corne, et creuses, de façon que dès que ce serpent est en marche, ses anneaux font un bruit à peu près semblable à celui des castagnettes, ou à

celui d'une vessie sèche dans laquelle il y auroit quelques pois. Ce bruit s'entend d'assez loin, et c'est une précaution admirable de la providence, qui, en donnant à ce dangereux animal une marche bruyante, l'a forcé, pour ainsi dire, d'avertir de son approche les hommes et les animaux, sur lesquels il se jette avec furie, quand on n'a pas pris ses précautions. Au reste, on peut l'attendre jusqu'à la distance d'une huitaine de pas, parce qu'il ne peut courir ni vîte, ni long temps; mais aussi, si l'on a le malheur d'en être surpris et mordu, on n'a plus que peu de momens à vivre, à moins que l'on ne puisse à l'instant sucer la plaie, ou y appliquer quelque remède sûr, ou quelquefois couper le membre qui a reçu la morsure.

Ce serpent a dans la physionomie, dans les yeux, quelque chose de terrible et de hideux; cependant il est du nombre de ceux qui ont la faculté singulière d'enchanter, en quelque manière, par leur simple regard, les oiseaux, les écureuils, les rats, les chats mêmes.

LE CADET. Mais, comment peut-il

les attraper, puisqu'il ne peut ni courir ni voler ?

LE PÈRE. C'est par une sorte d'enchantement inconcevable. Il ne fait autre chose que s'étendre par terre ou le long d'un arbre, jouer de ses grelots en tenant la tête élevée, la gueule ouverte, et regarder fixement, sans bouger, le pauvre animal dont il veut faire sa proie. Alors l'oiseau ou écureuil qui sont sur l'arbre, le rat ou le chat qui sont au pied, au lieu de s'enfuir ou de s'envoler, commencent à trembler et à gémir, veulent fuir et n'en ont plus la force, mais vont et viennent en approchant toujours du terrible enchanteur, qui les attire sans faire un seul pas, et pour dernier effort, ils se jettent d'eux-mêmes dans la gueule ouverte du serpent, d'où vous pensez bien qu'ils ne sortent pas. On ajoute que si le serpent cesse de regarder sa proie, elle s'enfuit ou s'envole, et lui échappe.

Les Vipères.

On prétend que cette espèce de serpent venimeux entend aussi à merveille l'art de l'enchantement, et que l'on a vu des souris

fort gaies et fort alertes à ronger, tant qu'elles ne se doutoient pas du voisinage d'une vipère, perdre tout d'un coup l'appétit et la bonne humeur au premier instant où elles l'appercevoient; devenir inquiètes, courir quelques momens autour d'elle; et enfin lui entrer dans la gueule.

Ce serpent, qui est du nombre des nageurs, ou amphibies, ou serpens d'eau, se trouve en Egypte en grand nombre, et est vivipare.

La vipère à anneaux, ou serpent à collier, n'est pas venimeuse; elle se tient dans les étables, et fait ses œufs dans les fosses à fumier, mange de l'herbe et d'autres plantes, et détruit les rats, les souris, les insectes, de sorte qu'elle est plutôt utile que nuisible. On la nomme serpent à collier, parce qu'elle a des deux côtés du cou une tache blanche qui a l'air d'un collier.

La vipère d'Europe est d'un gris brun avec une raie noire sur le dos; elle mange des lézards, des scorpions, des grenouilles, des crapauds, des taupes, des rats, des scarabées, et de petits insectes. Elle a la vie fort dure, et peut passer deux ans sans manger; mais elle n'est point venimeuse.

Le céraste ou serpent cornu se trouve en Egypte, il a au-dessus des yeux deux petites excroissances ou élévations, qui ont l'air de deux petites cornes, d'où il tire son nom.

Le Serpent à Lunettes.

Il est long de seize à dix-huit pieds, gros comme la jambe ou la cuisse, et très-venimeux : on ne le trouve que dans les Indes ; il a tiré son nom d'une tache en forme de lunette qu'il porte sur le dos ou sur la tête.

Le Serpent Géant.

On le nomme ainsi à cause de sa grosseur. On dit qu'il peut avaler une biche toute entière, et même le plus fort lion, un bœuf ou un tigre ; de sorte que c'est le plus gros de tous les serpens, mais il n'est point venimeux. Il a vingt à trente pieds de long, est de la grosseur d'un homme ou plus encore. Comme il détruit une infinité de sauterelles, de crapauds, de lézards et de petits serpens, il y a des peuples dans l'Inde qui ont pour lui beaucoup de vénération, qui lui rendent un culte sous

le nom de boa, et regardent son meurtre comme un crime digne des plus grands supplices. Mais il y a aussi d'autres Indiens qui ne sont pas si scrupuleux, qui en tuent tant qu'ils peuvent pour les manger et en vendre la peau, qui est très-belle.

Le Serpent Aveugle.

Il ne laisse pas d'y voir clair, mais il a les yeux si petits qu'on ne les apperçoit qu'avec peine. Il se divise aisément en morceaux pour peu qu'on le tourmente; il se trouve dans presque tous les pays de l'Europe, et n'est point venimeux.

TROISIÈME CLASSE.

Les Reptiles.

Les animaux qu'on nomme reptiles, sont ceux qui ont quatre pieds courts dont ils se servent à peine pour s'aider à marcher, et qui ont la peau rase ou couverte d'écailles, à la manière des serpens; tels que les lézards, tant volans que communs, les crocodilles, les grenouilles, les crapauds et les tortues.

Les Lézards Volans.

On les a nommés ainsi parce qu'ils ont des espèces d'ailes à peu près comme les chauve-souris, au moyens desquelles ils peuvent sauter lestement d'un arbre sur un autre, et de terre sur les arbres; mais non pas voler aussi librement que les oiseaux, et se mouvoir comme eux dans l'atmosphère. Ils se trouvent dans l'Afrique et dans les Indes, n'ont tout au plus que la longueur du doigt, ressemblent presque en tout aux lézards ordinaires, et mangent des mouches et d'autres petits insectes.

Les Lézards.

Ils ont le corps nu et alongé, quatre pieds avec des ergots, une longue queue terminée en pointe, ainsi que les crocodiles, à qui ils ressemblent presque tout à fait, et que l'on met, pour cette raison, dans la même famille. Les lézards peuvent courir très-vîte; ils se tiennent dans des lieux humides et obscurs où il y a beaucoup de mouches et de moucherons; plusieurs vivent dans l'eau, et se nourrissent d'œufs de poissons, de petits poissons même, et de lentilles d'eau.

On trouve dans presque tous les pays du monde cet animal paisible, qui n'a point de venin, qui ne nuit à rien, et qui rend par tout le service important de détruire une infinité d'insectes nuisibles ou incommodes. Ce seroit un excellent usage que de les attirer et nourrir même dans les jardins, parce qu'ils sont aux mouches ce que le chat est pour le rat. Il y a beaucoup d'endroits où on les mange, de même que leurs œufs. Ils ont de singulier que la queue leur repousse quand elle a été coupée. Il y en a de bruns, de verts, de marbrés, de toutes sortes de couleurs enfin, et de nuances agréables. Les uns ont cinq ergots aux pattes, les autres quatre, et il y en a même qui en ont quatre à celles de devant, et cinq à celles de derrière; ces ergots sont, dans quelques espèces, liés ensemble par une membrane, comme ceux des canards; dans d'autres, ils sont collés de deux en deux, ou de trois en trois.

Le lézard vert, nommé sauteur, a le dos vert, et sur les côtés des taches noires et brunes, le ventre jaunâtre, et cinq ergots fort pointus. C'est le plus beau de nos

lézards ; il se tient dans les lieux secs, sur les montagnes, sur les murs, et quelquefois dans les jardins ou aux environs. Quand on le surprend, il vous regarde fixement et ouvre la gueule ; mais si on veut le prendre, il fait un saut et prend la fuite : c'est de là que vient son nom de sauteur. Il est tout au plus de la longueur de la main ; on peut le conserver long temps vivant dans une bouteille avec un peu de mousse humide et de terre, pourvu qu'on lui donne de temps en temps quelques mouches, moucherons, ou autres insectes.

Il y a en Egypte une espèce de lézard, que l'on nomme gardien, ou sentinelle, parce qu'il se tient près du crocodile, et fait un certain sifflement lorsqu'il voit des hommes s'approcher de cet endroit. Il a trois pieds de long et un demi de large ; lorsqu'il se voit trop près du crocodile, la crainte d'en être dévoré lui fait pousser des cris fort aigus et fort vifs.

Le lézard que l'on nomme caméléon, se trouve sur tout dans les Indes orientales, dans l'Afrique méridionale, et en Espagne, où il monte sur les arbres et

mange beaucoup de mouches et d'autres petits insectes, qu'il prend aisément à l'aide de sa langue, qui est d'une longueur prodigieuse.

Il est long comme la main ; sa couleur est ordinairement d'un gris bleuâtre ; mais si on l'irrite, il change fréquemment de couleur ; il devient jaune, gris, noir. Une autre singularité, c'est qu'il a les yeux d'un beau jaune d'or, et qu'il peut regarder de deux côtés à la fois, en dirigeant un œil en avant et l'autre en arrière.

Le guecco se trouve dans les Indes, en Egypte, et dans la basse Italie ; son nom vient de ce que, quand il veut pleuvoir, il répète plusieurs fois de suite un cri qui fait entendre ces deux syllabes. Il a un demi-pied de long, et on le dit venimeux.

Le basilisque, ou basilic, n'a pas tout à fait un pied de long ; il est d'un gris bleuâtre, parsemé de taches blanches ; il porte sur le chignon une crête membraneuse qu'il peut étendre comme des ailes, et qui lui donne une espèce de petit vol. On le trouve en Egypte.

Le légouane, ou senembi, est un des plus gros lézards, puisqu'il a presque quatre

quatre pieds de long, et six pouces de diamètre. On le trouve en Amérique sur les arbres, où les Indiens le prennent avec des filets, et le mangent avec délices. Il mord volontiers, égratigne, donne des coups de queue, s'accroche aux habits quand on l'a pris, mais il se laisse approcher sans méfiance.

La salamandre est encore un lézard sur lequel on a débité une fable assez singulière, savoir : qu'il peut vivre dans le feu aussi long temps que l'on veut. Ce reptible est un peu alongé, et à peine de la grosseur du doigt; il a le dos noir et brillant, et le ventre jaunâtre; son dos est chargé de deux rangées de mamelons, desquels il fait sortir une humeur blanchâtre qui éteint les charbons autour de lui; mais si on le jette dans un feu trop violent, ses mamelons n'y font rien, et il brûle.

Le Crocodile.

Ce lézard, si formidable aux hommes et aux animaux, se trouve dans l'Asie méridionale et dans l'Afrique, dans les rivières et dans les lacs; les crocodiles du Nil en Egypte sont fameux de toute antiquité. Il

est vraiment amphibie, et vit également dans l'eau, sur la surface de l'eau et sur la terre. Rien de plus effrayant que son aspect. Il a vingt ou vingt-quatre pieds de long, et plus de deux de grosseur au poitrail; mais il s'amincit immédiatement après et se termine en pointe. Ses griffes de devant ont cinq ergots, et celles de derrière quatre, joints ensemble par une membrane; trois de chaque griffe sont armés d'ongles très-longs et très-aigus. Il a le dos noir, brun, ou grisâtre et tigré, et le ventre blanchâtre. Il dépose tous les ans sur les sables du Nil une centaine d'œufs, que la chaleur du soleil fait éclore, et qui sont gros comme des œufs d'oie. L'herbe, les poissons, les serpens, les lézards, les brebis, les bœufs, les hommes même quand il peut en attraper, tout est de son goût. Il se couche dans la vase ou entre les joncs, et reste là sans mouvement pendant des jours entiers, guettant les personnes qui viennent se baigner, ou qui ont l'imprudence de s'endormir au bord de l'eau : on le voit souvent sans s'en douter; on le prendroit pour une vieille souche abandonnée, ou quelque chose de semblable. Dès qu'il voit un homme, il

se glisse à la sourdine pour s'en approcher; et quand il se voit à portée, il s'élance sur lui d'un saut, l'étrangle et le dévore. Mais s'il ne voit pas moyen d'approcher, il tâche de l'atteindre de sa longue queue pour le jeter par terre. On a même vu cet affreux reptile enlever un homme sur un canot, et le manger à la vue de ceux qui y étoient restés, sans qu'on pût sauver cet infortuné. Sa queue est si forte qu'elle peut renverser le plus fort taureau, et le tuer.

Un animal aussi carnassier, qui vit quarante à cinquante ans, et qui chaque année pond une centaine d'œufs, se multiplieroit bientôt assez pour détruire l'espèce humaine, si tous ses œufs venoient à bien. Mais heureusement les peuples de ces pays-là en font une recherche soigneuse pour les détruire; d'un autre côté, il a pour ennemi un quadrupède, l'ichneumon, qui est très-friand de ces œufs, et qui sait bien les trouver; enfin, les crocodiles se détruisent eux-mêmes les uns les autres.

Les Grenouilles.

On éprouve d'abord quelque répugnance pour cet amphibie, à cause de sa ressemblance avec le crapaud; cependant il en diffère essentiellement. Son corps n'est pas couvert de verrues; il est alongé, quadrangulaire, relevé en bosse et lisse.

On trouve des grenouilles dans tous les pays du monde, mais il y en a trois espèces principalement communes en Europe; ce sont les grenouilles terrestres, les grenouilles aquatiques, et les grenouilles d'arbres.

La grenouille terrestre ou de pré, a le dos aplati et brun; le mâle a le ventre d'un gris-blanc, et la femelle d'un jaune rougeâtre, marqué de taches brunes; les pieds de devant ont quatre doigts séparés; et ceux de derrière en ont cinq, liés par une membrane; elle se tient à terre pendant l'été, et dans l'eau pendant l'hiver, et mange des mouches et d'autres insectes: après la pluie les grenouilles sortent en foule des buissons, et c'est de là qu'est venue sans doute l'opinion ridicule du peuple, qu'il pleuvoit des grenouilles. On n'est pas dans l'usage de les manger.

Les grenouilles aquatiques sortent peu

de l'eau, et se tiennent principalement dans les étangs, les viviers, les mares, etc. Elles ont le dos vert, strié de jaune, et le ventre blanc; elles sont plus grosses que les grenouilles de pré, et se nourrissent aussi de petits insectes. On en mange les cuisses.

Les grenouilles d'arbres, aiment à se tenir sur les arbres ou sous les feuilles; elles ont la peau unie, large par devant, efflanquée par derrière, des yeux noirs et brillans, le dos d'un vert d'herbe, et le ventre blanc. Elles sont fort agitées dans l'eau, et coassent quand il veut pleuvoir: ainsi l'on peut en faire un baromètre, en les tenant sur une fenêtre dans un vase de verre plein d'eau, où on leur donne des mouches à manger; on saura d'avance tous les changemens de temps. Cette grenouille se prend aisément, tandis que les autres, qui ont meilleure vue et l'oreille plus fine se jettent dans l'eau pour le bruit le plus léger. On ne mange pas cette espèce de grenouilles.

Les Crapauds.

Ce n'est pas un animal de figure bien agréable. Le crapaud a la tête un peu

grosse, le corps large et épais, et les pieds lourds; il est lui-même paresseux, et se traîne toujours sur le ventre.

Il y a plusieurs espèces de crapauds; on trouve sur tout chez nous le crapaud commun et le crapaud igné.

Le crapaud commun se tient dans les vieux bâtimens, dans les lieux humides et obscurs; ils ont le corps large, le ventre gros, la peau raboteuse, de couleur verte, brune, tachée de jaune et de noir; ils ont cinq doigts liés par une membrane aux pattes de derrière, celles de devant fort courtes et seulement à quatre doigts; ils ont la démarche pesante: quand ils sont épouvantés ils font jaillir une liqueur, qui, quoique non venimeuse, est cependant nuisible, et sur tout d'une odeur insupportable, qui se dissipe à peine au bout de quelques jours.

Le crapaud igné tire son nom des taches d'un rouge de feu qu'il a au ventre: il est beaucoup plus petit que l'espèce précédente, on ne mange aucune partie de ces animaux.

On trouve à Surinam, un crapaud du nom de *pipal* ou *pipa*. Cet animal porte ses

petits sur son dos, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'exister par eux-mêmes : la femelle a coutume de se vautrer dans son frai, de façon que les œufs s'attachent à son dos plein de rides ; ensuite elle les porte jusqu'à ce qu'il soient éclos, et que les jeunes crapauds aient des pieds ; ce qui demande un intervalle de trois mois ordinairement.

Les crapauds vivent douze à quinze ans, quelques-uns vont jusqu'à cinquante et au delà. On a trouvé des crapauds vivans enfermés dans le milieu d'une pierre. Quelquefois les grenouilles et les crapauds se multiplient au point de dévorer toutes les plantes et de devenir un fléau comme les rats.

Les Tortues.

Ce reptile infiniment utile, terminera notre classe des amphibies : il tient de la figure du lézard et de la grenouille, mais il est d'une structure très-particulière, en ce que son corps est enfermé dans une espèce d'étui de très-forte écaille, qui en fait partie, et dont il ne peut sortir que la tête, la queue et les pattes. On trouve des tortues dans beaucoup de pays,

mais les plus grandes sont dans les contrées chaudes de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique.

Les tortues sont ovipares ; elles font quatre-vingts à quatre-vingt-dix œufs par an, qu'elles laissent sur le sable, sans s'embarrasser de ce qu'ils deviendront ; ces œufs sont à peu près de la grosseur de ceux des oies, dans les grandes espèces, et comme des noix ou des noisettes, dans les petites. Au bout de deux mois à peu près la femelle revient à l'endroit où elle a mis ses œufs, qu'elle trouve éclos par la chaleur du soleil, et alors elle emmène toute sa famille à la mer, où elle leur apprend à chercher leur vie, à moins que ce ne soit une tortue terrestre, qui reste à terre avec eux, et en prend soin de même : il y a donc des tortues terrestres et des tortues aquatiques.

Les tortues aquatiques se tiennent presque toujours dans l'eau ; elles ont les pieds en pattes d'oie, ce qui les empêche de courir, et les réduit à ramper fort lentement. Elles mangent de petits poissons, des écrevisses, des vers, et d'autres petits animaux aquatiques.

Les tortues de terre ont les doigts séparés et libres; elles ont une marche lente, et mangent de l'herbe et des plantes.

Les tortues en général croissent lentement; aussi vivent-elles quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, pendant lesquels elles ne cessent jamais de croître. Elles ont la vie très-dure; avec la tête coupée et le ventre ouvert, elles peuvent encore rester en vie quelques jours, elles peuvent aussi vivre une année entière sans manger.

Il y a des tortues de la largeur de la main, d'autres de la grosseur d'un bœuf, et du poids de deux, trois, six, huit cents livres, dont l'écaille est large comme la porte d'une chambre.

Le cadet. Et ces grosses-là ne font-elles point de mal?

Le père. Des tortues faire du mal! c'est bien l'animal le plus paisible, et le moins malfaisant; on en tire, au contraire, beaucoup d'utilité. On mange la chair qui est verte et grasse, et a le goût de la chair de poulet; les marins en font un régal dans leurs voyages. Leurs écailles servent à faire une infinité d'ustensiles très-jolis:

autrefois les Indiens se servoient des plus grandes en guise de boucliers, ou pour les canots, ou pour couvrir leurs maisons.

L'AINÉ. Et comment prend-on les grosses tortues?

LE PÈRE. Cet animal est le plus aisé à prendre : il n'y a qu'à épier le moment où il sort de la mer sur le soir, s'approcher par derrière une perche à la main, et le renverser sur le dos; il est pris. Mais si on attaque en face la tortue, elle jette au visage une quantité de sable; et si elle peut même tenir son ennemi, elle l'écrase.

Celle que l'on appelle midas ou géant, est la plus grosse de toutes; son écaille est de la grandeur d'une porte de chambre, et son poids de sept à huit cents livres : avec dix hommes sur le dos, elle peut marcher comme si elle n'avoit aucun fardeau à soutenir, et le char le plus pesant peut passer sur elle sans l'écraser ni même l'endommager.

La tortue géométrique est une des plus petites; elle n'a que la largeur de la main, et l'écaille très-jolie, tachetée de noir et de jaune.

Enfin l'espèce nommée tortue squameuse,

a l'écaille la plus belle et la meilleure; son nom vient de ce que ses écailles, qui ont un demi-pied de diamètre, sont posées les unes sur les autres comme celles des poissons.

Les tortues terrestres, qui sont plus petites que les autres, et auxquelles il paroît qu'il faut réunir les tortues appelées d'eau douce, puisqu'elles ne peuvent vivre toujours dans l'eau, se trouvent dans les pays méridionaux de la France.

Tel est, mes enfans, le tableau succinct des poissons et des amphibies. Demain nous passerons à une classe d'animaux qui ne vous paroîtra ni moins nombreuse, ni moins étonnante, c'est celle des insectes.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

606573
SBN

TABLE.

RÈGNE ANIMAL.

Page.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Des animaux vivipares. . . . . 1.

Les singes. . . . . . 4.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Des solipèdes. . . . . . 27.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Des bisulques. . . . . . 45.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

Des animaux de forme monstrueuse. . . . . . 93.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Des animaux à écailles ou piquans. . . . . . 113.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Des animaux féroces ou carnassiers. . . . . . 120.

Page.

DIXIÈME ENTRETIEN.

Des animaux rongeurs. . . . . 180.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Des animaux qui volent. . . . 228.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Des animaux à pieds palmés. 235.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

Des animaux cétacées. . . . . 257.

QUATORZIEME ENTRETEN.

Des animaux paresseux. . . . 275.

DES ANIMAUX OVIPARES.

PREMIER ENTRETIEN.

Des poissons en général. . . . . 283.

SECOND ENTRETIEN.

Les diverses classes des poissons. 290.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Les amphibies. . . . . 312.

Les faux poissons. . . . . 315.

Les serpens. . . . . 322.

Les reptiles. . . . . 332.